

Brigade Mondaine

[263] – La rosière de bagatelle

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers

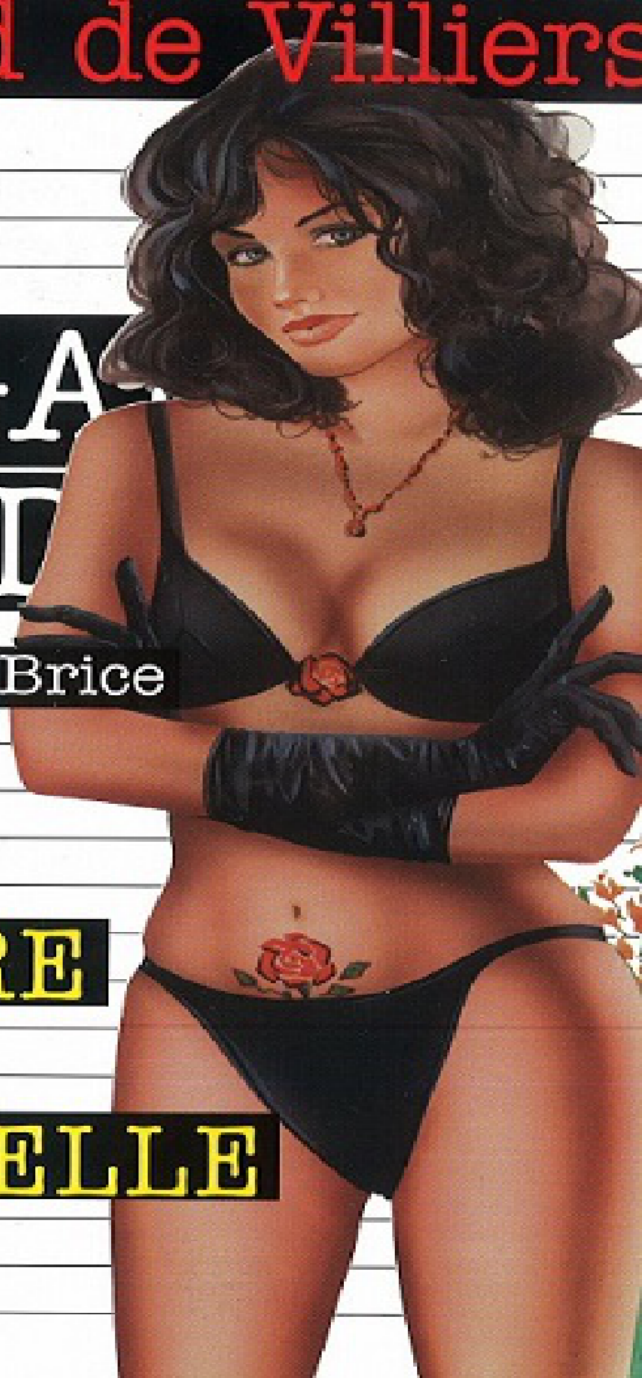
PRÉSENTE

BRIGADE MONDIALE

Par Michel Brice

LA ROSIÈRE DE BAGATELLE

VAUVENARGUES



BRIGADE MONDAINE

(N°263)

LA ROSIÈRE DE BAGATELLE

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages ;

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

© GECEP/VAUVEN ARGUES 2006

ISBN : 2-7443-1186-3

CHAPITRE PREMIER



Quand le carillon sonna, annonçant que sa visiteuse se présentait à la grille du parc, Julius Kraft faillit en lâcher son sécateur sous le coup de l'émotion. « Elle » était là, chez lui. Enfin ! Ce rêve qu'il poursuivait depuis des semaines devenait enfin réalité !

Grâce à sa persévérance, son obstination et – il fallait le dire – ses talents de séducteur, il avait convaincu... Rose de venir admirer ses roses.

Parce qu'en plus, elle s'appelait Rose !

Et même Rose Lépine !

Lorsque, à leur troisième rencontre, elle lui avait révélé son nom et son prénom, il en était resté un instant bouche bée, en état second.

La sagesse populaire dit que ce genre de choses, « ça ne s'invente pas ». En tout cas, c'était forcément un signe du ciel...

Rose Lépine !... Une superbe fille longiligne, à la peau laiteuse et à la chevelure aile de corbeau.

Une rose noire, comme la tulipe du fameux roman.

Mais ce n'était ni sa peau très blanche, ni ses cheveux très noirs, ni l'ensemble de sa beauté, qui avait attiré l'attention de Julius Kraft, la première

fois qu'il l'avait vue.

L'« apparition » avait eu lieu dans le train : le RER qui traversait la banlieue sud de Paris et que Julius prenait régulièrement pour aller se fournir chez son pépiniériste du quai de la Mégisserie. Vingt minutes montre en main, entre la petite gare de l'Haye-les-Roses et le Châtelet, en évitant les embouteillages des entrées et sorties de Paris et les parkings surencombrés qui vous obligeaient à descendre en ville jusqu'au huitième sous-sol.

Julius était un peu claustrophobe : il avait horreur des parkings. C'est pourquoi, bien que propriétaire fortuné d'une villa avec parc et serres à l'Haye-les-Roses (localité choisie à cause de son nom, bien sûr), ainsi que d'un vaste break Mercedes, il prenait les transports en commun.

Il le regrettait d'autant moins, depuis qu'il avait rencontré Rose Lépine dans le RER sud.

La première chose, chez elle, qui avait retenu son attention, c'était ses mains.

Des mains de fleuriste.

Comme la fille était assise en face de lui et qu'elle était plongée dans la lecture d'un magazine féminin, ses mains étaient plus proches de Julius que le reste de sa personne.

Des mains de fleuriste en gros plan, il ne pouvait pas les rater.

Des mains abîmées d'une manière caractéristique par les cicatrices des coupures de sécateur, des écorchures de ronces et d'épines de rose, les callosités et les taches plus sombres provoquées par un contact prolongé avec l'eau.

Plutôt des mains de paysanne Ouzbek ou de travailleuse en pêcheerie norvégienne, que de Parisienne élégante et raffinée.

Et encore, les dégâts, dans ce cas précis, étaient-ils limités. Certaines fleuristes développaient des eczémas à la fois douloureux, peu esthétiques et professionnellement rédhibitoires.

Ce n'était pas le cas de cette fille, heureusement.

Julius ne trouvait pas ça si vilain, ces « mains de fleuriste » que l'expérience lui avait appris à reconnaître au premier regard. À ses yeux, surtout quand elles appartenaient à une jolie fille, elles offraient un contraste séduisant, une esthétique « décalée » qui, il devait se l'avouer, le mettait dans tous ses états.

Pas seulement pour des raisons « visuelles » ou « esthétiques » : parce que ces mains-là prouvaient que la fille en question vivait parmi les fleurs, donc parmi les roses ; qu'elle appartenait au monde de Julius Kraft, à celui de ses fantasmes comme à sa passion quotidienne. Bref, à l'univers dans lequel il vivait, à l'exclusion de tout autre, depuis son adolescence.

Le déclic – ou plutôt le choc – s'était produit à l'âge de quatorze ans, dans le sud de l'Angleterre, où ses parents, des intellectuels fortunés très « gauche caviar », l'avaient envoyé en stage linguistique. Cet été-là était particulièrement magnifique, et les fameuses roses anglaises, pleinement épanouies et richement odorantes, vous faisaient tourner la tête et chavirer les sens.

C'était l'époque, justement, où ceux de Julius s'éveillaient. Caché dans les rosiers du parc, à l'abri des regards des surveillants et de ses condisciples, il se caressait frénétiquement au milieu des *Olympiad* rouge sang, des *Apricot Nectar* couleur chair, des *Queen Elizabeth* diaphanes ou des *Coreopsis Baby Sun*, dont l'élégante pâleur et les envolées concentriques rappelaient certains chapeaux de la Reine mère, au Derby d'Ascott.

Mais il y en avait une, parmi toutes ces roses, qui exerçait sur Julius un effet quasiment magique : la *Lady Barbara*. Aux yeux de l'adolescent, elle était non seulement la reine des roses, mais sa reine à lui ; une déesse qui régnait sur sa vie.

D'un carmin profond, elle était grosse, grasse, ronde comme une courtisane généreuse ; ses pétales veloutés, épais et serrés, rabattus au centre, dessinaient à la fois une bouche d'ogresse et un bec d'oiseau tropical. L'ensemble évoquait une féminité prédatrice, irrésistible, embusquée dans un théâtre érotique de sang, sorti d'un roman d'Edgar Poe. Avant même qu'on s'en approche, on était prisonnier de son parfum sucré et musqué, entêtant comme celui d'une cocotte de la Belle époque recevant dans son boudoir des amants venus se perdre au plus profond d'elle. Quant aux gouttes de rosée abandonnées sur ses innombrables langues de velours grenat, elles étaient à la fois les diamants offerts par ses adorateurs esclaves et les larmes de ceux à qui elle s'était refusée.

Oui, aucune rose n'excitait autant l'imagination et la libido du jeune Julius Kraft que l'extraordinaire *Lady Barbara*.

Régulièrement, c'était sa vision et son odeur qui déclenchaient son plaisir d'adolescent ; et qui, lui semblait-il, le démultipliaient. En se retenant de gémir trop violemment de plaisir, il envoyait de longues et abondantes giclées crémeuses fouetter les pétales des roses, avec une prédilection pour sa *Lady B...*

Puis, un jour, il s'était aventuré encore plus loin sur le chemin du fantasme : à l'instant où il avait senti le plaisir jaillir du fond de son ventre, il avait collé l'extrémité de son sexe turgescent – et rouge comme une rose rouge – au cœur de sa rose préférée.

Comme à une bouche de femme. Mieux : une féminité goulue et brûlante, prête à le recevoir au plus profond d'elle et à le boire tout entier.

Et c'est bien ce que la superbe rose écarlate avait fait. Cette toute première fois, Julius Kraft l'avait « sentie » frémir autour de lui, quand il s'était

entièrement vidé au fond de sa corolle majestueuse. Frémir, oui, comme une femme emportée par le plaisir.

Ce jour-là, dans un jardin anglais, la rose *Lady Barbara* était devenue sa première partenaire sexuelle.

Sa rose-maîtresse...

À cet instant, Julius ignorait encore qu'il n'en aurait pas d'autre.

Enfin... pas vraiment.

De toute façon, il avait le cerveau aussi vide que les bourses, et ne pensait pas encore à l'avenir. Simplement, en s'éloignant, il avait emporté avec lui une dernière vision, une image qui n'avait pas fini de lui mettre les sens en ébullition : celle d'un filet de semence régurgité par la rose, cascasant lourdement sur ses pétales avant de glisser à terre comme un fil d'argent.

Le trop-plein de sa liqueur d'homme s'écoulait du ventre de la femme végétale avec qui il venait de faire l'amour pour la première fois.

De faire l'amour, oui, il n'y avait pas d'autre mot.

Vingt-cinq ans plus tard, Julius Kraft se souvenait encore du mélange intense de joie et de fierté, qu'il avait éprouvées à ce moment-là.

Et de la certitude que sa vie serait pour toujours placée sous le signe de la rose...

Elle sonna une deuxième fois. Mais cette fois, n'attendit pas. La grille en métal ouvragé s'ouvrit avec un léger grincement, et son hôte apparut.

Julius Kraft devait avoir une petite quarantaine d'années. Il était grand, mince, élégant, avec des yeux bleus délavés et un sourire un peu timide qui donnait confiance. Dans l'ensemble, il était plutôt attirant, physiquement, même si ses cheveux blonds commençaient à se clairsemer sérieusement sur le haut du crâne. Ça ne lui allait pas mal. Ça lui donnait même un côté sérieux, qui correspondait bien au look d'un scientifique. En effet, Julius Kraft était « obtenteur » de roses. Autrement dit, créateur de nouvelles variétés. Et dans le grand business international de la rose industrielle, chacun savait que les roses ne naissaient plus de l'imagination poétique de professeurs nimbus à chapeaux de paille et arrosoir, mais de l'union futuriste de la chimie et de l'informatique.

C'est du moins ce qu'aimait répéter Jérôme Kowalski, le fondateur-PDG de la chaîne de fleuristes « La Feuille de Rose » – spécialisée dans les roses, comme son nom l'indiquait –, dont elle gérait l'un des magasins. Un drôle de type, ce Kowalski. Sorte de dandy entre deux âges, homme d'affaires fortuné, il avait lancé la chaîne « La Feuille de Rose » dix ans plus tôt, sans avoir la moindre notion d'horticulture ou le plus petit passé de fleuriste, simplement parce qu'un publicitaire célèbre et une chanteuse sur le retour le lui avaient suggéré, et qu'il avait flairé la bonne affaire. Pour ça, il pouvait se vanter d'avoir eu du nez (quand on est dans la rose...) : les magasins de la chaîne

« La Feuille de Rose » généraient six à sept millions d'euro de chiffre d'affaire annuel, et Jérôme Kowalski devenait un peu plus riche chaque jour.

Il faisait parfois la tournée de ses boutiques pour s'assurer que tout « roulait ». En clair, que l'argent continuait à rentrer. À part ça, il lançait quelques idées générales – comme son couplet sur le mariage de la chimie et de l'informatique – et draguait les vendeuses. Souvent avec succès, d'ailleurs, étant donné qu'il alliait le prestige du « big boss » à la séduction d'un homme plutôt bien de sa personne.

Rose Lépine, elle, n'avait jamais cédé à ses avances. Une sorte d'instinct lui soufflait que ça n'aurait pas arrangé ses affaires, ni fait avancer sa carrière.

Le même instinct, en revanche, lui avait conseillé de faire confiance à ce Julius Kraft. Tout au moins après qu'il l'eut abordée pour la troisième fois dans le RER de banlieue qu'elle prenait tous les matins pour se rendre à la boutique.

Timide, bien élevé, séduisant, il partageait sa passion des roses. Des vraies : celles qu'on faisait naître avec beaucoup d'amour et autant de patience, pas avec de la chimie et de l'informatique... même si, en tant qu'« obtenteur » professionnel, il appartenait plutôt à la seconde école.

Et puis, elle avait été sensible à ce qu'il lui avait dit sur ses mains. Il les trouvait belles parce que, disait-il, on voyait qu'elles avaient souffert par les roses et que cela leur donnait une noblesse rare. À ses yeux, de telles mains de femme étaient aussi belles que les plus belles roses.

Après tous les hommes – et les bonnes copines – qui lui avaient répété qu'elle avait des mains « pourries », Rose avait pratiquement fondu de bonheur en entendant un pareil compliment.

Un homme capable de lui sortir de choses pareilles avait forcément quelque chose d'exceptionnel.

Au meilleur sens du terme.

Au bout de leur quatrième conversation, elle avait accepté de venir, un jour de congé, prendre le thé dans la serre privée de sa propriété de... l'Haye-les-Roses !

Parce qu'en plus, il habitait l'Haye-les-Roses !

C'était trop !

C'était comme lui : légèrement ridicule, plutôt émouvant... et de plus en plus attirant.

Pour couronner le tout, comme si elle avait besoin d'un argument supplémentaire pour se laisser convaincre, Julius lui avait promis de lui faire admirer sa dernière création : « Fémina ». Une rose « obtenue » par lui, après des années de travail acharné. Son hommage personnel à la femme et à la féminité triomphante.

Une rose... que Rose serait la première femme à contempler.

Elle suivit son hôte à travers le parc. Celui-ci était étonnamment vaste, pour une propriété située dans la proche banlieue parisienne. Il était entouré d'un mur assez haut pour interdire tout regard indiscret, et pour qu'on se croie loin de la capitale. Quelque part sur les bords de la Loire, par exemple.

Tout au fond de l'immense jardin se dressait une sorte de manoir, comme Rose n'en avait jamais vu ailleurs que dans les films se déroulant chez des grands bourgeois pleins aux as. Celui-ci avait des volets en bois ouvragés, de grandes portes-fenêtres surmontées de marquises en verre et métal, une toiture à clochetons et deux tours d'angle.

Rose n'aurait pas été surprise de voir surgir un équipage de chasse à courre, une compagnie de piqueux et une formation de trompes de chasse.

Mais peut-être se laissait-elle emporter par son imagination, ou par des souvenirs de cinéphile...

Julius, lui, ne jetait pas un regard à la maison (il est vrai qu'il la connaissait par cœur) et se dirigeait droit vers les serres, situées sur la droite du parc par rapport à l'entrée. Il faisait beau, plutôt chaud, et les portes en verre du saint des saints étaient largement ouvertes. Ainsi, l'air chaud du dehors se mêlait-il à l'atmosphère lourdement parfumée du dedans.

À propos de parfum... À cent mètres, celui des roses vous sautait aux narines, vous prenait presque à la gorge, tant il était puissant, corsé, enivrant.

Les serres privées de Julius Kraft avaient pratiquement la taille de celles de certains horticulteurs professionnels du Midi de la France. Les milliers de roses qu'elles contenaient étaient en pleine floraison, en cette saison, et leur arôme s'échappait par l'ouverture comme un torrent olfactif qui emportait tout sur son passage.

De quoi déguster des roses quelqu'un qui n'aurait pas été inconditionnel passionné, comme Julius Kraft. Ou comme Rose Lépine.

Celle-ci, comme son hôte n'était pas bavard, hasarda un compliment :

— C'est magnifique, chez vous. Et c'est immense, en plus.

Julius Kraft haussa les épaules, sous sa chemisette à carreau en popeline grand luxe :

— Vous savez, j'ai toujours habité ici, alors... je n'y fais pas tellement attention.

Galant, il s'écarta pour la laisser pénétrer la première dans la serre.

Aussitôt, deux choses frappèrent Rose Lépine :

D'abord, le fait que l'endroit paraissait encore plus grand, vu de l'intérieur : on se serait cru carrément au Jardin des Plantes.

Ensuite, la chaleur étouffante, qui vous empêchait pratiquement de respirer. C'était « l'effet de serre », au sens littéral du terme. Ou plutôt, l'effet « four à microondes », vu que les murs et la toiture de cette maison de verre

faisaient loupe sous le soleil.

Et ce, malgré les nombreuses faïtières automatiques, toutes ouvertes pour donner de l'air.

Surmontant sa gêne, Rose Lépine s'avança entre les rangées de bacs qui semblaient s'étendre à l'infini.

Julius Kraft marchait derrière elle, pendant qu'elle admirait les milliers de roses de toutes espèces qui, à son passage, penchaient vers elle leur lourde tête odorante, comme pour saluer leur reine d'un jour.

Parfois, elle ne pouvait se retenir de les caresser du bout des doigts, de l'extrémité de ses ongles ébréchés à leur contact. Et elle avait la sensation grisante que toutes ces fleurs la reconnaissaient comme l'une des leurs.

Derrière elle, Julius Kraft ne disait rien, sachant qu'il n'y avait rien à dire. Pour l'instant, du moins : toutes ses créatures parlaient pour lui et vantaient ses mérites mieux qu'il n'aurait pu le faire lui-même.

Il fixait le long cou, la nuque et la ligne des épaules de Rose Lépine, que dégageait largement un « haut » de coton léger, très découpé, ainsi que sa chevelure noire ramenée vers le haut à l'aide d'une sorte de barrette en écaille. Julius Kraft aimait les femmes qui avaient un long cou... comme la tige d'une rose.

Mais il n'était pas insensible au reste de leur anatomie.

Jusqu'à un certain point, en tout cas.

Un point qu'il avait de plus en plus envie d'atteindre avec Rose Lépine.

Soudain, il s'aperçut qu'elle ne portait pas de soutien-gorge sous son haut de coton vert pâle, chose qu'il n'avait pas remarquée tout à l'heure, tant il s'était cru tenu à la regarder dans les yeux... et uniquement dans les yeux.

Cette constatation lui fouetta les sangs et il sentit les premiers feux du désir s'allumer au creux de son ventre.

Du coup, il profita de ce qu'il était toujours derrière elle pour laisser son regard glisser le long des reins de son invitée, sur sa croupe saillante et ferme qui ondulait doucement au rythme de sa marche. Son pantalon de lin la moulait comme une seconde peau, révélant le dessin de son string...

Elle avait des jambes très longues et très fines, comme deux tiges – il était obsédé par les analogies florales – qui auraient supporté une même rose.

Rose, elle, avançait lentement pour faire durer le plaisir qu'elle éprouvait à sentir Julius tout près d'elle, la frôlant presque. Par instants, son souffle lui caressait la nuque comme une brise marine plutôt rafraîchissante dans cette chaleur. À d'autres moments, elle faisait exprès de tomber en arrêt devant une fleur pour que, surpris par cette halte inattendue, il la heurte presque.

Elle aussi sentait le désir monter en elle.

À présent qu'elle se trouvait dans son « antre », au milieu de ses créations, l'étrange séduction de l'horticulteur-artiste s'accroissait jusqu'à devenir

irrésistible.

Jusqu'à ce qu'elle pénètre dans la serre, Rose Lépine trouvait Julius Kraft charmant, attachant, émouvant... et même séduisant.

Mais pas au point d'avoir une envie presque incontrôlable de se jeter sur lui, de lui arracher ses vêtements, de se coucher à plat dos au milieu des roses et de se faire prendre comme une chienne en chaleur.

Elle avait envie de dire : ensemençer. Sans doute à cause des obsessions florales qui les tenaient tous les deux.

En attendant, Rose se demandait si, à cet instant, c'était l'unique obsession qu'ils partageaient.

Peut-être qu'elle était la seule à éprouver ça. Peut-être que l'odeur des roses, concentrée dans cet endroit comme dans une parfumerie de luxe, lui faisait l'effet d'un aphrodisiaque ultra-puissant.

Cette pensée l'arrêta sur place. Cette fois, Julius Kraft se laissa surprendre et le milieu de son corps heurta légèrement les fesses saillantes de son invitée.

Qui sut instantanément qu'elle n'était pas la seule à brûler de désir.

L'érection monumentale qui venait de s'appuyer contre ses reins ne mentait pas. Elle révélait deux choses : Un, Julius Kraft était dans le même état qu'elle. Deux, il était particulièrement gâté par la nature.

Le feu qui brûlait entre les jambes de la fleuriste prit des allures d'incendie...

Qu'elle tenta de toutes ses forces de calmer. Momentanément, du moins.

Ils étaient presque arrivés au bout de la serre, quand Rose se retourna vers son hôte... en prenant soin de ne pas laisser son regard descendre plus bas que ses épaules.

— C'est magnifique, dit-elle dans un sourire sincèrement admiratif. Cinq ans que je suis dans la rose et jamais je n'avais vu une telle collection.

Julius Kraft lui rendit son sourire. Rose nota qu'il avait le feu aux joues. Et qu'il avait sorti sa chemise de son pantalon pour la porter à l'extérieur, pendante, d'une façon très mode. Et très pratique : ça permettait de dissimuler sa formidable érection.

— C'est parce que vous êtes dans la rose industrielle, dit-il. Vous vendez toujours les mêmes modèles, qui vous sont livrés chaque matin par un grossiste, qui les achète lui-même par wagons entiers sur un marché international.

— C'est vrai, admit Rose, un peu penaude.

— Il n'y a pas de honte, la consola-t-il. Il faut bien gagner sa vie. Simplement, vous évoluez dans un autre monde que le mien, voilà tout.

Il désigna son immense serre d'un geste circulaire :

— Moi, j'ai la chance de pouvoir me permettre mes petites fantaisies. Que

ça se vende ou pas, je n'attends pas après ça pour vivre.

Rose brûlait de l'interroger sur l'origine de ce qu'il fallait bien appeler sa fortune, mais elle n'osa pas.

— Vous avez de la chance, se contenta-t-elle de soupirer avec envie.

Soudain, elle se rappela la promesse qu'il lui avait faite :

— Au fait, dit-elle... et cette fameuse rose, cette création extraordinaire... « Fémina », c'est ça ? J'ai hâte de l'admirer.

Il lui sourit comme un père trop indulgent à une enfant gâtée.

— Tenez, dit-il, c'est là.

Il la guida jusqu'à l'extrémité de la serre, dont tout un angle était occupé par des bacs remplis de roses d'un aspect différent de toutes les autres. Dès qu'elle fut au milieu de ces fleurs étranges, Rose sentit un étrange vertige monter en elle. Un vertige indéfinissable, à l'origine inconnue.

— Voilà, annonça fièrement Julius Kraft : les premiers exemplaires de la rose « Fémina ». Mon hommage personnel à la femme et à la féminité triomphante ! Vous êtes la première de votre sexe à poser les yeux sur ce que je ne crains pas d'appeler mon chef-d'œuvre !

Il s'empara d'un sécateur, en coupa une et la lui offrit :

— Tenez... faites-moi l'honneur d'accepter cet hommage à votre beauté...

Il hésita avant d'ajouter :

— Et à votre sexe.

Rose sourit machinalement. Puis, posa son regard sur la fleur qu'elle tenait entre ses mains « de fleuriste ».

Pendant une demi-seconde, cette rose ne fut à ses yeux qu'une rose, une très belle rose s'ajoutant à toutes les très belles roses qu'elle avait déjà eu l'occasion de contempler.

Puis, d'un seul coup, sa respiration se bloqua dans sa poitrine et le sang afflua comme un torrent furieux à ses joues pâles.

Ce qu'elle tenait entre ses mains, c'était... un sexe de femme !

Une vulve charnue, soyeuse et tendre, avec ses deux paires de lèvres intimes, comme deux bouches concentriques appelant le mâle à venir s'y engloutir.

Et, blotti en son centre, mais « coincé » vers le haut, niché au sommet du triangle comme son « modèle » : un bourgeon, concentré de pétales minuscules, qui ressemblait à s'y méprendre à un clitoris.

Rouge, gonflé, gorgé de sève et de sang par le plaisir, comme l'original dans le feu de l'action.

Un sexe de femme soyeux, frémissant de désir, appelant la caresse ou la pénétration, d'un chant lancinant de sirène qu'on avait presque l'impression

d'entendre.

Et dont l'effet était immédiat.

Rose Lépine sentit son ventre s'embraser, et s'inonder à la fois.

Jamais la simple vue d'un objet ne l'avait mise dans un pareil état d'excitation.

Il faut dire qu'il y avait de quoi.

Avec sa rose « Fémina » – o combien ! –, Julius Kraft avait réussi le prodige de recréer un sexe féminin plus vrai, plus authentique, plus réaliste que les modèles en latex vendus dans les sex-shops ! Et qui, pourtant, étaient moulés sur l'intimité des plus célèbres stars du X. D'après nature, c'était le cas de le dire !

Mais tous ces *sex-toys* hyperréalistes venaient d'être réduits à l'état de pâles copies par une simple fleur !...

Enfin, « simple »...

Dans le domaine de l'horticulture, on n'avait sans doute jamais fait plus élaboré. Ce sexe féminin, reproduit grâce à la forme et à la disposition de « simples » pétales de rose, ressemblait plus à une intimité féminine... que l'original !

Rose avait beau se dire que c'était impossible... c'était pourtant vrai.

Cela venait sans doute du fait que Julius Kraft avait compensé l'absence de l'hyperréalisme du latex par... la vie, tout simplement.

Car ces sexes féminins végétaux, eux, étaient vivants !

Parce que la sève circulait dans chaque microgramme de leur surface veloutée, ils étaient plus proches d'une intimité féminine que ne pouvait l'être n'importe quelle reproduction en « plastique ».

Dans un réflexe, Rose Lépine se mit à examiner l'une après l'autre toutes les roses « Fémina » contenues dans les bacs qui l'entouraient.

Et un nouveau prodige lui sauta aux yeux.

Toutes étaient différentes, sans rien perdre de leur bouleversant réalisme.

Julius Kraft avait réussi l'exploit de modifier sa rose à l'infini, sans qu'elle ne cesse pour autant d'être la même.

En d'autres termes, il pouvait théoriquement y avoir autant de roses « Fémina » qu'il y avait de femmes sur terre... et donc de sexes féminins différents.

Surtout que, parmi les « Fémina » de Julius Kraft, il y avait des « blondes », des « brunes », des « rousses » et des « noires »...

Autant de catégories de roses... que de femmes.

Soudain, autre chose encore frappa la jeune fleuriste.

Un parfum... ou plutôt, une odeur.

Légère, délicate, subtilement acidulée et imperceptiblement entêtante...

Une odeur d'intimité féminine !

Oui, c'était bien ça ! Une odeur reconnaissable entre mille !

Pas une odeur désagréable d'intimité mal entretenue, comme celles dont on dit vulgairement qu'elles sentent la marée...

Non. Cette odeur-là était bien un parfum.

Pas un arôme artificiel, mais une senteur intime typiquement féminine, que n'importe quelle femme – ou n'importe quel homme à femmes – repérerait au premier coup... de narine !

La respiration de Rose Lépine s'accéléra, soulevant par saccades sa lourde poitrine sous son haut de coton vert.

Cet homme, debout à côté d'elle, était un génie.

Qui l'impressionnait, l'étourdissait... et lui donnait furieusement envie de se donner à lui !

— C'est... absolument remarquable !... Extraordinaire !... réussit-elle à articuler d'une voix rauque. Vous êtes un magicien !

— N'exagérons rien, fit modestement Julius.

— Si, si !... insista Rose.

Parce que le désir le disputait, chez elle, à la curiosité, elle ajouta :

— Vous avez déjà pensé à les commercialiser ?

Julius Kraft eut un petit ricanement amer :

— Oui, il y a longtemps... Je suis allé proposer ce modèle à Delbard et à Meilland [1]. Aucun d'eux n'en a voulu. On m'a renvoyé ma « Fémina » à la figure en la traitant d'obscénité et en me disant qu'aucun fleuriste digne de ce nom ne pouvait décentement vendre une cochonnerie pareille.

— C'est dommage, soupira sincèrement Rose Lépine. Mais la chance tournera peut-être.

— Peut-être, lâcha Julius comme si ça n'avait aucune importance.

Il prit la jeune femme aux épaules et la fit se tourner vers lui :

— Je voudrais...

— Oui ? souffla Rose, prête à tout accepter.

— Il y a longtemps que je n'ai pas vu de... modèle original. Je voudrais...

Pour un peu, elle l'aurait remercié.

Elle lui posa un doigt sur les lèvres pour l'empêcher de dire un mot de plus. Puis, le plus naturellement du monde, elle fit ce qu'elle crevait d'envie de faire depuis un bon quart d'heure.

Elle arracha son haut de coton et l'envoya... sur les roses, laissant jaillir à l'air libre deux seins d'une blancheur laiteuse, volumineux pour sa morphologie très fine, dont les globes parfaits résistaient orgueilleusement à la

pesanteur. Dans la foulée, elle dénoua le simple lacet qui retenait son pantalon de lin et le laissa tomber au sol, révélant ce que Julius Kraft avait deviné tout à l'heure : un string très fin, en dentelle couleur chair. Puis, sans s'arrêter en si bon chemin, elle se débarrassa du string... laissant s'épanouir le délicat buisson d'un noir de jais, qui défendait sa féminité la plus intime.

Cette fille, pensa Julius, était décidément superbe. Longue, élancée, avec des attaches très fines, des seins lourds et des hanches pleines, des jambes interminables...

Une véritable fleur... elle aussi.

C'était certainement pour ça, entre autres, qu'il avait autant envie d'elle.

Elle tomba à genoux devant lui et s'attaqua à la boucle de sa ceinture, dans l'intention évidente de commencer leurs ébats en lui prodiguant le genre de caresse à laquelle aucun homme ne résiste...

Mais Julius Kraft n'était pas « n'importe quel homme ».

Il la releva doucement mais fermement et l'appuya contre l'une des longues tables en bois, pourries par l'humidité, sur lesquelles reposaient les bacs de roses. Comprenant d'instinct ce qu'il voulait, Rose se cala entre deux bacs, jeta la tête en arrière et écarta les jambes au maximum, offrant à Julius une fleur plus authentique encore que toutes celles qui peuplaient son univers.

Sans trop savoir pourquoi, elle en était fière.

Il plongea en elle comme un tuteur de métal dans un terreau frais. Empalée sur cette tige longue, épaisse, dure comme une barre, Rose frissonna sous la décharge de plaisir qui la traversa tout entière.

Julius Kraft se mit à coulisser en elle, d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Rose fermait les yeux sous les vagues d'un bonheur qui s'intensifiait rapidement.

Soudain, il passa à la vitesse supérieure et se mit à la pilonner avec violence, comme une foreuse de chantier. Elle poussa des cris, qui se transformèrent bientôt en un long gémissement ininterrompu, presque un cri de douleur.

Puis, ce fut au tour de Julius Kraft de laisser échapper des grognements dont toute femme connaît la signification : il était sur le point de jouir.

Rose s'écartela davantage, pour lui permettre de pénétrer encore plus profondément en elle. En même temps, elle se prépara à ce qui allait être, elle le sentait, le plus violent orgasme qu'elle aurait connu depuis longtemps.

Mais au moment ultime, Julius Kraft se retira d'elle d'un seul coup, avec une sorte de froide brutalité.

La sensation d'avoir été ainsi « lâchée » à deux doigts du ciel s'apparentait, pour Rose Lépine, à celle d'avoir reçu un seau d'eau glacée en pleine figure ! Elle rouvrit brusquement les yeux, prête à crier sa colère et sa frustration.

Mais ce qu'elle vit lui bloqua les mots dans la gorge.

Julius Kraft avait incliné vers lui une superbe rose « Fémina » blonde – blonde, en plus, quelle insulte ! -au dessin particulièrement généreux, volumineux et sensuel.

Il avait enfoncé le casque gorgé de sang de sa longue virilité au cœur même de la corolle de la fleur... au point que l'extrémité de son membre y disparaissait en partie.

Et là, soudain, dans cette posture hallucinante et en « s'aidant » d'une main, il se vida avec des secousses électriques de tout le corps et des râles de plaisir qui résonnèrent sous les voûtes vitrées de la serre surchauffée.

Rose Lépine se disait bien qu'elle devrait protester devant cette goujaterie inqualifiable, l'engueuler, l'insulter... mais elle était tellement « sur le cul » qu'elle n'arrivait pas à prononcer un mot.

Julius Kraft récupéra ses esprits, arracha la rose qui venait d'« avaler » sa liqueur virile, et la tendit à son invitée comme une flûte à champagne.

— Tiens, dit-il, bois.

La mâchoire de Rose se décrocha sous l'effet de la stupeur.

Pas bégueule, elle était à l'occasion de celles « qui avalent », pour peu que l'ambiance s'y prête et que le partenaire ait su le mériter. Mais demandé comme ça, comme un ordre... elle crèverait plutôt que d'obtempérer. Il n'avait qu'à le boire lui-même, son truc !

Et elle qui l'avait prise pour un garçon délicat et raffiné, un parfait gentleman...

Julius Kraft s'approcha de son oreille et lui répéta, plus doucement :

— Je sais ce que tu ressens, mais bois ! C'est un mélange semence-pollen que j'ai mis au point avec mes « Fémina », un « cocktail magique » destiné aux femmes et qui provoque chez elles un orgasme... sidéral ! L'orgasme des orgasmes ! La mère de tous les orgasmes !... Bois ! Tu seras la première. Tu vas voir : jamais tu n'as éprouvé ça de toute ta vie !

Il avait retrouvé sa douceur de ton et un sourire rassurant flottait sur ses lèvres.

Sa première impression était peut-être la bonne, finalement.

Bon, elle avait bien un petit doute quant à sa potion magique de l'orgasme... Mais ce Julius Kraft était un génie, il ne fallait pas l'oublier. Un homme capable de créer une rose imitant à la perfection un sexe féminin était peut-être aussi capable d'inventer un breuvage « super-orgasmique ».

Si jamais c'était vrai, ça serait vraiment dommage de ne pas avoir essayé ça au moins une fois dans sa vie.

De toute façon, elle ne risquait pas grand-chose. Dans le pire des cas, ça ne lui ferait aucun effet et elle resterait avec sa frustration.

Et là, il l'entendrait...

Elle prit des mains de Julius la « Fémina » gorgée de semence virile, l'approcha de sa bouche et la vida comme un verre : cul-sec ! avant de la reposer avec une petite grimace.

— C'est drôle, dit-elle... soit ton sperme à un goût différent de celui des autres hommes, soit c'est la fleur qui lui donne un... je ne sais quoi...

— Rassure-toi, dit-il : c'est la fleur.

Rose voulut répondre, mais fut incapable de prononcer un mot.

Le feu du plaisir venait brusquement de se rallumer dans son ventre, avec une violence inouïe. En quelques secondes, un raz-de-marée orgasmique la submergea, la faisant hurler comme une bête poignardée, tétanisant chaque muscle de son corps comme si on venait de la brancher sur la haute tension.

Sa peau n'était plus qu'un récepteur et un amplificateur de plaisir. Son ventre, une forge explosant de sensations extrêmes. Son cerveau, une sorte de chambre d'écho, démultipliant à l'infini des secousses orgasmiques d'une intensité déjà presque insoutenable.

Dans un état de semi-conscience, Rose Lépine réussit à penser trois choses, presque simultanément :

— Un, qu'elle flottait dans un nirvana qu'aucune femme au monde n'avait pu connaître avant elle.

— Deux : que c'était tellement fort qu'elle allait peut-être en mourir.

— Trois : qu'après avoir connu une chose pareille, ça n'était pas tellement grave.

Elle ne mourut pas, mais perdit connaissance sous la violence de l'« hyper-orgasme » qui venait de lui exploser les sens.

Devant le corps inerte et nu de la jolie brune longiligne, étendue au milieu de ses roses, Julius Kraft pensa qu'il avait peut-être sous les yeux la première des « ultra-roses » de son « bouquet sublime ».

Autrement dit, le chef-d'œuvre qu'il rêvait depuis des années de réaliser, sans en avoir jamais eu l'audace, les moyens, ou l'opportunité.

Aujourd'hui, le hasard lui offrait cette opportunité.

Sa propre science lui en fournissait les moyens.

Et les circonstances lui en donnaient l'audace.

Il se mit en quête de deux choses :

— Un, le chloroforme, pour que Rose Lépine ne se réveille pas tout de suite.

— Deux, le super-conservateur végétal de son invention, pour qu'elle ne se réveille jamais...

En entreprenant les toutes premières ébauches de son futur chef-d'œuvre, Julius Kraft ne put s'empêcher de penser aux représentants des grands « obtenteurs » français qui, quelques années plus tôt, l'avaient traité avec tant de mépris.

Bientôt, ils seraient tous à genoux, prosternés devant son génie...

CHAPITRE II



— Pas trop loin, Audrey, que je ne te perde pas de vue !

— D'accord, lança la gamine sans même se retourner.

Sa mère, une ravissante fille très BCBG qui ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans, la regarda s'éloigner avec un sourire indulgent.

Sa fille était largement aussi indisciplinée qu'elle-même à son âge. D'ailleurs, sa propre mère l'avait bien prévenue : « Tu vas voir, ma pauvre Anne-So, tu n'as pas fini d'en voir de toutes les couleurs !... Enfin... chacune son tour. »

Anne-Sophie Mabillon devait bien reconnaître que pour une fois, sa mère avait raison. Sans grand mérite, d'ailleurs : les enfants étaient insupportables depuis la nuit des temps...

Mais Audrey avait besoin de se dégourdir les jambes et de se défouler un peu, après l'heure et demie de musique de chambre qu'elle venait de subir avec un courage exemplaire. Sa mère avait insisté pour la trainer à l'un de ces concerts qui se donnent, en été, dans l'Orangerie de la Roseraie de Bagatelle, le célèbre jardin public situé juste après Neuilly, à la lisière du Bois de Boulogne.

Il fallait lui former le goût de bonne heure, disait-elle. Les concerts et les

expositions faisaient partie de cet apprentissage.

La Roseraie de Bagatelle, d'après les dépliants et le site Internet, était née d'un pari entre la reine Marie-Antoinette et le comte d'Artois, qui avait fait réaliser cette petite merveille en deux mois (il fallait bien que les aristos s'occupent), pour une somme sans doute exorbitante que, de toute façon, il n'avait pas eu trop de mal à gagner.

Le résultat, en tout cas, était un lieu magnifique, avec des jardins rassemblant une riche variété d'arbres, sillonné d'allées se perdant sous des ombrages mystérieux, avec des lacs peuplés de cygnes et de canards, ainsi que des paons peu farouches qui se promenaient en liberté. Au hasard de la promenade, on découvrait des cascades artificielles, fondues dans une roche moussue, et de fausses ruines vaguement grecques, inspirées des tableaux naturalistes du XVIII^e. Sans oublier ce qui avait donné son nom à l'endroit : l'un des plus beaux parterres de roses visibles en France, flanqué d'une pagode chinoise XIX^e et faisant face à une ravissante Orangerie, qui servait de salle de concerts en été.

Enfant, Anne-Sophie avait passé d'innombrables après-midi, sous la surveillance de sa mère, à jouer dans ces allées qu'elle qualifiait aujourd'hui de « proustiennes » (ce qu'elle ne faisait pas à l'époque).

La Roseraie de Bagatelle était pour elle ce que le Jardin d'Acclimatation était pour d'autres : une sorte de tradition familiale qu'on se devait de transmettre à ses enfants.

La petite Audrey Mabillon, six ans, avait foncé comme une balle, en sortant de l'Orangerie, en direction de la Roseraie. Celle-ci, en cette saison, était en pleine floraison, embaumant de parfums qu'on sentait depuis le bâtiment, et les visiteurs arpentaient ses allées en rangs serrés.

Rien que des gens « bien », se rassura Anne-Sophie Mabillon. Des jeunes couples NAP (Neuilly-Auteuil-Passy), comme elle, des messieurs âgés, en costume malgré la chaleur, *Le Figaro* sous le bras, des dames entre deux âges comme on en rencontrait aux conférences de la salle Gaveau ou dans les voyages culturels...

Ça allait. Elle pouvait lui lâcher la bride : Audrey ne serait pas enlevée par un pédophile, ne se perdrait pas dans cet espace grand comme un terrain de basket, et ne passerait pas non plus sous une voiture, le parc étant séparé de la rue par un mur et des grilles.

Anne-Sophie Mabillon se détendit et prit son temps pour marcher en direction de ce paradis de l'amateur de roses, dont les parfums l'appelaient déjà.

Et puis, ce serait comme un jeu : au détour d'une allée, elle était sûre de tomber sur sa fille.

Voilà comment on fabriquait des souvenirs à ses enfants, pensa Anne-Sophie Mabillon, dont l'unique ambition dans la vie était d'être une mère qui

se voulait exemplaire. Mariée à un dentiste prénommé Stéphane, qui gagnait des fortunes en fabriquant des sourires de stars à toutes les vedettes de la télé, elle estimait que, de son côté, elle devait être parfaite, tant comme mère que comme épouse...

Elle entra dans la roseraie proprement dite et, machinalement, se mit à tourner la tête de gauche à droite, à la recherche de sa fille. Ne la voyant pas, elle sentit sa tension remonter d'un cran et son rythme cardiaque s'accélérer, mais se raisonna elle-même : c'était un réflexe de mère, qui se déclenchait dès que son « petit » sortait de son champ de vision. Audrey était forcément là, à quelques mètres. Simplement, elle était plus petite que les massifs de roses, alors forcément...

Soudain, en tournant à angle droit dans une allée qui menait à l'extrémité de la roseraie, Anne-Sophie aperçut sa fille et un grand poids s'envola de sa poitrine. Elle marcha vers elle en pressant le pas, comme s'il était soudain devenu nécessaire de se dépêcher. Encore un réflexe idiot...

Elle voulut se calmer elle-même une nouvelle fois, mais brusquement, une sorte de signal d'alarme s'alluma dans sa tête.

Un truc n'allait pas.

Elle réalisa que c'était dans le comportement de sa fille qu'il y avait quelque chose d'anormal.

La petite Audrey ne regardait pas sa mère, qui venait pourtant de l'appeler par son nom. Au lieu de ça, elle semblait figée sur place, comme hypnotisée par le spectacle qu'elle avait sous les yeux, et qu'Anne-Sophie ne distinguait pas encore.

Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir dans ce massif de roses... à part d'autres roses ?...

Brusquement saisie d'une peur inexpiquée, Anne-Sophie Mabillon courut jusqu'à sa fille.

Qui ne bougea toujours pas.

Alors, seulement, la jeune femme vit ce qui fascinait la petite au point de la changer en statue de sel.

Et crut elle-même se transformer en pierre, tant son sang devint instantanément glacé dans ses veines.

Sous ses yeux, à un mètre à peine, un étrange « bouquet » était posé dans un massif de roses jaunes qui le dissimulait aux regards. Pour le découvrir, il fallait s'avancer jusqu'à la toute extrémité de l'allée, laquelle formait un cul-de-sac où peu de visiteurs s'aventuraient.

Ce qui expliquait sans doute que l'objet en question n'ait pas été découvert plus tôt.

Les images se bousculèrent dans la tête d'Anne-Sophie Mabillon : couronne mortuaire, gâteau de mariage... L'objet tenait un peu des deux.

Il était composé d'un lit en forme de cœur et constitué de roses-thé sombres, avec au centre un tapis de pétales de la même couleur.

Une couleur rappelant une chevelure châtain ou auburn ».

Deux choses frappèrent violemment Anne-Sophie.

D'abord, toutes les roses composant cette « pièce montée » étaient de véritables sexes féminins végétaux, d'un réalisme à couper le souffle. Inimaginable ! Il fallait les avoir sous les yeux pour le croire.

Sous le choc, Anne-Sophie Mabillon n'eut même pas le réflexe de mettre la main sur les yeux de sa fille, pour qu'elle ne voie pas ça.

De toute façon, c'était trop tard.

La seconde chose qu'elle constata déclencha en elle un tremblement incontrôlable, un mélange de terreur insidieuse et d'horreur indicible.

Au centre du « bouquet », sur le tapis de pétales de roses thé, reposait un sexe de femme dont on ne pouvait pas douter une seconde qu'il soit véritable.

La peau qui l'entourait, soigneusement découpée au rasoir et dont les bords conservaient encore des rougeurs révélatrices, suffisait à garantir l'authenticité de l'« objet ».

Qui – et c'était peut-être le plus horrible de tout -semblait aussi « frais » que s'il se trouvait encore entre les jambes de sa propriétaire.

Un dernier détail, grotesque, ajoutait encore à l'horreur : la toison intime de la malheureuse, d'un noir qui contrastait violemment avec la blancheur de sa peau, avait été taillée en forme de feuille. De feuille de rose, évidemment.

Anne-Sophie Mabillon hésita entre hurler au secours et partir en courant avec sa fille sous le bras pour l'arracher à ce spectacle. Mais elle fit la seule chose dont elle était capable à cet instant.

Elle s'évanouit.

Juste avant de perdre conscience, elle murmura dans un souffle le nom qu'elle venait de lire sur une petite étiquette attachée à l'une des roses du monstrueux « bouquet ».

« Fémina ».

CHAPITRE III



C'était sa deuxième très belle fille de la matinée. Et il n'était que neuf heures trente.

La journée s'annonçait bien.

Le commandant de police Boris Corentin, as des as de la Section des Affaires recommandées de la célèbre Brigade Mondaine, venait, à regret, d'abandonner dans son studio de célibataire de la rue de Turbigo une superbe étudiante allemande blonde, aux seins de Walkyrie et à l'appétit sexuel de nymphomane, draguée la veille au soir au Centre Pompidou, un de ses terrains de chasse de prédilection.

Ulla et lui avaient passé la nuit à essayer à peu près toutes les positions du Kamasoutra avant de finir par s'écrouler, épuisés. Pourtant, ce matin, après que le téléphone portable de Boris eut sonné sur sa table de nuit et que l'organe tabagique de son supérieur hiérarchique, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, l'eut convoqué d'urgence, Ulla avait refusé de le laisser partir.

Enfin, pas tout de suite.

Pas question que Boris l'abandonne avant qu'elle se soit rassasiée une dernière fois de l'impressionnant pieu de chair qui poussait au bas de son ventre. Et qui, tel un chêne, semblait ne jamais devoir plier.

Une fois encore, Boris, calé sur ses oreillers, avait regardé les lèvres charnues d'Ulla coulisser autour de lui avec la gourmandise d'une gamine autour d'un sucre d'orge. Une dernière fois, il avait senti la caresse soyeuse de son opulente chevelure blonde sur son bas-ventre. Une ultime fois, il s'était vidé au fond de sa gorge insatiable, cambré comme un arc, à sa merci, pendant qu'elle le buvait goulûment jusqu'à la dernière goutte...

Et en poussant la porte capitonnée du bureau de Charlie Badolini, Boris se retrouvait face à face avec une créature qui, elle aussi, valait le détour.

Elle était installée dans l'un des fauteuils visiteurs empire à accoudoirs tête de lion, sortis des réserves du Mobilier national.

Boris sourit en priorité à cette jolie préquadrat brune au visage harmonieux et volontaire rappelant celui de l'actrice Nathalie Baye. Et – puisqu'on en était aux comparaisons cinématographiques – possédant des jambes et des seins évoquant Sophie Marceau... à peu de choses près.

Sa coupe au carré avait un côté un peu austère, que compensait largement sa jupe fendue très haut sur ses longues cuisses nerveuses.

Elle portait un blazer marine, ouvert sur une chemise de popeline blanche, déboutonnée jusqu'au soutien-gorge. Quant au 357 Magnum de service, glissé dans son holster de ceinture, ce n'était pas l'accessoire féminin par excellence (heureusement, d'ailleurs). Mais pour beaucoup d'hommes, ça pouvait être un puissant aphrodisiaque. Boris était bien placé pour le savoir.

Et il y avait de fortes de chances pour que Nicole Waesher, la nouvelle patronne de la « Crim' » – la Brigade criminelle –, le sache aussi.

Boris n'ignorait pas qui elle était, mais c'était la première fois qu'ils se rencontraient vraiment. D'une manière générale, la Criminelle regardait la Mondaine de haut et fraternisait très peu avec ses membres.

Pour que Nicole Waesher se soit donné la peine de venir en personne dans le bureau de son « homologue » Charlie Badolini, c'était certainement pour lui refiler un « bébé » qui sentait très, très mauvais.

Mais les affaires les plus tordues, les dossiers les plus pourris et les plus malsains, n'étaient-ils pas la spécialité des « Affaires recommandées » ?

Derrière son vaste bureau, qui le dissimulait presque entièrement, Charlie Badolini se racla la gorge. Boris remarqua que, contrairement à son habitude, il ne fumait pas, que son vaste cendrier en onyx était vide, et que la fenêtre donnant sur la place Saint-Michel était entrouverte. Bref, l'enfer tabagique habituel avait cédé la place à une atmosphère saine et respirable, quasiment bio.

Tout ça, sans aucun doute, en l'honneur de la divisionnaire Nicole Waesher.

Il n'y avait qu'une femme, pour accomplir un exploit pareil.

— Entrez, Boris, toussota Badolini. Installez-vous.

Corentin serra rapidement la main à son vieil ami et complice, le capitaine de police Aimé Brichot, déjà posé sur une modeste chaise. Boris nota qu’Aimé avait sorti son plus beau costume prince-de-galles de chez Old England, le fournisseur attitré de cet incorrigible anglophile, que ses modestes émoluments ne lui permettaient de fréquenter qu’en période de soldes.

Corentin se laissa tomber dans le second fauteuil visiteur, et Nicole Waesher lui jeta un sourire ironique :

— Ravie que vous ayez pu nous rejoindre, commandant Corentin. Je sais que vous êtes un homme très occupé.

Boris jeta un regard noir à Brichot et Badolini. Lequel des deux avait cafété ?... Peu importe, on verrait ça plus tard.

Charlie Badolini ouvrit un dossier cartonné, posé sur son sous-main en cuir de Cordoue. Il en sortit une photo couleur, format 20 X 30, qu’il tendit à Corentin.

Celui-ci examina l’image avec un froncement de sourcils, comme quelqu’un qui s’efforce de déchiffrer une énigme.

Puis, en croyant comprendre, il ressentit un désagréable picotement au niveau de la moelle épinière :

— On dirait... un sexe féminin découpé, posé au cœur d’une sorte de couronne mortuaire composée de roses... elles-mêmes en forme de...

Il jeta un regard gêné à Nicole Waesher, qui reprit :

— De sexe féminin, exactement, commandant. Vous qui avez la réputation d’être un homme à femmes, ces mots ne devraient pas vous faire peur.

— Ils ne me font pas peur, se rebiffa Boris. C’est simplement que...

— Ça vous gêne de les prononcer devant moi ? Rassurez-vous, j’en ai vu – et entendu – beaucoup d’autres. Pour faire une carrière comme la mienne dans la police, il faut avoir des couilles, surtout quand on est une femme.

Les trois hommes réprimèrent un sursaut. En tout cas, le message était clair : prière d’appeler une chatte une chatte, devant madame la commissaire.

— Un sexe féminin découpé !... répéta Brichot pour lui-même, avec une grimace d’horreur.

Corentin lui jeta un regard qui signifiait : « les émotions, ce sera pour plus tard » ; et reprit en regardant la photo :

— Les roses en forme de sexe... Elles sont artificielles ?

— Parfaitement naturelles, au contraire, reprit Nicole Waesher. Un vrai tour de passe-passe d’horticulteur surdoué !

Elle posa sur la photo un index à l’ongle coupé court et sommairement verni, désignant la petite étiquette fixée à l’une des tiges, et ajouta :

— Un artiste anonyme qui, à défaut de signer ses œuvres, leur donne des noms : « Fémina », en l'occurrence.

— C'est approprié, commenta sommairement Boris.

Ayant gardé « le reste » – c'est-à-dire le pire – pour la fin, soupira :

— Quant à ce sexe apparemment découpé sur sa propriétaire... j'imagine, commissaire, que vous ne seriez pas là si c'était un simple bout de plastique ou de latex ?...

— Très juste, commandant, fit la chef de la Crim' en décroisant et recroisant ses jambes dans un crissement soyeux. On est, si j'ose dire, en pleine pâte humaine.

Elle se leva et se pencha pour attraper une feuille dactylographiée dans le dossier posé devant Badolini. Ce mouvement fit saillir sous le nez de Boris sa croupe de pouliche, nerveuse et musclée, qu'il imagina fugitivement en train de rebondir sur son membre dressé.

Nicole Waesher surprit son regard et soupira :

— Décidément... vous êtes à la hauteur de votre réputation.

De nouveau calée dans son fauteuil, elle reprit, un œil sur le papier :

— L'objet dont vous avez la photo entre les mains a été découvert il y a trois jours...

— Trois jours ! la coupa Boris, incrédule. Et c'est seulement maintenant que...

— S'il vous plaît, l'interrompit à son tour la divisionnaire, laissez-moi finir. Il y a trois jours, donc, au milieu de la roseraie des jardins publics de Bagatelle, au bois de Boulogne. Celui qui a fabriqué ça est un artiste, dans son genre. Et sans doute un horticulteur amateur : non seulement il a réussi à créer une variété de roses en forme de sexe féminin, mais il a conservé le sexe authentique dans un état de fraîcheur parfait, grâce à un conservateur destiné aux fleurs, mais très en avance sur tout ce qui existe à l'heure actuelle.

— Ça existe, des roses en forme de sexe féminin ? intervint Brichot en rougissant légèrement. Enfin, je veux dire... ça existait déjà ?

Le regard de la patronne de la Crim' ne fit que lui glisser dessus :

— Pas à notre connaissance. Nous avons enquêté auprès des grands « obtenteurs » de roses français – c'est comme ça qu'on appelle les créateurs de nouvelles variétés – : aucun n'a produit de rose en forme de sexe féminin. Ils ne savent pas si c'est possible ou non : ils n'ont jamais essayé. Pour eux, c'est une perte de temps, dans la mesure où une telle rose est inexploitable, commercialement. Sauf dans les sex-shops, peut-être... Quant aux horticulteurs et autres « obtenteurs » amateurs susceptibles d'avoir réussi cet exploit et d'être par la même occasion l'auteur du meurtre, ils sont en France plusieurs centaines de milliers. Voilà, en gros, ce que la Crim', qui a d'abord été chargée de l'enquête, a réussi à obtenir comme informations.

Elle remit la feuille dans le dossier :

— Tout est là... avec la photo. Voilà pourquoi il s'est écoulé trois jours depuis la découverte de cette... monstruosité. C'est le temps qu'il nous a fallu pour rassembler les éléments d'enquête que je viens de vous donner.

Nicole Waesher écarta les bras sur les accoudoirs de son fauteuil, ce qui fit saillir son opulente poitrine sous le chemisier en popeline blanche. Et remuer imperceptiblement le 357 Magnum dans le holster de sa jupe fendue.

La carotte et le bâton, en quelque sorte...

— J'oubliais de vous dire, ajouta-t-elle, que, d'après le légiste, les chairs et les tissus en question ont été découpés sur leur propriétaire environ quatre jours avant la découverte de... l'objet. Ce qui fait maintenant sept jours.

Boris Corentin fit un gros effort pour ne pas plonger le regard dans le chemisier entrouvert de la commissaire divisionnaire. Déjà qu'il passait à ses yeux pour un obsédé sexuel...

N'empêche qu'il était à deux doigts d'ajouter à la provocation en lui faisant remarquer que s'il avait fallu trois jours à la Crim' pour rassembler ces quelques malheureuses infos... il n'y avait vraiment pas de quoi la ramener comme ils avaient tendance à le faire.

Mais inutile de déclencher une autre « guerre des polices »...

Aimé Brichot se racla la gorge, comme il lui arrivait de le faire pour signifier qu'il avait quelque chose à dire.

— Vous avez utilisé le mot « meurtre », fit-il observer à Nicole Waesher.

— Oui, eh bien ?...

— Eh bien... vous n'avez pas de cadavre. Vous avez la preuve indéniable d'une mutilation épouvantable, mais vous n'avez pas de cadavre.

La chef de la Crim' le fixa une seconde ou deux comme si elle allait sortir son Magnum et lui coller une balle entre les deux yeux. Puis, elle se rendit avec un soupir :

— Vous avez raison, capitaine Brichot : nous n'avons pas de cadavre... Mais je ne vois pas comment une femme pourrait vivre en ayant subi ce que cette pauvre fille a subi.

Aucun des trois hommes n'osa faire le commentaire qu'il avait à l'esprit, à savoir : « Ça doit pourtant être possible ».

Boris remarqua que Charlie Badolini commençait à trembler légèrement derrière son vaste bureau empire. À la seconde où Nicole Waesher serait sortie, il se précipiterait comme un drogué en manque sur son paquet de « Job Spécial », des cigarettes hautement nicotinisées qu'il se faisait envoyer par cartons entiers de sa Corse d'origine, et qu'il fumait à la chaîne. Et ce, depuis aussi longtemps que ses hommes en avaient le souvenir.

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini était la preuve vivante que si « Fumer tue ! », comme c'était écrit sur chaque paquet de tabac, le

processus pouvait prendre très, très longtemps. Et que certains, comme lui, pouvaient même passer au travers.

Histoire, sans doute, de penser à autre chose qu'à la cigarette qu'il crevait d'envie d'allumer, Badolini se mêla à son tour à la conversation :

— Dites-moi, commissaire, fit-il de sa voix éraillée, si j'ai bien compris, le criminel, dans cette affaire, est l'inventeur – ou l'« obtenteur », comme vous dites – d'une rose que personne d'autre que lui n'a réussi à créer, et d'un conservateur floral proprement révolutionnaire qui a, toujours d'après vous, des années d'avance sur tout ce qui se fait à l'heure actuelle en la matière. En un mot comme en cent, ce type est un génie. Je me trompe ?

Nicole Waesher eut une moue légèrement contrariée d'avoir à donner ce qualificatif à un sadique qui mutilait les femmes.

— Je suppose qu'on peut dire ça, oui. Dans sa partie, en tout cas.

Corentin, qui voyait où son chef voulait en venir, renchérit :

— Et un génie, ça se remarque. Ça sort du lot des anonymes et des médiocres. Ça devrait donc être relativement facile à repérer...

— Logiquement, oui, admit Nicole Waesher. Mais les passionnés de roses n'ont pas forcément des mentalités de stars mégalomanes. Je sais bien que ce qu'il a fait en déposant cette... « couronne » en pleine roseraie de Bagatelle, où il était sûr qu'on la découvrirait, relève du défi, mais ça n'ira peut-être pas plus loin.

Boris retint de justesse un ricanement ironique. Décidément, la nouvelle patronne de la Clim' avait encore des progrès à faire, dans le domaine de la psychologie criminelle.

Il se pencha vers elle et, appuyé sur l'accoudoir de son fauteuil, plongea son regard dans le sien :

— Croyez-moi, dit-il : ça ira plus loin. Et même beaucoup plus loin. Ce qu'il a fait en déposant ce... ce truc à Bagatelle, c'est plus qu'un défi : c'est une signature et une revendication ! La signature d'un homme qui se considère comme un artiste d'exception, et la revendication d'une gloire qu'il estime méritée... et qu'on lui a sans doute toujours refusée.

Aimé Brichot s'épongea le front avec le vaste mouchoir à carreaux qui ne quittait jamais la poche de sa veste, et renchérit :

— Notre homme entre dans la catégorie des génies méconnus. Il y en a eu dans toutes les expressions artistiques. Le crime n'échappe pas à la règle. Et chez les génies méconnus, il y a deux catégories : ceux qui se résignent avec amertume à finir leur vie dans l'ombre, et ceux qui sont prêts à tout pour conquérir la gloire.

À son tour, il s'empara de la photo, qu'il tapota du bout des doigts :

— Celui qui a fait ça ne s'est pas donné tout ce mal pour accepter l'anonymat.

Nicole Waesher croisa une nouvelle fois les jambes ; ce qui fit remonter sa jupe très haut sur ses cuisses et permit à Boris d'entrevoir l'attache d'un porte-jarretelles saumon...

Décidément, le « *dress code* » de la Crim' avait bien changé...

— Si je vous comprends bien, messieurs, fit-elle, l'auteur de cette... macabre pièce montée, poussé par sa soif de reconnaissance, ne va pas s'en tenir là.

— C'est exactement ça, fit Boris. En d'autres termes, il y a une bonne et une mauvaise nouvelle. La mauvaise nouvelle, c'est qu'il va recommencer. La bonne, c'est que c'est justement grâce à ça qu'on va le coincer.

Charlie Badolini se redressa derrière son bureau et s'accouda sur son sous-main :

— Au fait, Nicole, fit-il, la Crim' est plutôt jalouse de ses prérogatives, d'habitude. Comment se fait-il que vous ayez décidé de vous dessaisir de ce dossier... à notre profit, si j'ose dire ?

Pour la première fois, Nicole Waesher eut l'air gêné. Elle détourna même furtivement le regard.

— Oh, c'est tout simplement le côté sexuel de l'affaire...

— Il y a des affaires sexuelles qui restent dans le giron de la Crim', insista Badolini. Les meurtres avec viol, par exemple... Pourquoi celle-ci a-t-elle fait exception à la règle ?

La patronne de la Crim' respira profondément avant de lâcher :

— Autant vous le dire carrément : c'est à cause de l'aspect terriblement malsain de toute l'histoire. J'en ai touché un mot au directeur de la PJ et... il s'est rallié à mon point de vue. C'était une affaire pour la Mondaïne, section des Affaires recommandées.

Boris lui porta le coup de grâce :

— Autrement dit, c'était tellement dégueulasse que c'était bien assez bon pour nous.

— Je n'ai pas voulu dire ça, se défendit Nicole Waesher. Il se trouve simplement que tous mes hommes sont sur l'affaire du gang des fourgons blindés, en ce moment, alors...

Charlie Badolini s'affala contre le dossier de son fauteuil avec un petit ricanement :

— Bel effort d'être venue jusqu'ici ! J'espère que l'odeur de ce bureau ne vous dérange pas.

— Mais non, voyons, répliqua instinctivement Nicole Waesher.

— Tant mieux, fit Badolini.

Et il alluma une cigarette.

Sans que son « invitée » n'ose protester.

Avec un sourire en coin, Boris Corentin ramena les débats sur un terrain plus professionnel.

— Puisque d'après vous, dit-il, l'ancienne propriétaire du... morceau de chair et de peau figurant sur la photo est probablement morte, la Crim' s'est-elle intéressée aux cadavres féminins récemment retrouvés, avant de nous refiler le bébé ?

— Bien sûr, fit Nicole Waesher, d'un air un peu pincé.

Elle se releva pour récupérer la feuille du dossier, sur le bureau de Badolini, mais cette fois, prit la précaution de faire un pas de côté, pour soustraire ses fesses au regard de Boris.

— En liaison avec Interpol, reprit-elle, nous nous sommes renseignés sur tous les cadavres féminins retrouvés en Europe ces dernières semaines. Aucun n'a subi la mutilation qui nous intéresse. Nous nous sommes donc rabattus sur la liste des jeunes femmes disparues, toujours en Europe, mais cette fois dans les derniers mois.

— Des « jeunes femmes » ?... interrogea Boris.

— Oui. D'après le légiste qui a examiné le sexe et les tissus qui l'entourent, ils ont appartenu à une femme d'environ vingt-cinq ans. Brune, comme l'indique la toison pubienne, qui n'a pas subi de coloration.

Il y eut un silence, pendant que les trois hommes présents pensaient à cette jeune inconnue, sûrement belle, à qui la vie avait joué le sale tour de lui faire croiser la route d'un sadique, doublé d'un assassin...

Boris le rompit pour demander :

— Je suis sûr que la Brigade criminelle, dans sa grande générosité, sera allée jusqu'à nous fournir la liste de toutes ces jeunes femmes disparues auxquelles vous venez de faire allusion.

Nicole Waesher se contenta de retourner la feuille d'imprimante et de la tendre à Corentin :

— Tenez, dit-elle.

Machinalement Boris parcourut la liste des yeux. Elle était moins longue qu'il n'aurait cru : une vingtaine de noms à peine.

Comme un scanner, son regard longea la colonne imprimée, « intégrant » à la fois les noms, prénoms, âges, origines et raisons sociales.

Soudain, il s'arrêta sur une ligne.

Qu'il lut à voix haute :

— Rose Lépine, 25 ans, fleuriste, gérante d'une boutique de la chaîne « La Feuille de Rose ». Disparue depuis le 23 mai dernier.

Il jeta un regard sombre à la patronne de la Crim' :

— Ça fait sept jours. C'est-à-dire la date à laquelle remonte la mutilation, d'après le légiste.

Avec un œil à Aimé Brichot, il ajouta :

— Disparue depuis pile la date à laquelle a eu lieu la mutilation... l'âge exact de la victime, d'après le légiste... fleuriste de profession...

— Et en plus, elle s'appelle Rose ! renchérit Aimé en souriant sous sa fine moustache blonde. C'est presque trop beau ! C'est comme si on nous indiquait la piste avec des éclairages au néon !

— Ne t'emballe pas, Mémé, le calma Boris. Elle s'appelle Rose Lépine. Et d'ici que notre chemin soit semé de pétales, on n'a pas fini de se piquer...

CHAPITRE IV



Lucas Verdier se pencha au hublot de l'Airbus 320 qui venait d'amorcer sa descente vers l'aéroport de Schiphol-Amsterdam. Chaque fois qu'il faisait le voyage, il s'arrangeait pour obtenir un siège près de la « fenêtre ». Surtout en hiver. En cette saison, on avait l'impression d'atterrir sur une autre planète : une planète colorée de taches multicolores évoquant des parcelles cultivées... par des peintres.

C'étaient les serres. Des kilomètres carrés de serres, sous lesquelles poussaient les plus belles variétés de roses de la création, chacune à des millions d'exemplaires.

Ce qui les rendait si visibles, en hiver, c'était la lumière artificielle qui brillait en permanence dans ces maisons de verre, pour donner aux fleurs l'illusion du soleil. Sans parler du chauffage, pour recréer un semblant d'été en plein hiver néerlandais.

Évidemment, tout ça coûtait des fortunes en électricité. C'est pourquoi les producteurs de roses néerlandais n'investissaient dans ce coûteux procédé qu'en hiver, quand les fleurs produites dans le reste du monde étaient plus chères et que le marché européen pouvait de nouveau lutter.

Le « reste du monde », pour les producteurs de fleurs européens, c'était essentiellement trois pays : l'Équateur, la Colombie, le Kenya ; où l'on

produisait des roses « industrielles » en telles quantités, et à des prix si « concurrentiels », que ce n'était même pas la peine d'essayer de lutter.

Sauf en hiver, où la production des pays en question devenait un peu plus chère, permettant aux fleurs hollandaises de repointer le bout de leur joli nez.

La guerre des roses...

Peu de gens, dans le grand public, savaient qu'elle faisait rage toute l'année.

Et qu'elle avait pour enjeu, non pas la conquête d'un blason ou d'un duché, mais un chiffre d'affaires de plusieurs milliards de dollars !...

Lucas Verdier sourit comme chaque fois qu'il survolait ce paysage plat et plutôt morne, dont peu de gens auraient imaginé les enjeux qu'il symbolisait.

Aujourd'hui, en cette matinée de juin, on n'apercevait que les toits plats et vitrés des serres s'étendant à l'infini, sous lesquelles sommeillait une terre en « jachère », comme disent les paysans. À la belle saison, on mettait la production locale en veilleuse : toute la région, qui vivait par la rose et pour la rose, savait trop l'inutilité de lutter contre la fleur de l'hémisphère sud autrement qu'en hiver.

Mais Lucas Verdier, lui, continuait à imaginer les serres hivernales qui émergeaient du brouillard, les froides matinées hivernales, quand l'avion descendait vers Amsterdam. C'était son côté poète. Pourtant, cette image symbolisait l'univers de la rose industrielle, lancée chaque jour de l'année à la conquête du monde.

Son univers...

Et le cœur de cet univers se trouvait tout près de l'aéroport de Schiphol, beaucoup plus près que les dix-huit kilomètres le séparant d'Amsterdam.

À Aalsmeer.

Le centre, la Mecque du monde de Lucas Verdier et de tous les professionnels de la rose, c'était Aalsmeer.

Le marché aux fleurs d'Aalsmeer...

L'Airbus d'Air France se posa enfin. À partir de là, pour Lucas Verdier, tout n'était qu'une suite d'automatismes qui, au fil des années, étaient devenus une seconde nature.

La descente d'avion et le contrôle des passeports... Pas d'arrêt au tapis de récupération des bagages : il n'en avait pas. Il n'en avait jamais quand il venait à Aalsmeer : les professionnels comme lui ne venaient pas ici faire du tourisme, mais des affaires. Ou plus exactement : des achats. Acheter aux enchères le lot dont ils tireraient le meilleur profit ; faire expédier ce lot vers sa nouvelle destination... et repartir.

La plupart des grossistes, qui venaient de toute l'Europe au grand marché aux fleurs d'Aalsmeer, ne passaient même pas par Amsterdam.

Pas plus que les restaurateurs et autres commerçants venus s'approvisionner à Rungis n'allaient visiter Paris.

Lucas Verdier grimpa pour la millième fois de sa vie dans la navette reliant l'aéroport de Schiphol-Amsterdam au marché d'Aalsmeer.

Dix minutes plus tard, il y était.

Il est vrai qu'il n'avait pas vraiment quitté l'aéroport, étant donné qu'Aalsmeer n'était qu'une sorte de terminal supplémentaire, un prolongement de l'aérogare.

Vu de l'extérieur, l'endroit ressemblait à l'un de ces halls d'exposition comme il y en a partout dans le monde : un assemblage de hangars aveugles, « modulables », pouvant abriter indifféremment un salon automobile, un meeting équestre, ou un championnat de patinage artistique.

Ou n'importe quoi d'autre.

La différence, c'est que celui-ci était nettement plus grand. Et qu'il n'abritait jamais autre chose qu'un marché aux fleurs.

Le plus grand marché aux fleurs du monde.

Soixante mille mètres carrés ! consacrés exclusivement à l'achat et à la vente de toutes les variétés de fleurs imaginables, de toutes les origines possibles...

Dans un geste automatique, Lucas Verdier montra aux vigiles sa carte de grossiste qui lui assurait l'entrée permanente et gratuite.

Puis, après avoir traversé une sorte de grand sas artificiel moqueté de rouge, il pénétra dans le saint des saints.

Il avait beau connaître cet endroit par cœur, il avait beau être ici comme chez lui, son rythme cardiaque s'accélérait toujours de quelques pulsations minute, quand il débouchait dans cette cathédrale.

Car c'en était une, d'une certaine manière.

La cathédrale de la fleur industrielle...

Et en ce qui le concernait : de la rose.

Sans perdre de temps, il grimpa dans les vastes tribunes qui longeaient le « rail ».

Ce que les professionnels comme lui appelaient le « rail » était en fait une sorte d'immense tapis roulant, sur lequel défilaient des caisses contenant des « lots » de fleurs.

Chaque jour de l'année, de sept heures à douze heures (les horaires d'ouverture du marché d'Aalsmeer), le rail avançait sans jamais s'arrêter, proposant ses lots aux grossistes assemblés dans les tribunes.

Un quart d'heure plus tôt, toutes ces fleurs étaient encore à bord des avions-cargos, qui les avaient apportées d'Équateur, de Colombie, ou du Kenya. Et dont le ballet aérien ne cessait pratiquement jamais.

D'où la situation d'Aalsmeer, couplé avec un terminal spécial de Schiphol-Amsterdam.

Il n'y avait pas de temps à perdre : la fleur est un produit périssable et fragile dont la durée de vie – malgré les considérables progrès faits en matière de conservation – est courte.

À peine les moteurs des avions-cargos au point mort, les manutentionnaires déchargeaient les caisses réfrigérées, les ouvraient pour exposer leur contenu au regard des acheteurs, et les poussaient sur le rail.

Quelques instants plus tard, ces caisses de fleurs défilaient devant les grossistes européens comme des *yearlings*[2] à Deauville.

Et les enchères, qui avaient commencé dès l'ouverture du marché, continuaient.

Les grossistes s'arrachaient chaque nouveau lot de fleurs apparaissant sur le tapis, en un combat féroce.

Et silencieux.

À Aalsmeer, les cris habituels des foires agricoles étaient remplacés par des chiffres s'affichant en caractères lumineux sur un grand tableau, un peu comme à la bourse de Wall Street. Tableau que modifiait chaque acheteur, en renchérissant au moyen d'une série de commandes électroniques placées devant lui.

Dès que l'un d'eux avait remporté la mise, « son » chariot de fleurs se détachait automatiquement du rail principal et bifurquait sur un autre... direction le hangar aérien où, dans le quart d'heure suivant, il serait chargé dans un autre avion-cargo. Encore une petite heure, et toutes ces jolies fleurs s'envoleraient pour une autre destination : celle que leur nouveau propriétaire leur avait choisie.

C'est ainsi que chaque jour, des millions de fleurs venues de Quito, Bogota ou Nairobi, transitaient par Aalsmeer avant de repartir pour New York, Los Angeles, Tokyo, Paris, Moscou, etc.

Evidemment, le problème majeur de ce trafic, c'était la conservation. Parce que Bogota-Tokyo, via Aalsmeer, par exemple, ça faisait de très longs voyages sans eau, en caissons réfrigérés, certes, mais avec des manipulations parfois brutales qui n'arrangeaient pas la santé de ces créatures délicates.

La Chine elle-même s'y mettait, et venait désormais concurrencer les autres pays exportateurs.

Résultat : tout au bout de la chaîne, les clients achetaient parfois des fleurs qui se fanaient avec une rapidité surprenante.

Surprenante pour eux, évidemment. Pas pour des professionnels comme Lucas Verdier.

La plupart de ses collègues ne s'émouvaient pas particulièrement de ce que les voyages, de plus en plus longs, donnaient aux fleurs des durées de vie

de plus en plus courtes.

Après tout, ils étaient là pour vendre le plus souvent possible, en aussi grande quantité que possible. Si les fleurs se mettaient à durer indéfiniment, ce serait la fin du marché, le krach...

Et puis, après tout, le charme des fleurs n'était-il pas aussi dans leur éphémère fragilité ?...

Ces réflexions firent chanter à la mémoire de Lucas Verdier le célèbre vers de Ronsard : *Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses...*

Mais le grossiste français n'avait pas fait le voyage d'Aalsmeer pour composer une anthologie de la poésie florale. Encore moins pour se perdre en considérations sur la défense du consommateur.

Dont il se foutait, soit dit en passant, comme de sa première bouture.

Il était là pour affaires. Comme tout le monde, certes. Mais lui, son cas était un peu différent. En effet, il ne s'était pas installé dans l'amphithéâtre des acheteurs pour regarder passer les lots, en attendant d'avoir le coup de foudre pour l'un d'eux.

Il était venu... pour en attendre un en particulier.

Pour l'accueillir, en quelque sorte.

Et mettre la main dessus avant qu'un confrère le lui souffle sous le nez.

Car ce lot de roses très spéciales... il se l'était envoyé à lui-même.

Aux bons soins du marché international d'Aalsmeer... comme qui dirait, « poste restante ».

Soudain, traversant le rideau de plastique qui séparait les hangars de la salle d'enchères, le lot que Lucas Verdier convoitait apparut. On lui avait attribué le numéro 568 et un bref intitulé : « *Roses Fémina* », provenance Equateur ».

Verdier afficha tout de suite une enchère : quatre mille euros, pour ce lot de dix mille pièces. C'était cher. Les autres devaient se dire qu'il avait perdu la tête : à ce prix-là, il ne lui resterait pratiquement plus de marge. En plus, Verdier le voyait bien à leurs expressions dubitatives au passage du lot : de là où ils se trouvaient, ils ne distinguaient qu'une fleur moins volumineuse que les autres, moins flatteuse à l'œil. Les caractéristiques très particulières de la « Fémina » leur échappaient.

Tant mieux. Verdier avait d'entrée de jeu placé une enchère élevée pour « avoir la paix » et emporter ce qu'il était venu chercher, en évitant les luttes et les complications.

Ce fut quelques instants avant que le président de la séance ne lui adjuge son lot, que Verdier vit apparaître sur le tableau lumineux une enchère supérieure à la sienne.

Quatre mille cinq cents euros.

Cinq cents euros de « mieux ».

Inquiétant : la personne qui avait placé cette enchère de dernière seconde semblait décidée à remporter le lot. Et Verdier avait le pressentiment qu'elle n'allait pas s'arrêter là.

D'instinct, il balaya la salle du regard et s'arrêta sur une silhouette qu'il connaissait bien : celle de Sylvia Runger, une grossiste allemande, basée du côté de Stuttgart, la seule jolie femme parmi les habitués de l'endroit.

L'affichage des enchères s'accompagnait du numéro de siège occupé par l'enchérisseur. Il n'y avait donc pas de doute : c'était bien Sylvia Runger.

Parmi les hommes de la confrérie des grossistes, la rumeur circulait selon laquelle elle avait « le feu au cul », comme ils le disaient galamment entre deux bières. Lucas Verdier ne s'était jamais préoccupé de vérifier si c'était vrai ou pas. Pourtant, Sylvia Runger lui avait plusieurs fois fait des avances discrètes... Il est vrai qu'il était l'un des rares hommes un tant soit peu jeunes, élégants et au physique agréable, parmi toute cette bande de maquignons.

Mais Lucas Verdier avait, si l'on ose dire, d'autres chattes à fouetter...

Et si, dans l'immédiat, son attention était attirée par Sylvia Runger, ce n'était pas à cause de son physique de sculpturale blonde aux yeux bleus.

Mais parce que cette garce semblait avoir décidé de lui piquer sous le nez le lot de roses « Fémina » qui lui était destiné, à lui et à personne d'autre.

Qu'il s'était destiné à lui-même, pour être exact.

Il ne s'était pas donné la peine de les faire « élever » par un horticulteur équatorien, puis expédier à grands frais jusqu'ici, pour se les faire souffler sous le nez par cette salope !

Surtout que ces roses, il en avait besoin ! Absolument besoin, pour réaliser la grande opération qu'il avait concoctée, et qui marquerait les esprits d'une pierre... rose.

Furieux, il poussa les enchères en une fois... à dix mille euros !

En voyant s'afficher le chiffre en grandes lettres lumineuses, toute la salle, dans le même réflexe, tourna la tête vers lui. Dans les yeux des collègues grossistes, Verdier lut une seule et même question : « Tu es devenu fou, ou quoi ? »

Le président, qui n'avait pas d'états d'âme, consulta Sylvia Runger du regard. L'Allemande fit rapidement « non », de la tête.

Verdier en éprouva une bouffée de satisfaction : ça lui avait coûté cher, mais il avait écrasé son adversaire d'un seul coup, puissamment asséné.

De toute façon, il avait les moyens. L'argent, pour lui, n'était qu'un instrument au service de ses désirs, de ses rêves... de ses ambitions.

Le chariot contenant les dix mille roses « Fémina » bifurqua vers le hangar de transit. Lucas Verdier se leva aussitôt et quitta la tribune pour le rejoindre : il avait des instructions à donner pour la suite des opérations.

Il avait à peine quitté la salle d'enchères, violemment éclairée, pour la pénombre des entrepôts, qu'il entendit derrière lui, sur le béton, un claquement de talons rapide, caractéristique de souliers féminins. Avec un soupir, il se retourna, sachant déjà que c'était elle.

Sylvia Runger.

Elle l'avait suivi. Elle lui avait même couru après, à en juger par son souffle court et par ses pommettes rosissantes.

Ses lèvres entrouvertes dévoilaient une rangée de dents étincelantes qui renvoyaient harmonieusement au bleu « fjord norvégien » de ses grands yeux aux cils interminables. L'ovale de son visage était cassé par une mâchoire un peu dure, qui ne faisait qu'ajouter de l'autorité à son charme. Et son opulente chevelure blonde, cascading sur ses épaules dénudées par un *tank*[3] moulant et très échancré, lui conférait une sensualité de grande prêtresse nordique.

— Qu'est-ce que vous voulez, Sylvia ? interrogea froidement Lucas Verdier.

— Vous le savez très bien, répondit-elle dans un français teinté d'un fort accent teuton : ces roses « Fémina » que vous avez payées une fortune. Je les ai observées à la jumelle. C'est remarquable ! Extraordinaire ! C'est la trouvaille du siècle ! Tous ces gros lourdauds n'ont rien vu, mais moi, ça ne m'a pas échappé. Elles sont produites en Équateur, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Lucas Verdier, qui commençait à s'amuser de la situation.

— Par qui ? José Paz-Vega ? Julio Santacruz ? Emilio Balaguer ?...

— Je ne vous le dirai pas, sourit Verdier. C'est un secret. De toute façon, nous n'avons produit que le lot que je viens d'acheter. Il n'y en a pas d'autres.

Sylvia Runger respira profondément, ce qui eut pour effet de faire saillir en direction du Français sa lourde poitrine, dont les pointes dures comme des crayons semblaient sur le point de traverser son *tank*. Lequel, vu la chaleur déjà estivale, était si léger qu'il en était presque transparent.

— Vendez-moi la moitié du lot, insista-t-elle.

— Non.

— Le tiers...

Verdier eut un petit sourire sadique :

— Non, répéta-t-il, faussement détaché.

L'Allemande n'hésita pas plus d'une seconde ou eux.

Elle s'approcha encore. Cette fois, Verdier sentit ses seins s'enfoncer dans sa poitrine, et respira son haleine agréablement parfumée à la framboise.

— Je te fais la plus belle pipe de ta vie si tu me vends ne serait-ce qu'une dizaine de tes roses, souffla-t-elle.

Elle était trop belle, trop sensuelle, trop appétissante. Malgré lui, Verdier se sentit s'ériger à toute vitesse dans son pantalon de costume gris.

Sylvia colla son bassin contre le sien, ce qui ne fit qu'accentuer le phénomène.

— Je constate que tu es sensible à ma proposition, fit-elle avec un sourire de tigresse qui tient sa proie.

Verdier tâcha de reprendre le contrôle de la situation :

— Tellement sensible, dit-il, que je te ferai cadeau d'une dizaine de « Fémina » si tu fais ce que tu viens de dire... à condition que ça ne s'arrête pas là.

Sylvia Runger approcha ses lèvres des siennes :

— Tu veux me baiser aussi ? Pas de problème ! Il y a longtemps que j'en ai envie.

— Je sais, sourit Lucas Verdier, dans un accès de vanité typiquement masculine qui ne lui ressemblait pas.

Mais c'était jour de fête.

À plus d'un titre.

D'abord, il avait récupéré comme prévu le lot de roses « Fémina » dont il avait envoyé les boutures à Julio Santacruz, pour que ce dernier en produise une quantité limitée et qu'il les expédie à Aalsmeer.

Deuxièmement, il allait pouvoir sans problème réexpédier ces exceptionnelles créatures végétales, directement vers un certain entrepôt situé à Arcueil, en banlieue sud de Paris.

À partir de là, son plan machiavélique s'exécuterait tout seul.

Enfin – et ça, c'était un cadeau du destin ! – il avait entre les mains, à sa merci, totalement offerte, une femme qui avait – peut-être – les qualités requises pour devenir la deuxième « ultra-rose » de son « bouquet sublime ».

Son chef-d'œuvre...

Il n'était pas venu à Aalsmeer pour ça, mais ce voyage allait lui permettre de faire d'une pierre deux coups... si l'on osait dire.

Il ne lui restait plus qu'à s'assurer d'une chose...

Il commença par s'emparer d'une rose « Fémina », sur le chariot attendant d'être embarqué dans l'avion de Paris.

Puis il la fit respirer comme une promesse à Sylvia Runger.

— Tu vois, dit-il, en plus de sa forme incroyable, cette rose a un secret que tu ne connais pas encore et que je vais te faire découvrir : mélangé avec... autre chose, son pollen devient, pour la femme qui le boit, le plus puissant élixir orgasmique jamais inventé. Autrement dit, une sorte de « potion magique » qui déclenche instantanément un orgasme d'une violence à lui exploser les sens. Mille fois plus fort que tout ce que tu as pu connaître avant.

Sylvia Runger, interloquée, le fixa un instant avec une expression incrédule. Puis, sans transition, elle éclata d'un grand rire de gorge qui

résonna sous les voûtes du hangar.

— Ça alors, fit-elle, c'est la meilleure que j'aie jamais entendue ! Mais pourquoi tu te crois obligé de me raconter des craques pareilles ? Je sais que j'ai la réputation d'être une chaudasse, mais personne ne m'a jamais prise pour une conne, tu devrais le savoir. Et si c'est pour me baiser, je viens de te dire que j'étais partante à cent pour cent. Alors ?...

Verdier eut un petit sourire entendu. Elle avait raison, dans le fond : ce qu'il venait de dire faisait partie de ces choses dont il fallait – non pas les voir – mais les ressentir, pour les croire.

— Viens, fit-il en l'entraînant dans un petit entrepôt contigu qu'il connaissait et dont il savait qu'il ne servait pratiquement plus.

L'Allemande fut un peu surprise que Lucas Verdier commence par dégrafer sa jupe et arracher sa culotte. La plupart des hommes – une longue expérience le lui avait prouvé – adorent que leur partenaire commence par les prendre longuement dans sa bouche. Lucas, lui, semblait appartenir à la catégorie « hussard » : décidé à l'embrocher d'entrée de jeu.

Si ça lui faisait plaisir...

Sylvia fut une nouvelle fois prise au dépourvu quand Verdier, loin de s'engouffrer en elle, tomba à genoux et plongea son visage au cœur de sa toison blonde.

« Oui, pensa Julius Kraft, blonde comme les blés, blonde comme l'or... Blonde comme la deuxième « ultra-rose » de mon *bouquet sublime* »...

CHAPITRE V



Aimé Brichot tritura le revers de son nouveau costume prince-de-galles, arraché de haute lutte aux soldes chez Old England, et s'acharna de l'ongle sur la boutonnière.

— Ils sont emmerdants à toujours les coudre, fit-il en s'efforçant de faire sauter les fils qui empêchaient l'orifice de s'ouvrir. C'est vrai, quoi ! Après, dès que tu veux t'en servir, c'est la croix et la bannière !

Boris ricana, tout en en quittant la place Charles-de-Gaulle pour s'engouffrer dans l'avenue Mac-Mahon au volant de leur Renault Mégane de service :

— Pourquoi, Mémé, tu viens d'avoir la Légion d'honneur et tu ne sais pas où la mettre, c'est ça ?

Un peu vexé, Brichot haussa ses frêles épaules.

— Idiot ! Non, c'est juste que je me disais que, puisqu'on est dans les roses, une petite, comme ça, à ma boutonnière, ça ferait *british*, non ?

— *Very*, admit Corentin. Et je suis sûr que si tu leur fais du charme, les vendeuses du magasin où nous allons se feront une joie de t'en offrir une... à défaut d'une feuille de rose !

Corentin éclata de rire à sa propre plaisanterie. Brichot, lui, eut une

grimace consternée :

— Ah, elle est fine, celle-là, vraiment... À ce propos, tu avoueras que c'est quand même gonflé de donner un nom pareil à une chaîne de fleuristes fréquentés par une clientèle à la fois populaire et familiale... [4]

Boris eut une moue évasive :

— Si on veut. Mais les responsables de l'établissement se défendront immanquablement en affirmant que le nom de leurs magasins fait allusion aux pétales de leur fleur fétiche, et à rien d'autre. Si qui que ce soit les accuse d'avoir voulu faire une allusion déplacée, ils ne manqueront pas de lui renvoyer l'accusation en le traitant d'obsédé sexuel et de pervers. « Loin de nous une idée pareille ! » affirmeront-ils en se drapant dans leur vertu. Des fleuristes, pensez donc ! Et qui vendent la fleur la plus romantique de la création, en plus ! Oser les traiter comme les tenanciers d'un vulgaire sex-shop !

— Bref, ricana Aimé sous sa moustache, un magnifique numéro de faux-culs !

— Comme tu dis.

La Mégane bifurqua dans la contre-allée de l'avenue Mac-Mahon, côté numéros pairs, et s'arrêta devant le magasin à l'enseigne de « la Feuille de Rose » qui se trouvait un peu avant le carrefour de l'avenue des Ternes.

C'était ici que Rose Lépine, la fleuriste disparue depuis le 23 mai – huit jours plus tôt – travaillait comme gérante.

C'était ici que se trouvaient les personnes qui l'avaient vue vivante pour la dernière fois.

Hormis son assassin, évidemment.

Ce magasin au décor soigneusement étudié à l'intérieur comme à l'extérieur, devant lequel, sur de petites tables métalliques, des seaux débordants de roses en bottes donnaient au trottoir un air de jardin anglais, était le point de départ de la seule piste dont disposait le tandem de choc des Affaires recommandées.

C'était ici que tout commençait.

Il ne tenait plus, maintenant, qu'à Boris et Aimé, que la piste continue jusqu'à son terme logique : la mise hors d'état de nuire d'un assassin qui, hélas, donnait tous les signes d'avoir une vocation de *serial-killer*.

Bien sûr, comme Aimé Brichot l'avait suggéré lors de leur entrevue aigre-douce avec la divisionnaire Nicole Waesher, Rose Lépine pourrait être encore vivante.

La nouvelle patronne de la Crim' était persuadée du contraire.

Quant à Boris... son instinct lui disait qu'hélas, c'était elle qui avait raison.

Il n'arrivait pas à imaginer un sadique faisant subir à une fille une

mutilation aussi monstrueuse, tout ça pour la laisser en vie, après.

Psychologiquement, ça ne collait pas... tout simplement.

Machinalement, il tira de la poche intérieure de son blouson de toile la petite photo de Rose Lépine – un cliché 13 X 18 de qualité assez médiocre –, fourni par la direction de la société « La Feuille de rose ».

Jolie fille. Brune, mince, bien foutue, souriante... la vie devant elle, jusqu'à ce que...

Aimé Brichot arracha sa flèche [5] à ses pensées :

— Dis donc, fit-il en remontant sur l'arête de son nez ses lunettes de myope léger qui avaient toujours tendance à glisser, je suggère que tu t'occupes seul des vendeuses du magasin. Après tout, les filles, c'est ta spécialité. Tel que je te connais, elles te diront tout et le reste. Moi, pendant ce temps-là, je garde la voiture et je file à Antony, visiter le domicile de Rose Lépine. On se retrouvera en fin d'après-midi, histoire de comparer les résultats de nos enquêtes respectives autour d'un apéro. Qu'est-ce que tu en dis ?

Corentin lui répondit par une bourrade sur l'épaule :

— Que ce n'est pas comme ça que tu te feras offrir la rose dont tu rêves de garnir ta boutonnière.

— Tu la demanderas pour moi, lança Aimé alors que Boris était déjà descendu de voiture.

Corentin aimait les boutiques de fleuristes, bien qu'il les fréquentât rarement : la seule femme restée assez longtemps dans sa vie pour qu'il lui offre un bouquet de temps à autre était Ghislaine Duval-Cochet, dite « la panthère des beaux quartiers » : son amie de cœur... Une jeune bourgeoise élégante, stylée, racée jusqu'au bout des ongles, dotée d'un physique de top-modèle... Avec ça, une salope d'anthologie, ce qui n'était pas la moindre de ses qualités. Malheureusement, Ghislaine, qui représentait une célèbre marque de haute couture, passait le plus clair de son temps entre New York, Milan, Tokyo, etc. Résultat : Boris et elle se voyaient trop peu. Heureusement, il existait entre eux un accord tacite les autorisant à faire tout ce qu'ils voulaient, avec qui ils voulaient, en l'absence de l'autre.

Ce dont aucun d'eux ne se privait.

Oui, Boris aimait bien ce mélange d'une foule de parfums que toutes les fleurs exhalaient en même temps, cette vague odeur d'herbe coupée, cette senteur moussue, cette fragrance de sous-bois. On s'y serait cru, d'ailleurs, à cause de la fraîcheur et de la pénombre qui régnaient toujours dans ces boutiques pas comme les autres.

En entrant dans le magasin « La Feuille de Rose » de l'avenue Mac Mahon, Boris Corentin ferma brièvement les yeux pour s'imaginer seul, tout

au fond d'une forêt. Il les rouvrit pour se retrouver en présence d'une créature qu'il aurait eu peu de chances de rencontrer au débours d'un taillis.

La fille en question pouvait avoir une vingtaine d'années. Elle était blonde avec des reflets roux, des cheveux courts, des yeux verts en amande et une bouche en « chapeau de gendarme », comme on disait de Brigitte Bardot dans les années cinquante, c'est-à-dire sensuelle, pleine, avec une moue boudeuse qui semblait imprimée dans la chair. Elle était longue et fine comme une liane – ou plutôt comme la tige d'une rose, vêtue d'un jeans ultra-moulant et d'une paire de baskets. Quant au débardeur flottant qu'elle portait à cause de la chaleur, ses larges échancrures révélaient à chacun de ses mouvements deux seins pomelés, élastiques et fermes comme des fruits mûrs, qu'aucun soutien-gorge n'empêchait de remuer en toute liberté.

Le léger frisson que Boris éprouva dans l'épine dorsale n'avait rien à voir avec son amour des roses.

Quant à l'étincelle qui s'alluma dans le regard émeraude de la fleuriste, elle n'était pas provoquée par la perspective d'une belle vente, mais par l'apparition soudaine d'un athlète d'un mètre quatre-vingt-dix, brun et bouclé, avec un physique de star de cinéma.

Le genre de type qui ne franchissait pas toutes les cinq minutes, ni même tous les jours, le seuil de sa boutique.

D'instinct, la fille cambra les reins pour faire saillir sa poitrine. Du coup, ses seins, imprimés dans le tissu de son débardeur, semblèrent augmenter de volume comme si on avait soufflé dedans.

Corentin fit un effort pour la regarder dans les yeux, et le début d'incendie qui venait de s'allumer entre ses jambes se calma... provisoirement.

— Bonjour monsieur, dit la vendeuse d'une voix sensuelle. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Étant donné le ton sur lequel elle avait posé la question, on sentait qu'elle était prête à faire beaucoup plus que lui vendre des fleurs.

Corentin sortit de la poche intérieure de son blouson de toile sa carte de flic et la lui mit sous le nez.

L'effet était toujours le même : de quoi faire débander un hardeur sur le point de jouir.

Ou refroidir instantanément une fille qui, la seconde d'avant, était « chaude comme une baraque à frites » [6].

— Ne vous en faites pas, la rassura Boris en la voyant changer d'expression, je suis venu pour que vous me parliez de votre collègue Rose Lépine.

La vendeuse, soulagée, fit un pas vers lui, presque malgré elle.

— C'est comment, votre nom ? interrogea Corentin avec son sourire le plus désarmant.

— Lucie. Lucie Talmann.

— Vous connaissiez bien Rose Lépine ?

Lucie Talmann eut une moue qui fit avancer ses lèvres charnues et rouges... comme des roses :

— Pas tellement, non. On s'entendait bien, mais ça ne faisait que quatre mois qu'on bossait ensemble. On n'était pas intimes, quoi. Moi, j'étais dans un autre magasin, avant. À Nation. J'ai réussi à obtenir du patron mon transfert ici.

Cette dernière précision s'accompagna d'un regard légèrement fuyant. Corentin traduisit immédiatement : son « transfert », comme elle disait, Lucie Talmann avait dû payer de sa personne pour l'obtenir.

Corentin nota mentalement d'avoir un petit entretien avec le PDG de « La Feuille de rose ». Un homme qui avait des idées aussi avancées sur les rapports patron-employées dans l'entreprise avait certainement des choses passionnantes à lui apprendre.

Mais son problème, dans l'immédiat, était ailleurs.

— C'est vous qui avez signalé la disparition de Rose Lépine ? demanda-t-il à la vendeuse.

— Oui... Oh, vous savez, c'est une procédure automatique dans tous les magasins de la chaîne. C'est parce qu'il y a surtout des filles qui y travaillent et que les filles, vous savez...

Elle ajouta avec un clin d'œil de connivence :

— ... elles sont un peu... imprévisibles, quelquefois.

— Si c'est vous qui le dites... admit Boris. Et c'est quoi, la procédure ?

— La première journée d'absence, on téléphone chez la fille. Si ça ne répond pas, on rappelle le lendemain. Et si le lendemain, ça ne répond toujours pas, on prévient les fl... je veux dire le commissariat. On ne sait jamais, ça pourrait être sérieux, et la société ne veut pas être tenue pour responsable, si par hasard il est arrivé quelque chose à la fille.

Elle fit mine d'arranger la disposition d'une superbe rose rouge, dans un vase, et demanda :

— Il lui est arrivé un truc grave, à Rose ?

Dans un flash, Boris revit l'« objet », ce monstrueux arrangement floral au centre duquel reposaient des chairs qui, selon toute probabilité, avaient appartenu à Rose Lépine.

Mais pas question d'en parler à son ancienne collègue. Ça n'aurait servi à rien d'autre qu'à déclencher une panique générale chez toutes les employées de la chaîne « La Feuille de rose ».

Il se contenta de répondre avec une moue incertaine :

— C'est bien possible. Malheureusement, on est complètement dans le

noir, pour l'instant. Je vous avoue que je ne sais pas par où commencer. Alors je suis venu ici, puisque c'est ici qu'elle travaillait.

— Je suis contente... laissa échapper Lucie Talmann.

Avant de se rattraper aux branches :

— Enfin, je veux dire... vous avez bien fait.

Corentin plongeait ses yeux sombres dans les siens et fit un pas en avant. Pendant une fraction de seconde, ils furent sur le point de se jeter l'un sur l'autre... Mais Boris était en mission et restait flic avant tout. Il se reprit : on était dans un magasin. Un client pouvait entrer à n'importe quelle seconde.

— Dites donc, remarqua-t-il, c'est plutôt calme, aujourd'hui. C'est toujours comme ça ?

— Oh là là, pas du tout ! fit Lucie Talmann en imitant Corentin – c'est-à-dire en redevenant soudain professionnelle. Là, on ajuste un petit temps mort. D'ailleurs, les trois autres filles qui travaillent ici en ont profité pour aller manger une salade... (Elle se retint de justesse d'ajouter : « Ça tombe bien ».

— Au fait, l'interrompit Boris, vous êtes combien, par magasin ?

— Entre trois et six. Ça dépend de la taille et du chiffre d'affaires de la boutique, évidemment.

— Évidemment, fit Corentin, qui caressait du bout des doigts une magnifique rose carmin à la tête lourde et douce comme de la peau de pêche.

En imaginant qu'il s'agissait du sein rond et ferme qu'il venait d'apercevoir par l'échancrure du débardeur de Lucie Talmann.

— Et alors, continua-t-il en s'efforçant de rester concentré sur le sujet qui l'amenait, comment fonctionnent les boutiques ?

— Eh bien, rien qu'ici, continua Lucie Talmann, on « traite » dix mille roses par semaine. On a en moyenne quatre-vingts clients par jour, cent vingt le samedi, trois cent cinquante le jour de la Fête des mères...

— Sans oublier le grand boum de la Saint-Valentin, sourit Corentin.

— Comme vous dites.

Elle précisa avec une sorte de fierté, comme si elle y était personnellement pour quelque chose :

— Vous savez qu'une boutique comme celle-ci réalise un chiffre d'affaires de cinq cent cinquante mille euro par an ?

— Vraiment ? fit Boris avec une moue appréciative.

— Pour les périodes de grosse affluence, continua Lucie Talmann sur sa lancée, on est obligées d'engager du monde, juste pour quelques jours. Mais malgré ça, je vous jure... ces jours-là, on finit vraiment sur les genoux.

Elle eut un petit rire en ajoutant :

— Remarquez, on aurait du mal à finir sur les mains, vu l'état dans lequel elles sont...

Elle tendit les siennes à Boris, qui constata qu'elles étaient pleines d'écorchures, de cicatrices, de rides au bout des doigts causées par le contact prolongé avec l'eau...

— Vous voyez, fit Lucie Talmann presque orgueilleusement, ça, c'est ce qu'on appelle des mains de fleuriste.

Corentin eut un nouveau flash :

— Et Rose Lépine, fit-il, elle avait les mains dans le même état ? Je veux dire abîmées, comme les vôtres ?

Lucie Talmann haussa les épaules sous son débardeur :

— Bien sûr : toutes les filles ont ça. Y'en a même une que le patron a virée parce que chez elle, ça avait dégénéré en un eczéma pas ragoûtant. C'était pas possible, vis-à-vis des clients...

Pendant un court moment, Boris Corentin s'absenta mentalement. Il imaginait les mains de Rose Lépine...

Mais dans le fond, cette histoire de mains ne l'avancait pas à grand-chose...

Parce que si jamais on retrouvait cette malheureuse fille, on aurait bien plus que de simples écorchures aux mains pour l'identifier...

La tête ailleurs, Corentin se dirigea vers la sortie de la boutique.

— Vous partez déjà ? lui lança Lucie Talmann avec un regret non dissimulé.

Boris se retourna vers elle et la détailla en connaisseur.

C'était en effet dommage d'abandonner une fleur aussi ravissante... et qui ne demandait qu'à s'ouvrir.

— Je reviendrai bientôt, dit-il le plus sincèrement du monde.

La jeune fleuriste se précipita vers lui avec une rose :

— Tenez, fit-elle, vous la porterez à votre boutonnière pour penser à moi.

Corentin lui sourit avec reconnaissance.

C'est Aimé Brichot, qui allait être content.

— J'avais raison, fit Aimé en achevant de poser à sa boutonnière la rose offerte par la jolie fleuriste de l'avenue Mac Mahon, ça donne un côté très *british*. Je dirais même Derby d'Epsom ! [7] Tu ne trouves pas ?

— Absolument, fit Boris le plus sérieusement du monde.

— En tout cas, je te remercie d'y avoir pensé. Honnêtement, j'étais sûr que tu oublierais.

— Comment aurais-je pu ? soupira hypocritement Corentin.

Il fouilla son blouson à la recherche de ses blondes légères :

— Dis donc, Mémé, tu ne trouves pas qu'on devrait se ressaisir, là ?

— Comment ça ?

— Si ça continue, tu vas me faire une scène quand j'oublierai de t'offrir des fleurs le jour de l'anniversaire de notre rencontre... Et tu pleurnicheras en disant : « Tu ne m'aimes plus ! » si jamais je travaille avec Rabert ou Tardet[8]. Où on va, là ? On est coéquipiers, pas pacsés !

Aimé Brichot leva vers sa flèche des yeux bleus qui paraissaient toujours un peu plus gros que nature, à cause de l'effet loupe de ses lunettes. Son expression passa de la surprise à la tristesse douloureuse... puis il éclata d'un rire énorme... et contagieux.

— Tu as raison, vieux frère, ma coquetterie me perdra.

Corentin suivit un instant des yeux la fille qui venait de passer devant la terrasse de « La Lorraine », où ils étaient installés, et qui traversait la place des Ternes pour se diriger vers l'entrée du métro.

Dix-neuf printemps à vue de nez, carrossée comme une Ferrari, roulant des hanches et des seins...

Elle aussi, s'il ne s'était pas retenu... il lui aurait couru après pour lui faire des propositions malhonnêtes.

— C'est terrible, cette saison, Mémé ! soupira-t-il. Elles se baladent toutes pratiquement à poil sous notre nez !... C'est un vrai supplice !

Brichot ricana sous sa moustache blonde, qu'il trempa dans son bock de bière :

— Fais comme moi, dit-il : marie-toi. Quand on n'a plus le droit de courir la geuse, on finit par en perdre l'envie.

Boris tourna vers Aimé un œil ironique :

— Parce que toi, tu n'en n'as jamais envie ? Jamais ? Jamais envie de tromper Jeannette ? Ose me dire ça en me regardant dans les yeux !

— Si, bien sûr, admit Aimé, ça m'arrive. J'ai beau être marié, je suis encore un homme, contrairement à ce que tu crois. Mais comme je n'ai pas le droit, je m'abstiens. Et à force de m'abstenir... disons que ça me calme.

Corentin éclata de rire :

— Faux-cul, va ! Tu as surtout la trouille de te faire piquer !

Pour toute réponse, Aimé Brichot haussa les épaules et leva les yeux au ciel. Puis il sortit de sa poche son petit carnet de notes.

— Bon, dit-il, si on revenait aux choses sérieuses... J'ai décortiqué la vie de Rose Lépine dans les moindres détails. En un mot comme en cent : rien ! Rien qui puisse constituer le moindre semblant de début de piste. Si ce n'est ce détail amusant... enfin, si on veut : le train de banlieue qu'elle prenait tous les jours pour aller et revenir de son travail passe par... l'Haye-les-Roses ! Piquant, non ?

— Très ! fit Boris sans se déridier. À part ça ?

Brichot s'administra une autre rasade de bière fraîche avant de répondre :

— À part ça, j'ai fouillé son petit deux-pièces d'Antony : RAS... en dehors d'un ouvrage sur les roses et d'un bouquet de roses fanées dans un vase, deux choses qui prouvent qu'elle s'intéressait au moins à ce qu'elle vendait. En dehors de ça, rien.

Boris vida d'un seul coup de glotte la moitié de sa demi-pression.

— Bref, pas de cadavre et pas d'indice, soupira-t-il... Rien ! Et pourtant, mon instinct me dit que c'est bien cette pauvre Rose Lépine qui a été assassinée et mutilée de cette manière abominable... Mon sixième sens me l'affirme sans l'ombre d'un doute.

Cette fois, il prêta à peine attention à la véritable bombe qui venait de frôler leur table. Elle avait pourtant des seins comme des obus et une jupe si courte qu'on entrevoyait son string à chaque balancement de sa croupe.

— Au fait...

— Quoi ? fit Brichot en s'arrachant à l'état de quasi-hypnose dans lequel la fille venait de le plonger.

— Je repense à une chose : ce... machin déposé en pleine roseraie de Bagatelle... Il avait un certain volume et un certain poids, non ? Ne parlons même pas de son... contenu. Un type se baladant avec ça ne pouvait pas passer inaperçu. Pourtant, d'après le rapport de la Crim', aucun des gardiens n'a rien remarqué.

Corentin alluma une blonde légère et exhala un nuage de fumée bleue, avant de continuer :

— Donc, « on » aura déposé ce truc à la faveur de la nuit. Pas de visiteurs, pas de gardiens... Notre homme a eu tout son temps pour disposer son petit arrangement...

« floral ». Évidemment, il fallait pouvoir pénétrer dans l'enceinte du parc de Bagatelle. Mais ça n'a rien d'insurmontable, après tout : ce ne sont pas les jardins de l'Élysée. Soit il se sera procuré un double des clés, soit il aura forcé la serrure au moyen d'un passe-partout... Il est même envisageable qu'il ait tout bêtement escaladé le mur. Côté Neuilly, il n'est pas très haut. Une simple échelle, et le tour est joué.

— Il y a même une autre possibilité, ajouta Brichot : que notre homme ait eu les clés... tout simplement parce que ses fonctions lui permettaient de les avoir !

Le verre de bière que Boris venait de soulever s'arrêta net, à quelques centimètres de ses lèvres...

CHAPITRE VI



Quand on sonna à la porte de son petit mais coquet duplex avec terrasse de Saint-Cloud, avec vue, au loin, sur la Tour Eiffel, Domino Vignalle savait déjà ce que c'était.

Le fleuriste. Enfin... le livreur de fleurs.

Ce dimanche 4 juin était marqué par trois événements importants :

Le Prix de Diane-Hermès, sur l'hippodrome de Chantilly ; la finale des Internationaux de France de tennis, à Roland Garros ; et... son anniversaire.

Il allait sans dire que le dernier était le plus important des trois.

D'ailleurs, Arnaud, tout débordé qu'il était, ne manquait jamais de s'en souvenir et de lui faire porter un gros bouquet de roses (leurs fleurs préférées à tous les deux), avec un adorable petit mot.

Arnaud avait le sens des petits mots : c'est lui qui l'avait surnommée « Domino », un prénom qu'elle avait fini par adopter à la place du vrai : Dominique. Il avait aussi le sens des grands mots qui sonnent bien, des phrases qui résonnent en majesté aux oreilles des auditoires populaires qu'il hypnotisait par le son de sa voix, comme les charmeurs de serpents hypnotisaient les cobras au moyen des notes lancinantes de leur flûte à bec.

Domino ne pouvait pas en vouloir à Arnaud d'avoir un emploi du temps

de ministre...

Il ÉTAIT ministre. Et l'un des plus importants du gouvernement, qui plus est. Avec ça, marié à une femme ravissante et charmante, d'excellente famille, qui lui avait donné deux beaux enfants, deux brillants sujets à qui était promis un avenir tout aussi brillant.

Arnaud n'allait pas gâcher tout ça, détruire sa famille et compromettre sa carrière, pour l'épouser, elle.

Domino le comprenait parfaitement bien. Et Arnaud de Savignac ne l'en aimait que davantage.

Domino Vignalle était la maîtresse dont rêve tout homme politique de premier rang, tout PDG en vue, toute personnalité dont la vie privée doit absolument rester – en apparence – irréprochable.

Elle avait vingt-quatre ans, des goûts simples, aucune exigence matrimoniale, et elle exerçait la noble profession de mannequin lingerie, une raison sociale qui suffisait à enflammer l'esprit de tout mâle digne de ce nom, lequel imaginait aussitôt une créature dotée d'une plastique née du crayon d'un dessinateur hyperréaliste érotomane.

Et dans le cas de Domino Vignalle, il aurait vu juste.

Domino avait rencontré Arnaud de Savignac trois ans plus tôt, quand il n'était encore « que » le chef d'un des principaux partis de la majorité. Un de ses collaborateurs la lui avait amenée, après un meeting. Tout de suite, ça avait « cliqué » entre eux. Il fallait dire qu'Arnaud n'était pas mal de sa personne, lui non plus, et qu'on l'avait présenté à la jeune femme comme le prochain Président de la république.

Le pouvoir, comme chacun sait, est aphrodisiaque.

La promesse du pouvoir aussi.

Un quart d'heure après leur rencontre, à l'arrière de la Renault Safrane – le chauffeur, habitué, avait fait semblant de ne rien voir –, Dominique Vignalle avait pratiqué au futur ministre la plus belle fellation de son existence. Le genre de gâterie qu'il n'avait vu que dans les films pornos et dont il n'imaginait pas que ça puisse exister « en vrai ».

Il fallait dire que son admirable épouse, Charlotte, si elle pratiquait le golf, le bridge et l'art de recevoir comme une incomparable maîtresse de maison, avait de sérieuses lacunes en sciences érotiques.

Comme se plaisait à le répéter un des anciens condisciples d'Arnaud, à l'ENA : « Si leurs mères leur apprenaient à sucer correctement une bite, au lieu de leur faire étudier le piano, toutes ces connes garderaient leur mari plus longtemps. »

C'était crûment exprimé, mais Arnaud de Savignac avait toujours pensé qu'il y avait un fond de vérité dans cet... aphorisme.

D'ailleurs, la petite séance privée dont il avait été le bénéficiaire, à

l'arrière de la Safrane, cette fameuse nuit, le lui avait confirmé... puisqu'il était carrément tombé amoureux de l'exquise Dominique.

Des putes superbes, qui font ce qu'on veut, où on veut, moyennant finances, il y en a plein les pages du web.

Mais une fille aussi ravissante que Dominique, avec un corps à faire la double page centrale de *Playboy*, une gentillesse et une simplicité naturelle à faire fondre les plus cyniques, une disponibilité n'ayant d'égale que sa discrétion, et en plus, capable de donner des cours de sexe à l'auteur du Kamasutra... une fille comme ça, on n'en rencontrait qu'une dans sa vie. Et encore... si on avait beaucoup de chance.

Arnaud de Savignac, un technocrate qui ne comprenait rien à la vraie vie des « vraies gens », comprenait au moins ça.

Domino et lui s'étaient revus plusieurs fois, et il lui avait très vite proposé de lui louer ce charmant duplex de Saint-Cloud. Ça faisait un peu vieux jeu, cette façon d'entretenir sa maîtresse en la mettant « dans ses meubles », mais ça arrangeait tout le monde : Arnaud, parce que ça lui procurait un endroit discret où retrouver Domino chaque fois que son agenda lui laissait une heure de battement ; Domino, parce que les revenus d'un mannequin lingerie étaient loin d'être comparables à ceux d'un top-modèle...

En plus, Arnaud était gentil, bien élevé, et toujours plein d'attentions. Comme celle qui consistait à lui faire envoyer de gros bouquets de roses en toutes occasions, comme sa fête, l'anniversaire de leur rencontre... ou le sien.

Elle sortait de sa douche quand le livreur avait sonné. Le temps d'enfiler une robe d'intérieur en soie sauvage, elle se précipita vers la porte... sans se préoccuper du fait qu'elle était nue sous sa robe et que celle-ci, déjà pratiquement transparente, était en plus largement entrouverte.

Bref, à peu de choses près, elle aurait aussi bien pu aller ouvrir en tenue d'Ève...

Le livreur, un garçon d'origine nord-africaine, en resta un instant statufié, la bouche ouverte. Domino lui prit le bouquet des mains, signa son bon de livraison et le retourna comme un zombie, pour qu'il reparte dans l'autre sens, avant de refermer la porte.

Puis, sans façon, elle se débarrassa de sa robe d'intérieur qui, avec l'humidité, lui collait à la peau, et, entièrement nue, alla déballer son bouquet à la cuisine.

Elle commença par lire le petit mot qui l'accompagnait – « Que ces roses te caressent... en attendant que je le fasse. » – et frissonna de plaisir. C'était toujours comme ça : laconique et non signé. Arnaud ne pouvait pas se permettre de prendre le risque de voir tomber entre des mains mal intentionnées un mot doux destiné à sa maîtresse et signé de sa main.

Avant d'installer le voluptueux bouquet de roses rouges dans un grand vase en cristal, Domino y plongea le visage pour en respirer le parfum.

Et fronça les sourcils.

Ces roses dégageaient une drôle d'odeur... une senteur qui avait quelque chose de familier.

Soudain, une bouffée de chaleur lui monta aux joues.

Ces roses sentaient le sexe ! L'intimité féminine, dans ce qu'elle a de plus secret et de plus subtil. Pour reconnaître cette odeur, il fallait avoir souvent plongé sa bouche entre des cuisses de femme largement ouvertes... souvent goûté, exploré chaque repli des pétales nacrés qui défendaient l'accès de ce temple... souvent taquiné de sa langue le bourgeon rouge de plaisir qui en surmontait l'entrée...

Ce petit jeu-là, Domino l'avait pratiqué bien des fois, depuis la pension, avec une copine de dortoir, jusqu'aux coulisses des défilés lingerie... avec certaines de ses collègues et amies.

Elle n'avait pas encore dit à son « Chéri » – Arnaud de Savignac, en l'occurrence – qu'elle était bisexuelle. Il y a des hommes que ça rebute. D'autres, au contraire, que ça excite. Elle attendait d'en savoir plus sur les fantasmes secrets d'Arnaud, avant de lui avouer la vérité... ou non.

— Ces roses sentent la chatte ! murmura-t-elle pour elle-même.

Soudain, la bouffée de chaleur qui lui empourprait les joues se transforma en brasier.

Elle venait de réaliser que toutes les roses de son bouquet, non seulement sentaient « la chatte », comme elle l'avait dit si gracieusement, mais en étaient l'imitation parfaite !

Les lamelles entrelacées de chacune de ces fleurs reproduisaient à l'identique celles, lisses et nacrées, qui se cachent d'ordinaire au bas d'un ventre féminin, dans l'ombre d'une toison délicate.

— Y'a même le clito ! s'exclama Domino, qui aimait bien parler « nature », quand elle était seule.

Elle faisait bien sûr référence au gros bourgeon rouge et gorgé de sève, placé à l'endroit stratégique par le hasard... ou l'horticulteur de génie qui avait inventé ces fleurs.

Les premières de la sorte qu'elle voyait de sa vie.

Si son « Chéri » les avait fait créer exprès pour elle, c'était à la fois génial de sa part, formidablement inventif et... « hyperbandant » !

Elle aurait voulu sauter sur le téléphone (et sur lui, par la même occasion) pour le remercier. Malheureusement, elle avait interdiction formelle de lui téléphoner. Sous aucun prétexte. Il y a tellement de gens mal intentionnés qui passent leur temps à écouter les conversations privées des hommes politiques, de nos jours...

Tant pis. À sa prochaine visite, son « Chéri » aurait droit au grand jeu : un numéro de voltige sexuelle « à lui faire gicler la cervelle par la bonde de

vidange » (elle affectionnait cette expression, lue dans un vieux San-Antonio). Une séance qu'il ne serait pas près d'oubl...

Le cœur de Domino Vignalle venait de s'arrêter et son sang, de se glacer dans ses veines.

Quand elle avait « aéré » le bouquet pour le disposer dans un vase, quelque chose en était tombé. Cette chose reposait maintenant à plat sur le carrelage du « plan de travail » de la cuisine.

Et ça, elle n'avait pas d'effort d'imagination à faire pour l'identifier.

C'était un sexe de femme. Un vrai, celui-là. Avec une toison blonde, taillée en forme de pétale. Et la peau tout autour, fraîchement découpée, avec encore des traces rouges sur les bords.

L'ensemble avait l'air d'avoir été traité au moyen d'une sorte de conservateur qui lui donnait un vague côté « musée de cire »...

Mais ce que Domino Vignalle avait sous les yeux n'était pas en cire, ni en plastique, ni en quoi que ce soit d'artificiel.

Quand elle prit soudain conscience que ce sexe, cette toison blonde et cette peau claire avaient appartenu à une « vraie » femme, et sans doute très récemment, le choc fut trop violent pour elle.

Elle s'effondra, inconsciente et nue, sur le sol de sa cuisine.

*

* *

Boris Corentin montra sa carte au planton de service à l'entrée de la cour du ministère, et l'homme en uniforme laissa passer la Mégane avec un salut respectueux.

— Tu sais que ça me fait tout drôle de pénétrer ici, fit Aimé Brichot. En général, ces endroits nous sont inaccessibles, à nous, simples flics.

— Eh bien, fit Boris en garant la Renault à gauche de l'entrée principale, on dirait que notre jour de gloire est arrivé. En tout cas, on peut se réjouir d'une chose...

— Laquelle ? fit Aimé en rajustant la rose qu'il portait depuis deux jours, maintenant, à la boutonnière de son prince-de-galles.

— Que le ministre que nous allons interroger ne soit pas celui de l'Intérieur. Parce que là, tu imagines la situation ? On n'était pas dans la merde.

Brichot ricana sous sa moustache :

— Tu as sûrement raison, Boris, mais ça ne va pas être du mille-feuilles pour autant. Quand on voit le mal qu'on a eu pour faire avouer à cette...

Domino Vignalle le nom de la personne qui lui a envoyé ce bouquet...

Boris haussa les épaules sous son blouson de coton :

— C'est normal, Mémé. Depuis ce matin, on évolue dans le monde des secrets d'Etat les mieux gardés de France : ceux qui concernent les maîtresses des hommes politiques. Et plus ils sont haut placés, plus ce genre de petit secret est jalousement gardé. La fille savait qu'en nous révélant le nom de son amant, elle risquait tout simplement de perdre sa place.

Les yeux bleus d'Aimé Brichot s'écarquillèrent derrière ses verres de myope léger :

— Sa place ?

— Bien sûr, sourit Corentin : son emploi de maîtresse de ministre et potentiel futur Président. C'est un job très bien payé, avec plein d'avantages en nature, et une retraite dorée assurée, pour peu qu'on tombe enceinte « accidentellement »... Crois-moi, ce n'est pas n'importe quelle fille qui peut le décrocher. Cette Domino – ou plutôt Dominique – Vignalle a du caractère. Tu te rends compte : elle nous a avoué qu'après avoir repris conscience, sentant le bintz que cette histoire allait faire, elle a failli ne pas appeler les flics ! Fallait être gonflée, non ?

— Et encore plus gonflée pour nous l'avouer, renchérit Brichot.

— Tout flics qu'on était, il a presque fallu la torturer pour qu'elle nous révèle le nom de celui qui lui a expédié ces roses...

Ils montèrent les marches menant à l'entrée et débouchèrent dans un vaste hall aux allures solennelles. Au fond de celui-ci, deux gendarmes étaient installés derrière un bureau d'accueil.

Aimé demanda, un ton plus bas :

— Franchement, tu ne crois pas sérieusement que le ministre puisse être mêlé à cette histoire grand-guignolesque ?...

— Non, bien sûr, fit Boris à mi-voix. Mais c'est lui qui a envoyé – ou fait envoyer – ce bouquet dont le contenu macabre prouve que notre « horticulteur fou » a tué pour la deuxième fois. Et qu'il ne va pas s'arrêter en si bon chemin. Même si monsieur de Savignac ne sait rien, je te promets qu'il va nous le dire.

Après avoir examiné leurs cartes de police, l'un des deux gendarmes les précéda dans un grand escalier, jusqu'au premier étage, où la secrétaire du ministre prit le relais.

C'était une fausse blonde entre deux âges, habillée de façon un peu terne, mais qui avait au moins le mérite d'être souriante et aimable.

Elle se leva pour venir à leur rencontre :

— Monsieur le ministre vous attend, dit-elle, il va vous recevoir tout de suite.

Elle ouvrit la porte du bureau ministériel, y passa la tête pour s'assurer

qu'elle pouvait « faire entrer », et revint vers les deux policiers :

— Allez-y, messieurs.

Boris et Aimé pénétrèrent dans un de ces bureaux dont la République française a le secret : immense, peu fonctionnel, donnant sur un parc à peu près inutile, et meublé de Louis XV authentique qui pourrait faire croire à un ambassadeur étranger que la France se croit encore sous l'ancien régime.

Arnaud de Savignac se leva, fit le tour de son vaste bureau à dorures et s'avança vers eux, la main tendue. C'était un bel homme, grand, au sourire séduisant, doté d'une élégance naturelle, qui devait faire des ravages dans le personnel politique féminin. Surtout avec l'avenir politique qu'on lui prédisait.

Aimé Brichot pensa fugitivement que la charmante Domino n'était sûrement pas sa seule maîtresse, et que Charlotte de Savignac, sa ravissante épouse, devait porter la plus belle paire de cornes de Paris. Mais c'étaient les risques du métier de femme d'animal politique...

Histoire de montrer qu'il les recevait sans chichis, Arnaud de Savignac les invita à prendre place dans une sorte de « coin salon », près de la fenêtre.

En homme dont les minutes sont précieuses, il attaqua bille en tête :

— Messieurs, je sais ce qui vous amène et j'ai conscience de la gravité de cette affaire, c'est pourquoi je ne me suis pas dérobé. Et pourtant, vous imaginez facilement à quel point...

— Vous ne tenez pas à ce que quoi que ce soit s'ébruite de cette vilaine histoire, compléta Corentin. Comptez sur nous, monsieur le ministre. Nous sommes entre hommes du monde... D'ailleurs, je tiens à vous dire que mademoiselle Vignalle a tout fait pour éviter de citer votre nom. Nous avons dû user de toute notre autorité. Impossible de faire autrement, vous me comprenez...

Le beau visage du ministre s'assombrit :

— Je vous comprends, naturellement. Je vous aiderai du mieux que je pourrai, mais je vous le demande : ne laissez pas s'ébruiter ni son nom, ni le mien.

Corentin réprima un sourire ironique :

Arnaud de Savignac, ministre et potentiel prochain Président, tremblait dans son beau costume comme un petit cadre pincé par sa femme en train de regarder le porno de Canal +. À l'instant présent, il aurait tué père et mère – et sans doute aussi la belle Domino – pour préserver sa carrière...

Aimé entra dans le vif du sujet :

— Mademoiselle Dominique Vignalle, dite « Domino », est votre maîtresse depuis combien de temps, monsieur le ministre.

— Environ trois ans, répondit l'autre comme s'il le regrettait amèrement.

— Il vous arrive souvent de lui envoyer des fleurs ?

— Assez souvent, oui. Je ne peux pas la voir autant que je le souhaiterais, alors... c'est une façon de me faire pardonner, vous me comprenez ? Je tiens énormément à elle, vous savez.

— Je comprends, enchaîna Corentin. Et vous passez toujours par le même fleuriste ?

— Oui.

Arnaud de Savignac désigna d'un geste l'ordinateur qui se trouvait sur son bureau Louis XV :

— Pour plus de discrétion, je commande les fleurs sur le net, en utilisant le site de « la Feuille de rose »...

Boris et Aimé échangèrent un regard de connivence. « La Feuille de rose », encore... C'était la deuxième fois que leur enquête les ramenait à cette chaîne de fleuristes. La première victime, Rose Lépine, y travaillait... Et, maintenant, voilà que cette même entreprise servait de... « véhicule » au tueur...

— Vous connaissez le système, continua le ministre : on choisit le modèle du bouquet, son importance, le genre de roses qui entrent dans sa composition, on « entre » l'adresse de la destinataire et le petit mot qui sera joint au bouquet... C'est l'anonymat absolu.

— Et la carte de crédit, pour payer ? insista Brichot.

— Une carte au nom de jeune fille de ma femme, sur un compte dont elle a oublié l'existence et que j'approvisionne juste assez pour qu'il n'y ait pas de problème.

Un ange passa, les ailes chargées de pétales de roses...

— Et quelle était la nature exacte de votre dernière commande, monsieur le ministre ? demanda Corentin.

Savignac se leva et les invita à le suivre jusqu'à son ordinateur. Il se connecta au net et, grâce à l'onglet « historique », fit réapparaître à l'écran l'image de sa commande « finalisée » : un bouquet de trente-sept roses rouges « Windsor », exactement similaire à celui qui serait livré.

En principe.

Parce que là, de toute évidence, il y avait eu un petit problème en cours de route...

Arnaud de Savignac se redressa, une façon courtoise de leur signifier que l'entretien était terminé :

— Voilà, messieurs, je vous donne ma parole que c'est tout ce que je sais. Naturellement, si j'apprenais quoi que ce soit par mes services, je ne manquerais pas de vous en tenir informés. En échange...

— Nous serons de véritables tombes, sourit Corentin en prenant congé.

Brichot et lui venaient de se rasseoir dans la Mégane de service quand le portable de Boris sonna. C'était Lucie Talmann, la gérante du magasin de l'avenue Mac Mahon. Elle était affolée :

— Commandant Corentin, il faut que je vous voie tout de suite ! Vous pouvez venir ?

Dix minutes plus tard, la Mégane pilait devant le magasin de fleurs. Lucie Talmann se jeta littéralement sur Boris. Qui eut nettement l'impression qu'elle en profitait pour se coller à lui un peu plus que la situation ne l'exigeait.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit-il.

Lucie Talmann se retourna vers les deux autres vendeuses. Les filles, âgées d'une vingtaine d'années, s'étaient arrêtées de travailler pour faire de grands sourires à Boris. Agacée, Lucie entraîna Corentin dans la petite arrière-boutique. Dont elle ferma la porte à clé derrière eux.

— Vous allez me dire ce qui vous arrive, oui ou non ? insista Corentin.

Lucie se colla à lui. À travers l'ample débardeur qu'elle portait toujours – et toujours sans soutien-gorge –, ses seins lourds et généreux s'écrasèrent contre la poitrine de Boris. Son souffle était parfumé à la rose : elle devait manger de ces pâtes de fruits parfumées à la fleur emblématique de la maison, que les magasins de la chaîne avaient eu la bonne idée d'ajouter à leur catalogue...

— Depuis ce matin, haleta Lucie, toutes les commandes passées sur internet se transforment en un trip de science-fiction érotique. Tu ne vas pas me croire : les gens commandent des roses normales, les mêmes qu'on a en magasin, et à l'arrivée, les bonnes femmes reçoivent des roses en forme de sexe ! Tu m'entends ? De chatte ! Avec l'odeur, et tout !

— Et il n'y a rien d'autre dans les bouquets ? demanda instinctivement Boris. Juste des roses en forme de sexe féminin, rien d'autre ?

La fleuriste le regarda comme s'il avait soudain perdu la raison :

— Ça te suffit pas ?... Tu as entendu ce que je t'ai dit ?...

— Oui, fit Corentin, qui essayait de garder la tête froide malgré Lucie, qui frottait son bas-ventre contre le sien comme une chienne en chaleur.

— C'est con à dire, souffla-t-elle, mais cette idée, ça me met dans un état pas possible. Si tu ne me baises pas tout de suite, je crois que je vais exploser.

— Dans l'arrière-boutique, avec tes collègues et le mien juste derrière la porte, ça va être difficile, tenta de la calmer Boris. Dis-moi une chose : qui se charge de vos livraisons ?

— Chronopost.

— Et les commandes passés sur le net, elles aboutissent où ? Dans les boutiques ?

— Non. On a un énorme entrepôt qui reçoit des tonnes de fleurs et qui traite toutes les commandes internet. Elles sont toutes dispatchées de là.

— Et il se trouve où, cet entrepôt ?

— Arcueil.

Corentin nota mentalement ces informations, et surtout la dernière. Il se promit d'aller très vite visiter cet entrepôt d'Arcueil. Mais avant, il était temps de faire la connaissance de ce Jérôme Kowalski, PDG de « La Feuille de rose ».

Il ouvrit la porte de l'arrière-boutique et se retrouva face aux deux vendeuses et à Aimé Brichot.

Celui-ci devint rouge pivoine et les vendeuses étouffèrent des rires en baissant les yeux vers le milieu de son individu.

Où une érection impressionnante déformait littéralement le tissu de son jeans.

— Viens, dit Boris à Lucie Talmann en la prenant par la main et en l'entraînant vers la sortie. Mémé, attends-moi, je reviens !

Moins d'une minute plus tard, Boris et Lucie atteignaient le sixième sous-sol du parking de l'avenue Mac Mahon.

Entre le quatrième et le cinquième, Corentin s'était déjà vidé au fond de la gorge insatiable de la jeune femme.

Le temps d'arrêter la voiture à cet étage désert et de faire basculer les sièges avant... il allait enfin pouvoir lui donner ce qu'elle réclamait depuis tout à l'heure avec tant d'insistance...

CHAPITRE VII



— Remarquez, on peut dire que d’une certaine manière, on l’a échappé belle : trois jours plus tard, c’était la Fête des Mères !...

Boris et Aimé échangèrent un regard déconcerté à cette remarque... la dernière à laquelle ils s’attendaient de la part de Jérôme Kowalski, PDG de « La Feuille de Rose ».

L’homme d’affaires les avait reçus, non seulement sans faire de difficultés, mais avec empressement. Dans la catastrophe qui venait de s’abattre comme un tsunami sur son entreprise florissante (c’était le cas de le dire), il était soulagé, presque heureux, que la police mette tant de célérité à s’intéresser à son cas. Il aurait préféré la Criminelle, mais bon... puisqu’on lui envoyait la Mondaine, il s’en contenterait.

Il continua, d’une voix qui avait déjà repris du poil de la bête par rapport à celle, brisée, qu’il avait une heure plus tôt au téléphone :

— Vous imaginez, toutes les mamans de France recevant pour leur fête des bouquets de roses en forme de... de... Je n’arrive même pas à le dire.

À ce moment précis, une porte s’ouvrit au fond de l’immense living-room décoré *design* du luxueux appartement de Jérôme Kowalski, et une fille sublime fit son apparition. Elle avait des traits de jeune mannequin russe : des pommettes très marquées, une moue charnue de gamine perverse, des yeux

très bleus et des cheveux très blonds qui lui descendaient jusqu'aux hanches, lui dissimulant partiellement le visage.

C'était tout ce qu'ils dissimulaient, vu qu'elle ne portait qu'une chemise blanche d'homme (sans doute empruntée au maître des lieux), largement ouverte. Ce qui permettait d'admirer à la fois ses seins d'adolescente aux pointes roses, et la toison blonde qui moussait entre ses jambes interminables de gamine poussée trop vite.

Elle aussi recevait Boris et Aimé en toute simplicité... même s'il était probable qu'elle ignorait leur présence une seconde plus tôt.

La vue des deux hommes ne l'embarrassa pas le moins du monde. Elle leur adressa un petit signe de tête accompagné d'un « Salut ! », avant de s'adresser à Kowalski avec un fort accent des pays de l'Est :

— Dis donc, je ne sais plus où j'ai foutu ma culotte. Ça fait chier, parce que j'ai un casting, dans une heure. Tu l'aurais pas vue, par hasard ?

Kowalski, effondré un instant plus tôt, éclata de rire :

— Tu sais, moi, les petites culottes, une fois que je les ai arrachées avec les dents, ce qu'elles deviennent, je m'en branle. C'est pourquoi, ton casting ?

— L'Oréal.

— Alors tu peux y aller sans culotte : ils ne vont pas te demander d'enlever ton jean !

La fille disparut avec un haussement d'épaules. Kowalski eut un signe de tête dans sa direction :

— C'est Katia, une petite Hongroise que j'héberge en attendant que sa carrière de mannequin démarre. N'empêche que... Hongroise pas une fille comme ça tous les jours !...

Après avoir éclaté d'un rire gras à sa propre plaisanterie, il ajouta :

— Elle a du potentiel, remarquez : elle est capable de devenir un vrai top-modèle, célèbre et tout !... Ce jour-là, elle se trouvera un mec encore plus friqué que moi et elle me larguera sans même un au revoir. C'est comme ça, ces gonzesses-là : pas de sentiments, pas d'états d'âmes.

« Vous étiez faits pour vous entendre ! » pensa très fort Corentin... sans le dire. Il était là pour caresser Jérôme Kowalski dans le sens du poil et lui tirer des informations... pas pour le braquer d'entrée de jeu.

Il « rebondit » – si l'on osait dire – sur Katia, pour ramener la conversation à « la Feuille de rose » :

— Cette jeune fille, dit-il avec un signe de menton vers la porte qu'elle avait empruntée, est particulièrement ravissante. Vous êtes un homme de goût, monsieur Kowalski... et un homme à femmes, ça ne fait aucun doute. J'ai remarqué que dans vos magasins, les vendeuses sont toutes plus mignonnes les unes que les autres...

Kowalski eut un sourire entendu en caressant machinalement la soie

sauvage de sa veste d'intérieur. C'était un homme élégant, qui aimait visiblement les vêtements de grandes marques et de grande qualité, de facture classique plutôt que tape-à-l'œil. Au jugé, il devait avoir une petite cinquantaine d'années, mais en paraissait moins, malgré un début de calvitie. Il était grand, plutôt agréable de sa personne et semblait robuste. Kowalski devait soigner autant sa forme physique que sa tenue vestimentaire. Célibataire, il était de toute évidence porté sur les filles jusqu'à l'obsession. Ce que – tant qu'elles étaient majeures – Boris aurait été le dernier à pouvoir lui reprocher. En revanche, maintenant qu'il l'avait en face de lui, ses soupçons se confirmaient : Kowalski était du genre à faire passer lui-même aux futures employées de « La Feuille de rose » des « entretiens d'embauche » d'un genre... contestable.

Un genre qui porte un nom : harcèlement sexuel.

Il ne résista pas à l'envie de le « sonder » :

— C'est vous, personnellement, qui choisissez vos vendeuses, monsieur Kowalski ?

Le PDG se drapa dans sa dignité... et dans sa veste d'intérieur, blasonnée d'un dragon d'or sur la poitrine :

— Non, mais dites... Je sais bien que vous êtes de la Mondaine, mais vous faites de la déformation professionnelle ! C'est vrai que je suis porté sur les filles, c'est même ma plus grande passion, dans la vie, je ne vous le cache pas. Mais faites-moi l'honneur de croire que je n'ai pas besoin de leur promettre un job de vendeuse pour arriver à les sauter. Le harcèlement sexuel, ce n'est pas le genre de la maison ! L'exploitation non plus, d'ailleurs. Mes vendeuses gagnent entre mille quatre cents et mille six cents euros, alors que chez les autres fleuristes, elles gagnent à peine le smic. Et chez moi, une responsable de magasin se fait entre mille huit cents et deux mille trois cents euros ! J'ajouterai que, bien que nous soyons ouverts douze heures par jour, six jours et demi par semaine, nous avons été parmi les premières entreprises françaises à passer aux trente-cinq heures.

Boris et Aimé hochèrent la tête avec appréciation : il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas assisté à un numéro de patron modèle aussi parfaitement au point.

Mais après tout, Jérôme Kowalski était peut-être bien un patron modèle, dans son genre. Surtout si tout ce qu'il venait de dire était vrai. Et c'était trop facile à vérifier pour ne pas l'être.

Le PDG de « La Feuille de Rose » avait peut-être raison : la déformation professionnelle avait fait du cynisme une seconde nature, chez Boris et Aimé.

Pour s'arracher lui-même à l'angélisme cotonneux qui était en train de le gagner, Corentin frappa violemment du plat de la main sur l'accoudoir de son fauteuil au design futuriste. Tout le monde sursauta.

— Bien, fit-il, admettons que « La Feuille de rose » soit un exemple sur le

plan des conquêtes sociales. De toute façon, mon collègue et moi, on ne travaille pas pour l'Urssaf, ni pour le Trésor public : on est des flics avec deux cadavres sur les bras. Enfin... deux morceaux de cadavres. Nous avons toutes les raisons de penser que le premier appartient à une nommée Rose Lépine, ex-gérante de votre magasin de l'avenue Mac-Mahon. Quant au deuxième... morceau de chair, il a carrément été livré par vos soins.

Jérôme Kowalski fit un bond sur son canapé « expérimental », ce qui faillit compromettre l'équilibre déjà précaire qui était le sien, sur cet improbable assemblage d'acier et de plexiglas.

— Par mes soins ! s'étrangla-t-il. Ça, c'est la meilleure ! Dites carrément que c'est moi qui ai assassiné cette pauvre fille, pendant que vous y êtes !

— Personne ne vous accuse d'une chose pareille ! affirma Aimé Brichot en levant une main apaisante.

— Encore heureux ! fit Kowalski... Au fait, vous avez une idée de son identité ? Je veux dire... la deuxième ?

— Pas encore, avoua Boris. C'est pourquoi nous devons remonter la seule piste que nous ayons : celle de « La Feuille de rose ». Le meurtrier est forcément intervenu à un point de la chaîne de fonctionnement. Je pense en particulier à celle qui concerne les commandes de fleurs sur le net.

— Par l'intermédiaire du site Web de « la Feuille de rose », vous voulez dire, précisa Jérôme Kowalski en jetant un regard vers la porte du fond, comme s'il espérait vaguement que la sublime Katia réapparaisse... avec ou sans petite culotte.

— Oui, précisa Brichot, puisque c'est de cette manière qu'a été commandé le bouquet qui est arrivé ce matin et qui contenait... bref.

— Oui, rebondit Kowalski, celui-là et tous les autres, ne les oublions pas : toutes les commandes passées hier sur notre site web sont arrivées ce matin sous la forme de bouquets composés de roses en forme de chatte !

Boris et Aimé esquissèrent un sourire : Kowalski, au moins, n'avait pas peur des mots.

— Comme vous dites, fit Corentin.

— Celui qui a fait ça, j'aimerais bien le tenir ! reprit le PDG.

— Justement : nous aussi. Alors, comment fonctionne le système ?

L'homme d'affaires respira profondément, comme pour prendre son élan :

— C'est très simple : toutes les commandes passées par internet sont reçues à notre entrepôt d'Arcueil, où on prépare les bouquets et d'où on les expédie par Chronopost. Si vous commandez le soir avant 17h30, nous vous garantissons la livraison le lendemain avant 12 heures. Arcueil compose et expédie cent cinquante bouquets par jour. Aujourd'hui, nous sommes les deuxièmes vendeurs français de fleurs en ligne. Cette seule activité représente deux millions et demi d'euro de notre chiffre d'affaires. En fait, la vente de

fleurs sur le net se développe aussi vite que l'e-commerce en général : 60 % de progression par an, rien qu'en France ! « La Feuille de rose » a trois cadres sortis d'HEC qui se consacrent exclusivement au développement de ce secteur : prévisions, achat d'espace, référencement, amélioration de l'ergonomie du site, etc.

Corentin l'arrêta d'un geste :

— Tout ça est passionnant, monsieur Kowalski, et je comprends que vous soyez fier de votre réussite économique. Mais ce que je vous demande, c'est comment fonctionne le processus... simplement et concrètement.

Le PDG se leva pour aller ouvrir un petit coffret d'argent, sur une commode, style « nouille » 1900 dont n'importe quel antiquaire aurait sans doute donné une fortune. Il l'ouvrit et le tendit aux policiers :

— Des cigarettes blondes Chunghwa, que je fais venir de Shanghai. Elles valent trente-cinq euros le paquet. Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs.

Boris et Aimé déclinèrent. Kowalski en alluma une avec un briquet confectionné à partir d'une lampe de mineur gallois du XIX^e siècle.

Cet homme-là ne pouvait rien faire simplement. Chez lui, il fallait que le moindre objet soit une œuvre d'art, ou tout au moins une curiosité.

— Bien... fit-il en se rasseyant. Pour répondre à votre question, « La Feuille de rose » achète seize millions d'unités par an... Seize millions de roses, si vous préférez.

— À qui ? demanda Boris en sortant ses propres cigarettes : des blondes tout ce qu'il y avait d'ordinaire et qui ne venaient pas de Shanghai.

— À trois différents fournisseurs, dont un fournisseur hollandais qui représente 45 % de nos achats. Nous avons cinq arrivages par semaine. Je précise que, contrairement aux autres fleuristes, « La Feuille de rose » n'a pas de stocks. Nos concurrents conservent leurs invendus dans des chambres froides pour les remettre en vente le lendemain. Nous, nous n'avons pas de chambre froide parce que pas d'invendus. Tout part chaque jour. Nos fournisseurs livrent leur marchandise par camion à un « dispatcher » situé au nord de Paris, du côté de Senlis. Ce sont les camionnettes de ce dispatcher qui, chaque matin avant sept heures, livrent nos cinquante magasins situés sur le territoire français, ainsi que l'entrepôt d'Arcueil.

Aimé Brichot tritura machinalement la rose qui commençait à se défraîchir à sa boutonnière :

— Et ça se passe comment, à Arcueil ? Les fleurs défilent sur un tapis roulant et les ouvrières s'en emparent pour composer les bouquets ?

— Non, fit Kowalski, légèrement offusqué. Ce n'est pas une usine : les roses sont contenues dans des centaines de grands paniers, d'où les ouvrières les sortent avec délicatesse. Et croyez-moi, c'est quelque chose. Rien que le 13 février au soir, la veille de la Saint-Valentin, on expédie huit mille

bouquets, on retient six camions de trente-cinq tonnes de chez Chronopost et on embauche soixante fleuristes en CDD d'une semaine ! Pendant les fêtes de fin d'année, on livre dix à quinze mille bouquets et on recrute cinquante fleuristes et « petites mains » avec des CDD de quinze jours !...

Kowalski reprit son souffle et tira une bouffée de sa cigarette chinoise hors de prix. Boris en profita pour s'engouffrer dans la brèche :

— Bref, si je comprends bien, les magasins n'ayant pas de stocks, personne n'a pu y remplacer, disons pour simplifier, les « vraies » roses par les « fausses ». Ces « fausses roses » ont donc été livrées à Arcueil par votre « dispatcher » de Senlis...

— Ça me paraît à peu près certain, admit le PDG, mais je suis sûr qu'il n'y est pour rien : il n'est ni horticulteur, ni « obtenteur » de roses. En fait, c'est un simple distributeur, et en tant que tel, il se contente de livrer sa marchandise aux différents points de vente.

Cette fois, Aimé prit Boris de vitesse :

— Et il les reçoit d'où, ses roses ?

— D'Aalsmeer, en Hollande, à côté de l'aéroport d'Amsterdam. C'est le plus grand marché aux fleurs du monde. Tous les jours, les avions-cargos y déversent des tonnes de roses en provenance des trois principaux pays producteurs : l'Équateur, la Colombie et le Kenya. Entre des conditions climatiques idéales et une main-d'œuvre bon marché, ces trois pays sont quasiment imbattables sur le plan de la concurrence. C'est à eux que notre principal fournisseur, le Hollandais, achète ses roses... c'est-à-dire les nôtres.

Il marqua un temps, comme pour ménager ses effets :

— Et c'est là, je pense, que se trouve la clé du mystère...

Boris et Aimé se redressèrent d'instinct sur leurs chaises, tout aussi futuristes et inconfortables que le canapé du maître de maison.

— Comment ça ? firent-ils ensemble.

Kowalski tira encore sur sa cigarette chinoise :

— Au cours des dernières heures, j'ai fait faire un début d'enquête au sein de ma propre organisation : il apparaît que les fleurs incriminées ont bien été expédiées d'Aalsmeer, mais pas par mon fournisseur habituel : par un autre.

Corentin et Brichot échangèrent un regard stupéfait :

— Et c'est maintenant que vous nous le dites !

Kowalski haussa les épaules :

— Je l'ai su dix minutes avant votre arrivée ici. De toute façon, maintenant ou il y a dix minutes, je ne pense pas que ça change grand-chose, pour la bonne raison que la personne qui s'est fait passer pour mon grossiste à Aalsmeer et qui a fait envoyer ces milliers de roses en forme de sexe féminin à l'entrepôt d'Arcueil, l'a fait sous un faux nom. Je peux même vous dire lequel : Lucas Verdier.

— Lucas Verdier ? répétèrent ensemble, un peu bêtement, Boris et Aimé.

— C'est le nom qui figurait sur le bon de commande. Inconnu au bataillon. Mais le plus beau, c'est que ce soi-disant Lucas Verdier, selon toute probabilité, est un véritable grossiste ou acheteur professionnel, car pour réaliser un coup pareil, il fallait qu'il connaisse parfaitement les rouages et le fonctionnement de toute l'organisation.

Aimé Brichot frissonna comme un chien de chasse ayant flairé une piste :

— Mais alors, des tas de gens l'ont vu et doivent pouvoir le reconnaître !...

Jérôme Kowalski eut un rire fataliste :

— Certainement ! Lui, et n'importe lequel des deux ou trois cents professionnels européens qui sont des habitués de l'endroit. C'est comme si vous disiez à un agent de change : « Je vous ai vu à la Bourse, hier ! » Il vous répondra : « Évidemment, c'est mon métier. J'y suis tous les jours ! »

Boris Corentin fixa longuement l'extrémité incandescente de sa cigarette. Kowalski avait raison, bien sûr, mais ça ne pouvait pas être aussi simple que ça. Il y avait autre chose. Une chose évidente, qui lui crevait les yeux, sans qu'il arrive à mettre la main dessus...

Soudain, il sursauta :

— Vous nous avez dit que les roses étaient principalement produites en Équateur, Colombie et Kenya ?

— Oui.

— Donc, pour pouvoir vous expédier ces roses très spéciales depuis Aalsmeer, il a fallu que notre homme, non seulement les fasse venir d'un de ces pays, mais les fasse produire dans le pays en question.

— C'est évident, admit Kowalski.

— Donc, normalement, continua Corentin sur sa lancée, il suffirait de se renseigner auprès des producteurs locaux pour savoir qui leur a commandé cette étrange rose...

— Et sans doute aussi fourni la bouture, compléta le PDG. N'oublions pas que ces gens-là sont de simples producteurs, pas des obtenteurs.

Il secoua la tête et ajouta avec une moue dubitative :

— Mais vous savez, ça ne donnera rien. Le business, là-bas, fonctionne à peu près selon les mêmes règles que celui du trafic de la cocaïne. Vous concluez des accords... quinze jours après, n'importe qui passe derrière vous avec une valise pleine à craquer de dollars et rachète la production qui vous était destinée. Après, quand vous vous pointez, on vous raconte qu'il y a eu un tremblement de terre, une inondation, une épidémie, etc. et que la production a été entièrement détruite. Je sais de quoi je parle : ça m'est arrivé personnellement. Pour peu que celui qui est derrière tout ça les ait grassement payés, ce qui est certainement le cas, personne ne vous dira rien. En plus, en

tant que policiers français, vous n'avez aucune autorité sur ces territoires. Et ne comptez pas sur vos collègues locaux. La plupart d'entre eux reçoivent directement leur salaire des cartels...

Boris chercha un cendrier où écraser sa cigarette. Kowalski lui tendit une main en bronze dont il renonça à demander la provenance.

— Au fait, dit-il après un court silence... on ne produit plus de roses, en France ?

Jérôme Kowalski eut une moue méprisante :

— Pratiquement plus.

— Vous n'avez donc pas de concurrents ? insista Aimé.

— J'en ai un, fit Kowalski avec une sorte de regret, mais il mérite à peine ce nom. C'est une entreprise beaucoup plus modeste. Elle s'appelle « Ce que Vivent les Roses » ; elle est basée à Saint-Rémy de Provence, dans les Alpilles. Leur commerce se fait principalement sur internet.

— Ce sont les seuls ? demanda Aimé en notant ces informations dans un petit carnet.

Kowalski fit la grimace : visiblement, le simple fait de prononcer le nom d'un concurrent lui faisait mal.

— Il y a aussi « Rosa, Rosa », dit-il. Des Anglais, basés dans le Sussex. Mon seul concurrent un tant soit peu sérieux sur le marché international.

Brichot nota consciencieusement.

— Et si je vous pose la question rituelle, enchaîna Boris : « Vous connaissez-vous des ennemis ? » vous me répondrez que tous vos concurrents sont potentiellement vos ennemis et qu'ils rêvent de vous voir disparaître ?...

— Vous l'avez dit mieux que je ne l'aurais dit moi-même, fit Kowalski.

À cet instant, la porte donnant sur les appartements privés du PDG s'ouvrit et la dénommée Katia réapparut. Elle avait enfilé un jean, des sandales en cuir, et gardé la même chemise masculine blanche, sous laquelle il n'était pas difficile de voir qu'elle était nue. Elle avait brossé ses cheveux pour leur donner du volume, et s'était maquillée juste ce qu'il fallait. Telle quelle, elle avait déjà l'air de sortir d'une pub pour cosmétiques haut de gamme. Après une heure entre les mains d'un coiffeur et d'un maquilleur de studio, elle devait être à réveiller les morts.

D'instinct, les trois hommes s'arrêtèrent de parler et la suivirent du regard, carrément hypnotisés, pendant qu'elle se dirigeait vers la sortie.

— À tout à l'heure, ma poulette, lança fièrement Jérôme Kowalski, histoire de marquer son terrain et de rappeler qu'il était – pour l'instant, du moins – le « propriétaire » de ce fantasme ambulante.

— À tout à l'heure, répondit en passant Katia avec son délicieux accent slave.

Mais c'était Boris qu'elle regardait.

CHAPITRE VIII



— C'est pas possible, il doit y avoir une agence de mannequins, dans le coin ! soupira Aimé Brichot en essuyant à l'aide de son vaste mouchoir son crâne presque entièrement dégarni.

— Ça ne m'étonnerait pas non plus, Mémé, rigola Boris. Si ça se trouve, c'est comme ça que Kowalski les drague : il s'installe à cette terrasse et il leur propose un logement tout confort à deux pas de leur agence. C'est-à-dire chez lui, puisqu'il habite à deux rues d'ici.

Pour la énième fois depuis qu'ils s'étaient installés pour boire une bière et faire le point au très tendance Café de l'Alma, avenue Rapp, dans le 7^e arrondissement de Paris, Corentin et Brichot couvrirent le périmètre immédiat d'un regard circulaire... et assez peu discret.

Il fallait dire qu'il y avait de quoi se donner le torticolis. L'endroit était une vraie pépinière de créatures toutes plus sublimes les unes que les autres. Dix-huit à vingt-deux ans de moyenne d'âge, blondes, brunes ou rousses, parfois noires, elles avaient toutes en commun les caractéristiques physiques indispensables à toute fille désireuse de faire une carrière de top-modèle : des jambes interminables, une bouche proéminente, presque disproportionnée par rapport à l'ensemble de leur visage, et des pommettes saillantes, prêtes à accrocher la lumière des spots. Leur « book » photos sous le bras ou dépassant

d'une gibecière US Army leur tenant lieu de sac à main, elles arrivaient ou repartaient, s'asseyant par grappes autour des petites tables rondes, commandaient de l'eau minérale, du thé glacé (sans sucre) ou une salade, et papotaient joyeusement en anglais, en russe et dans différentes langues slaves... parfois même en français.

Comme Boris et Aimé pouvaient le constater avec satisfaction, l'époque des mannequins maigres jusqu'à l'anorexie et plus dépourvues de poitrine qu'un garçonnet prépubère était depuis longtemps révolue. À quelques exceptions près – il en fallait pour tous les goûts et toutes les clientèles –, les filles avaient des fesses qui vous faisaient loucher dès qu'elles se levaient, et tirer la langue aussitôt qu'elles marchaient, leur croupe décrivant des « 8 » comme si elles étaient déjà sur le podium d'un défilé de mode.

Quant à leurs seins... Il y avait de quoi donner une insolation à n'importe quel homme insuffisamment préparé au spectacle. À cause de la chaleur, elles portaient le strict minimum. C'est-à-dire : des tee-shirts tellement moulants qu'ils semblaient leur avoir été peints directement sur la peau, ou des débardeurs amples par les ouvertures desquels leurs seins libres, comme animés d'une vie propre, paraissaient vouloir s'échapper à tout moment. D'autres, encore, portaient de simples chemises d'homme en coton blanc sans rien en dessous, même pas boutonnées, simplement nouées à la hauteur du nombril, façon boléro.

Ce qui rappela au souvenir de Boris la ravissante Katia, aperçue tout à l'heure chez le PDG de « La Feuille de rose »... et le regard qu'elle lui avait lancé, en même temps qu'un « à tout à l'heure » chargé de promesses.

Les tiendrait-elle ? À moins qu'elle ne débarque à cette terrasse pendant qu'Aimé et lui y étaient encore, ça paraissait plutôt improbable. Boris n'avait pas envie de se donner le ridicule de faire toutes les agences de mannequins de Paris en demandant si une certaine Katia -dont il ignorait le nom de famille –, blonde et d'origine slave, figurait dans leur catalogue. D'autant que toutes les agences de mannequins de la planète devaient avoir au moins une Katia répondant à cette définition...

Il ne se voyait pas non plus retourner chez Kowalski pour lui demander la permission de « sortir avec » sa petite amie.

En clair, de la sauter.

Tant pis. Il fallait faire confiance au hasard et à la chance. L'un comme l'autre, après tout, l'avaient toujours plutôt bien servi, dans le passé...

Il avala une gorgée de sa demi-pressure, qui commençait déjà à se réchauffer, et interrogea son coéquipier :

— Dis moi, Mémé, qu'est-ce que tu en penses, toi, de ce Kowalski ?

Aimé Brichot gonfla les lèvres dans une expression traduisant un mélange d'indifférence et d'incertitude :

— Je ne peux pas dire qu'il m'inspire une folle sympathie, fit-il en

bourrant son mouchoir à carreaux dans la poche poitrine de sa veste, trop petite pour le contenir tout entier. Mais franchement, ça m'étonnerait qu'il ait quoi que ce soit à se reprocher dans toute cette histoire.

— Pourquoi ? Parce que tous ces envois de fleurs en forme de sexe féminin ont fait un tort considérable à son business ? Parce qu'il va devoir rembourser tous les clients qui ont porté plainte, et qu'il va en avoir pour des dizaines, peut-être même des centaines de milliers d'euro ?

— Rien que ça, ça me paraît déjà une bonne raison, en effet, dit Brichot.

— Tu oublies que ce genre d'affaire, même scandaleuse, peut se retourner à l'avantage de son apparente « victime » et se transformer en un coup de pub considérable, avec des effets marketing positifs très forts et des répercussions financières incroyables ! Et ça, n'importe quel publicitaire te le dira.

Par-dessus ses lunettes de myope, Aimé Brichot jeta à sa flèche un regard à la limite de la pitié :

— Et le meurtre, suivi de la mutilation abominable d'au moins deux pauvres filles, tu trouves aussi que c'est du marketing positif ?...

Corentin poussa un soupir à gonfler les voiles d'un catamaran, puis s'octroya une autre rasade de sa bière, qui était de plus en plus comme la planète : en voie de réchauffement.

— Tu as raison, Mémé, dit-il, je pousse l'hypothèse jusqu'au délire. Et tout ça, parce que j'ai trouvé ce Kowalski plutôt antipathique.

— Moi aussi, fit Brichot, mais ce n'est pas une raison pour ne pas rester professionnel.

Il sortit de son costume prince-de-galles (qu'il semblait décidé à ne pas quitter un seul jour jusqu'à la fin de Tété) un petit carnet à spirale, qu'il ouvrit.

— Pas acquit de conscience, dit-il, j'ai fait faire une enquête un peu plus approfondie sur notre « ami » Kowalski. Ça pourra peut-être t'aider à l'évaluer avec davantage d'objectivité.

— Qu'est-ce que je ferais sans toi, Mémé ? rigola Boris.

— Je me le demande, fit Brichot le plus sérieusement du monde. Alors voilà... Jérôme Kowalski, 48 ans, né à Paris, ancien élève d'HEC... Fonde « La Feuille de rose » au début des années 90 avec trois amis fortunés qui avaient, comme lui, de l'argent à investir. Pour l'anecdote, c'est une chanteuse italienne sur le retour, qui était la maîtresse de l'un d'eux, qui leur a donné l'idée d'une boutique qui ne vendrait que des roses : elle avait vu quelque chose de similaire à New York. Ils ont commencé avec un seul magasin, dans un beau quartier, tenu par la chanteuse en question. Ça a provoqué un succès de curiosité, d'abord, puis un succès tout court. Au bout de deux ans, la boutique faisait quatre millions de francs de chiffre d'affaires. À ce stade, Jérôme Kowalski propose à ses associés de développer le concept

en une chaîne de magasins de la même enseigne. Les autres refusent, il leur rachète leurs parts et continue seul, avec le succès que nous savons. Aujourd'hui, outre la cinquantaine de boutiques françaises dont nous avons entendu parler, il en existe à Bruxelles, Beyrouth, Koweït City, Athènes, Genève, etc. Et Kowalski prépare l'ouverture de soixante magasins en deux ans sur le territoire russe.

— Si je te comprends bien, il devient chaque jour un peu plus riche qu'il ne l'est déjà, fit Boris.

— Exactement, enchaîna Aimé. Il semble bien que le business de la fleurette représente un marché colossal, au niveau mondial. À ce propos : le principal associé de Jérôme Kowalski est désormais une banque, l'une des principales d'Europe, qui lui a récemment proposé de lui racheter son affaire pour – tiens-toi bien ! – près de cent millions d'euro !

Corentin ne put retenir un petit sifflement, à la fois admiratif et impressionné.

— Et les enchères grimpent tous les jours, continua Aimé. Tu crois vraiment qu'un type dans la situation de Kowalski, c'est-à-dire assis sur une fortune suffisante pour lui permettre de vivre plusieurs vies dans un luxe obscène, prendrait le risque de perdre tout ça en s'amusant à faire expédier à ses clientes des roses en forme de sexe... ou en assassinant des filles pour leur découper l'intimité ?

Boris sortit son paquet de blondes légères, constata qu'il n'en contenait plus qu'une, l'alluma et froissa le paquet d'un geste agacé :

— Tu as raison, Mémé. Tu vois, ce qui m'a mis le doute, c'est son côté léger, je je-m'en-foutiste, presque primesautier, alors que son entreprise allait devoir rembourser des sommes énormes. Je ne réalisais tout simplement pas que ce type est si riche que pour lui, tout ça ne représente qu'un petit désagrément financier. Quant aux meurtres...

Il secoua la tête avec une grimace dubitative :

— ... Je ne le sens pas non plus, sur ce coup-là. S'il y était pour quelque chose, mon instinct m'aurait alerté, j'aurais reniflé un truc, je ne sais pas quoi, mais un truc...

Il y eut un silence, troublé par le babil polyglotte d'une nuée de filles, belles à damner tous les saints du calendrier. Un silence soudain rompu par la sonnerie du téléphone portable d'Aimé Brichot, dans la poche de sa veste.

— Oui, fit-il en collant l'appareil à son oreille.

Corentin l'observa : Aimé écoutait son correspondant, le front barré d'une ride de concentration, avec l'application studieuse du bon élève qu'il avait dû être.

— OK, fit-il au bout d'un moment. Merci pour l'info, vieux.

Il se tourna vers Boris :

— C'était Rabert. En interrogeant Interpol, il a trouvé l'identité de la deuxième victime : les tissus récupérés dans le bouquet de fleurs concordent : il s'agit d'une certaine Sylvia Runger, une Allemande de Stuttgart. Et tu sais quoi ?... grossiste en fleurs !

Corentin secoua la tête :

— Décidément, on n'en sort pas...

— Encore plus que tu ne crois, continua Brichot. On l'a étranglée, avant de lui découper la peau du bas-ventre avec ce qui semble être un bistouri de chirurgien.

— Sympa...

— Et tu sais où on a retrouvé son cadavre ?... Au grand marché aux fleurs d'Aalsmeer, à côté d'Amsterdam ! Eh oui : l'endroit même dont Jérôme Kowalski nous a décrit le fonctionnement avec tant de précision.

Corentin réfléchit quelques instants.

— D'après ce qu'il nous racontés, dit-il, Kowalski ne met pour ainsi dire jamais les pieds au marché d'Aalsmeer.

— Une fois n'est pas coutume, suggéra Aimé.

Boris secoua la tête.

— Non, fit-il. Tu m'as convaincu, Mémé : quand on possède tout ce qu'il possède, on ne risque pas de tout perdre en s'amusant à des bêtises comme ces histoires de fleurs en forme de sexe, ou en se mettant soudain à jouer les Jack l'éventreur... Nous l'avons constaté lors de notre conversation avec lui, et le petit topo que tu m'as fait sur son parcours nous le confirme : Kowalski est un homme d'affaires, un type doué pour gagner de l'argent, comme d'autres le sont pour le tennis ou les mathématiques. En dehors de ça, sa seule passion, dans la vie, ce sont les filles. Il ne nous l'a pas caché.

Engranger du fric et draguer les minettes : voilà les deux pôles autour desquelles tourne son existence. Tu as vu des fleurs, chez lui ? Des roses ?...

— Je dois dire que non, admit Brichot.

— Moi non plus, poursuivit Corentin. Il n'y a que des objets d'art, des objets rares, des meubles au design futuriste... C'est ça qui l'intéresse. Il n'a jamais tâté de l'horticulture de sa vie. Pour lui, les roses sont un produit qui se vend bien et qui a fait sa fortune, rien de plus.

Corentin plongea dans les yeux de son coéquipier un regard soudain habité :

— Kowalski n'est pour rien dans toute cette histoire, pour la bonne raison qu'il n'a pas soif de reconnaissance.

Les yeux bleus de Brichot s'arrondirent :

— Quoi ?

— Il n'a pas soif de reconnaissance, poursuivit Boris, parce que Kowalski

n'est pas un artiste et ne s'est jamais pris pour un artiste. Les frustrations, les amertumes de l'artiste maudit ou méconnu, sont des choses qui lui sont totalement étrangères.

Brichot contempla le fond de son verre vide :

— Donc, si je comprends bien, d'après toi, notre thèse de départ se confirme : le criminel est un horticulteur, un « obtenteur » de roses, comme ils disent dans le métier, et sans doute même un obtenteur de génie.

Il eut un geste fataliste :

— Je suis d'accord avec toi, mais tout ça nous ramène au point de départ.

Corentin fit signe au garçon de renouveler les consommations, avant de poursuivre :

— Pas tout à fait, Mémé, pas tout à fait. Suis-moi bien. Le deuxième cadavre a été retrouvé au grand marché d'Aalsmeer, qui est aussi et surtout la plaque tournante de toutes les expéditions florales vers le monde entier, c'est Kowalski lui-même qui nous l'a expliqué.

— Je te suis...

— Ça veut dire que notre « tueur à la rose », présent sur place et maîtrisant parfaitement les rouages du système, à fait expédier lui-même les fleurs en forme de sexe féminin depuis Aalsmeer jusqu'aux entrepôts de « la Feuille de rose », à Arcueil.

— On est d'accord...

— Ça veut dire aussi qu'il s'est arrangé pour inclure dans cette... livraison le véritable sexe, découpé sur cette... comment, déjà ?

— Sylvia Runger.

— C'est ça : cette Sylvia Runger, qu'il venait d'assassiner.

Le garçon déposa deux nouvelles bières sur leur table, coinçant le ticket de caisse sous celle de Boris, et s'éloigna.

— Mais ça veut dire surtout dire, continua Corentin, que pour pouvoir faire tout ça, il fallait que notre homme ait toutes ces roses en forme de sexe à sa disposition. Qu'il les ait sous la main, si j'ose dire.

Brichot haussa les épaules :

— Ben... oui, évidemment. Et pour les avoir sous la main, comme tu dis, le seul moyen était pour lui de se les faire expédier par un producteur, Équatorien, Kenyan, Bolivien, peu importe... producteur auquel il avait auparavant fourni la « bouture magique », en quelque sorte, pour lui permettre de produire les fleurs en question. On est toujours d'accord, d'autant plus qu'on a déjà évoqué cette hypothèse avec Kowalski lui-même.

— Il n'y a qu'une chose qu'on n'a pas évoquée avec Kowalski, ajouta Boris avec un clin d'œil... une chose à laquelle tu viens de me faire penser, en évoquant sa fortune et la valeur colossale de son entreprise...

— Quoi donc ?

— Mais le fric, Mémé ! Le fric, tout simplement ! C'est tellement évident qu'aucun de nous n'y a pensé plus tôt ! Horticulteur de génie, capable de produire une rose en forme de sexe féminin, soit ! Mais aussi horticulteur fortuné ! Très fortuné, même ! Tu imagines ce qu'une telle opération peut coûter ? Les années de recherche avant d'aboutir à la réalisation de la bouture... l'expédition de celle-ci à l'autre bout du monde, dans des conditions de sécurité optimales... la production et le développement sur place, qui doivent coûter le prix de l'entretien d'une écurie de course... surtout que ces gens-là ne sont pas tous d'une honnêteté irréprochable, Kowalski nous l'a dit. Et enfin, la récolte et l'expédition, de l'autre bout du monde, en avion-cargo réfrigéré !... Tu imagines ce que tout ça peut coûter, au total ?...

— Non, fit Aimé, mais je n'aimerais pas qu'on me présente l'addition.

Corentin vida d'un coup de glotte la moitié de sa bière.

— Conclusion, dit-il : l'homme qu'on cherche est un horticulteur de génie... milliardaire !... Ou tout au moins très riche. Ça réduit quand même drôlement le champ de nos recherches, non ?

— Je te l'accorde... et je te félicite pour cette déduction, fit Aimé en plongeant sa moustache dans son demi.

— Voilà ce qu'on va faire à partir de maintenant, vieux frère, enchaîna Corentin sur sa lancée. Pour ne rien laisser au hasard, toi, tu iras fouiner un peu du côté de ces « concurrents » que Kowalski n'a pas l'air de porter dans son cœur. Je parle de « Ce que vivent les roses », à Saint-Rémy de Provence, et « Rosa, Rosa », dans le Sussex. L'anglomaniac que tu es va enfin avoir l'occasion de traverser la Manche... pour aller respirer « en vrai » les célèbres roses anglaises. Et tout ça aux frais de la Grande maison ! Veinard, va !

Aimé Brichot rayonnait de satisfaction... au point d'en devenir rose lui-même.

— Et toi ? s'obligea-t-il presque à demander, tant il se voyait déjà *in England*.

— Moi, répondit Boris, eh bien, c'est simple : je vais enquêter du côté des clubs d'horticulteurs et des passionnés de roses, chez les participants aux concours de roses, les généreux donateurs des roseraies, etc.

Brichot acheva de vider son verre et le reposa d'un geste décidé.

— Bon, fit-il, on attaque tout de suite ?

— Toi, oui, répondit Corentin. Moi, je vais attendre un tout petit peu.

D'abord stupéfait par cette réponse, Aimé Brichot comprit en voyant s'approcher de leur table la sublime Katia, aperçue chez Kowalski et qui avait fait si forte impression sur Boris.

Apparemment, c'était réciproque.

Son « book » de photos sous le bras, la jeune fille, qui devait revenir de son casting, fonçait droit sur Corentin. Elle lui souriait comme si elle s'apprêtait à le dévorer.

Ce qui, d'après l'expérience d'Aimé, allait être-partiellement, du moins – le cas, dans un proche avenir.

— Bon, fit-il en se levant, je crois que je vais vous laisser.

— C'est ça, vieux, à plus tard, fit distraitement Boris. Qui avait la tête ailleurs...

CHAPITRE IX



Pourquoi Boris Corentin ne fut-il pas été étonné de découvrir que le délicat bourgeon, niché au plus secret de l'intimité de Katia, évoquait un bouton de rose ?

Parce qu'à force de patauger dans cette enquête où il n'était question que de cette maudite fleur, il finissait par la voir partout ?...

Ou parce que la féminité de Katia, aussi fine et délicate que le reste de sa personne, ressemblait réellement à un bouton de rose ?...

En tout cas, elle s'était déballée elle-même, plus vite qu'une fille amoureuse arrache le papier de soie d'un bouquet, dès l'instant où Boris avait refermé d'un coup de pied la porte dénuée de verrou de son studio de la rue de Turbigo.

Un studio de célibataire qui avait glorieusement gagné son titre de « baisodrome », vu le nombre de filles qu'il avait vu passer... et dont Boris avait depuis longtemps renoncé à faire le compte.

Dès la porte refermée, Katia, qui était une fille simple et directe, avait fait voler à travers la pièce sa chemise blanche et son jeans. Ce qui avait permis à Corentin de constater que, suivant de conseil de Jérôme Kowalski, elle n'avait pas pris la peine d'enfiler la moindre petite culotte.

Avec un sourire de fille qui s'offre le plus naturellement du monde, Katia se laissa tomber sur le dos, sur le grand lit qui occupait presque toute la pièce.

Bras et jambes largement écartés.

Attendant qu'il fasse d'elle ce dont il avait envie.

À condition que ce soit tout de suite.

Boris prit tout de même quelques secondes pour admirer cette fille au corps juvénile, un peu androgyne au niveau de la poitrine, mais infiniment féminine dans tous ses autres aspects. À commencer par son visage, mangé par d'immenses yeux bleus et par une bouche presque disproportionnée de bébé squal, le tout noyé dans une forêt de cheveux blonds qui trouvait toujours le moyen de la masquer en partie. Ses jambes fines et interminables avaient l'air de très longues tiges ; le petit buisson blond et broussailleux qui jetait une ombre dorée sur le bas de son ventre, masquait à peine une fleur minuscule et nacrée qui frémissait d'impatience...

Il y aurait eu quelque chose de violent, presque de barbare, à forcer cette entrée si fragile... surtout avec le pieu de chair dont la nature avait gratifié Boris.

Il se jeta donc à plat ventre entre les jambes de Katia, et entreprit de la déguster, d'abord à petits coups de langue, en commençant par les renflements rose pâle qui formaient l'écrin charnu de sa féminité.

La jeune Hongroise se mit à ronronner en se tortillant, sous la langue experte de Boris. Puis à gémir presque douloureusement. Un tremblement s'empara de tout son corps, pendant que son ventre s'agitait, se gonflait et se dégonflait à un rythme de plus en plus rapide et saccadé...

Lorsqu'elle jouit, avec des petits cris brefs et suraigus, Boris reçut dans sa bouche une série de jets tièdes dont il se régala en connaisseur.

Apparemment, Katia faisait partie de ces rares filles qui « éjaculent » au moment de l'orgasme.

Corentin lui-même n'avait que peu connu de filles possédant cette particularité rarissime.

Cette manifestation suprême du plaisir féminin dégoutait certains mâles. Il fallait être un véritable homme à femmes, comme lui, pour l'apprécier à sa juste... saveur.

Une fois n'est pas coutume, Boris s'en serait volontiers tenu là. Il avait savouré – à tous les sens du terme – un instant d'une telle qualité, d'une telle rareté, qu'il se sentait étrangement repu.

Et puis, le flic en lui ne perdait jamais longtemps de vue le sens des priorités. Il avait un rendez-vous. Un rendez-vous important, essentiel, peut-être, pour la suite de son enquête. Un rendez-vous avec une femme, mais dont le déroulement avait toutes les chances d'être infiniment moins agréable que la séance qu'il venait de s'offrir avec l'exquise Katia.

Dont il s'apprêtait à se séparer le plus délicatement possible – d'autant plus qu'il comptait bien la revoir –, quand elle le jeta à son tour sur le lit avec une force étonnante, chez un aussi petit gabarit.

— À ton tour, maintenant ! lança-t-elle, péremptoire.

Elle ouvrit démesurément la bouche et les yeux, en découvrant le morceau d'homme qui se dressait comme un totem entre les jambes de Corentin. Mais sans hésiter un instant, elle se jeta dessus comme une otarie sur un poisson et l'avalait jusqu'à la garde ! Encore une performance dont Boris l'aurait crue incapable.

Décidément, cette fille était pleine de surprises.

D'excellentes surprises !...

Son petit nez enfoui dans la toison virile de son amant, elle trouva le moyen de lui adresser un clin d'œil signifiant quelque chose du genre :

— Je t'ai bien eu, hein !

Boris lui répondit d'un sourire approbateur.

Presque aussitôt, il eut l'impression que sa virilité venait d'être plongée dans une trapeuse : Katia produisait à la fois un mouvement de succion avec la gorge et de tourbillon avec la langue, plus spécialement autour du casque turgescent couronnant le membre de Corentin.

Boris se mit à crier de plaisir, et Katia arrêta le « supplice » avant qu'il n'explose au fond de sa gorge.

Elle avait encore besoin de lui... « autrement ».

Un instant plus tard, en la regardant rebondir et s'empaler jusqu'à la garde sur sa virilité, Boris se dit qu'il l'avait sous-estimée, tout à l'heure : son ventre aussi était largement capable de l'accueillir. Un ventre étroit qui le serrait comme une main, une gangue profonde et longue comme le fourreau d'une épée.

Ce fut tout au fond de ce puits brûlant comme du miel en fusion que son cerveau, lui sembla-t-il, finit par se projeter tout entier, à coups de jets violents qui paraissaient aussi inépuisables que son plaisir...

*

* *

Il avait encore la tête pleine de Katia quand il sonna à l'interphone de l'un des plus anciens et des plus beaux immeubles du quai de Bourbon, dans l'île Saint-Louis. Une voix féminine lui répondit, il s'annonça, et la porte s'ouvrit avec ce bourdonnement qui a depuis longtemps remplacé les claquements de serrures et les grincements de gonds.

Boris fit un effort pour chasser de son esprit la petite « mannequine »

hongroise à qui il avait quand même pris le temps de demander son nom : elle s'appelait Karylov, ce qui lui faisait une belle jambe.

Moins belle que les siennes, toutefois.

Il ne fallait plus penser à elle. De toute façon, il avait désormais son numéro de portable et n'avait plus besoin de passer par Kowalski pour la joindre. Ce qu'il ne manquerait pas de faire dans un proche avenir. Très proche, même.

Mais dans l'immédiat, il fallait se concentrer sur Framboise de Rougemont.

« Framboise », oui, comme le fruit. Mais plutôt spécialisée dans les fleurs, puisque Framboise de Rougemont était adjointe à la Mairie de Paris, chargée des Parcs, jardins et espaces verts.

Elle habitait au dernier étage de l'immeuble, un appartement dont Boris soupçonnait qu'il ne devait pas ressembler à un F3 pourri dans une cité ghetto.

La femme qui lui ouvrit la porte n'avait pas non plus le style immigré « RMiste », survivant grâce aux Restos du Cœur.

Framboise de Rougemont était une superbe brune d'une quarantaine d'années, aux yeux noirs et brillants, au visage harmonieux mais volontaire, presque dur, encadré par une cascade de cheveux noirs qui semblaient faire partie d'une tenue soigneusement étudiée : pull col roulé noir, pantalon « cigarette » noir, très années soixante, ballerines noires... Elle avait quelque chose d'une Juliette Gréco du temps des caves de Saint-Germain, d'une Annabel Buffet des grandes heures de Saint-Tropez, bref, d'une de ces égéries demeurées des références d'un certain chic, à la fois libertin et intellectuel. Grande, élancée, une musculature nerveuse se devinant sous ses vêtements moulants, elle était d'une minceur qui devait aller de pair avec une forme physique soigneusement entretenue.

Elle sembla jauger Corentin en une fraction de seconde, sans que rien ne transparaisse sur son visage.

— Entrez, commandant, suivez-moi, dit-elle en se retournant.

Elle marchait comme une danseuse, les pieds légèrement « à dix heures dix », mais avec une souplesse et une grâce qui trahissaient les milliers d'heures de « barre » qu'elle avait dû faire. Et qu'elle faisait sûrement encore.

L'appartement n'était pas aussi luxueux que Corentin l'avait imaginé : il l'était davantage. S'étendant sur deux bonnes centaines de mètres carrés, il donnait de chaque côté de l'île Saint-Louis, avec vue à la fois sur la rive gauche et la rive droite, et un balcon qui en faisait pratiquement le tour. Quant au mobilier, on se serait cru chez un antiquaire qui aurait eu une prédilection pour le style anglais fin xix^e. Pas un meuble d'angle, pas une table basse, pas une lampe qui ne devait valoir une fortune. Avec, pour compléter le décor, des boiseries, des reliures anciennes, des tableaux, des marbres, et deux ou trois masques africains « Dogons » pour donner un zeste d'exotisme, on se serait

cru dans le manoir d'un aristocrate anglais voyageur, un peu avant 1900.

Mais Corentin n'avait encore rien vu. Framboise de Rougemont lui fit grimper à sa suite un escalier de pierre, dans lequel il fut saisi par une odeur... d'humus. En débouchant sur la terrasse, il n'en crut pas ses yeux.

L'ancien grenier de l'immeuble était tout entier occupé par une serre, dont les vitrages alternaient avec les ardoises originales (sans doute pour ne pas avoir de problème avec les monuments historiques). Les fleurs et les plantes étaient partout ! En massifs poussant à même la terre qui recouvrait le sol ; en pots, recouvrant des tables et des étagères ; sur des arbustes, des buissons et même des arbres !

On avait à peine la place de circuler.

On se serait cru au Jardin des Plantes.

Ou plutôt... à la Roseraie de Bagatelle !

Car c'étaient les roses qui dominaient de façon écrasante ce « paysage » intérieur.

— Je ne suis pas un expert, dit Boris, mais à en juger par la quantité et la variété des roses qui se trouvent ici, à peu près toutes les espèces existantes doivent être représentées dans votre... roseraie personnelle.

Framboise de Rougemont éclata d'un rire rauque :

— Oh là là, vous êtes loin du compte, commandant. Des roses, il en existe des centaines de milliers d'espèces de par le monde. Tenez, moi qui croyais pourtant les connaître à peu près toutes, j'en ai encore découvert de nouvelles le mois dernier, dans les jardins de la Knesset, à Jérusalem. De vraies splendeurs !...

Corentin eut une moue incertaine, tout en admirant machinalement un rosier grimpant qui donnait des fleurs totalement blanches.

— Je vous admire, dit-il... Pour moi, toutes les roses se ressemblent, à peu de choses près. Avec un peu d'entraînement, j'arriverais peut-être à en identifier une dizaine de variétés, mais pas plus...

Il se tourna vers Framboise de Rougemont et, comme pour signifier qu'on allait monter d'un cran dans l'intensité de la conversation, fit deux pas vers elle.

— Il y a pourtant une rose que je reconnaitrais entre mille, fit-il d'un ton un petit peu plus sombre...

Framboise de Rougemont soutint son regard et ne recula pas d'un millimètre. Corentin se dit qu'avec elle, la tactique de l'intimidation ne fonctionnerait pas. Il faudrait trouver autre chose.

Mais ça ne coûtait rien d'essayer...

Non pas qu'il la croie impliquée dans cette affaire... Après tout, une fonctionnaire de la Mairie de Paris, occupant un logement d'exception qu'elle devait très certainement à ses relations politiques, avait tout à perdre à

s'amuser à jouer les Frankenstein de l'horticulture ou les Jack l'éventreur à la rose...

N'empêche qu'elle avait ses entrées à la Roseraie de Bagatelle. En tant que responsable des Parcs, jardins et espaces verts, elle possédait certainement les clés de l'endroit et pouvait, si elle le désirait, s'y introduire en pleine nuit sans la moindre difficulté.

Le temps, par exemple, de disposer soigneusement au milieu d'un parterre un « cœur » de roses en forme de sexe féminin, avec en son centre un organe véritable, fraîchement découpé...

Framboise de Rougemont continua de fixer Boris dans les yeux, et l'esquisse d'un sourire flotta sur ses lèvres quand elle se décida enfin à demander :

— Et cette espèce que vous reconnaîtriez entre mille, commandant, c'est laquelle ?

Corentin sortit de la poche intérieure de son blouson de toile une pochette de papier de soie qu'il avait fait des efforts, en venant, pour ne pas écraser. Il fallait que son contenu reste... présentable, malgré sa fragilité.

Il s'agissait en effet d'une rose.

Une de celles que Dominique Vignalle, la maîtresse attitrée du ministre Arnaud de Savignac, avait reçues la veille.

Il la sortit de son emballage et la présenta à Framboise de Rougemont.

Qui l'examina attentivement, sous toutes les coutures, non pas avec l'espèce de stupeur mêlée d'effroi à laquelle Corentin s'attendait vaguement, mais avec une sorte de... satisfaction.

On sentait chez elle de la joie, presque du bonheur, à contempler cette féminité végétale proche de la perfection.

Sans même quitter des yeux cette rose qui semblait littéralement l'hypnotiser, Framboise de Rougemont murmura, comme pour elle-même :

— Oui... J'avais entendu parler de l'histoire de Bagatelle... Les roses « Fémina », d'après l'étiquette... et puis, vous m'avez fait un petit résumé de l'affaire, au téléphone, en me demandant de vous recevoir... Pourtant, je n'arrivais pas à y croire tout à fait. Mais maintenant que je l'ai sous les yeux, je...

Elle semblait chercher ses mots.

— Vous... quoi ? insista Corentin.

Elle quitta brièvement la rose du regard pour fixer Boris :

— Je suis absolument à genoux d'admiration ! dit-elle, comme transfigurée. L'homme qui a créé ce chef-d'œuvre est un génie !

— « L'homme » ?... reprit Corentin.

Le trouble qui passa dans les yeux de Framboise de Rougemont fut trop rapide pour que Boris puisse à coup sûr l'identifier comme tel. Elle haussa les épaules :

— L'homme... ou la femme, je n'en sais rien. J'imagine plutôt un homme parce que... il n'y a qu'un homme pour être fasciné par l'intimité féminine au point de consacrer je ne sais combien d'années, d'efforts, d'argent, peut-être, pour arriver à la recréer sous la forme d'une rose !

Boris plongeait ses yeux dans ceux de Framboise de Rougemont. Il y avait un fond d'évidence dans ce qu'elle venait de dire... Mais quelque chose, chez elle, le dérangeait. Et il ne savait pas encore quoi.

— Qu'un horticulteur, ou un « obtenteur » de roses, puisque c'est comme ça qu'on les appelle, dit-il, veuille rendre cet hommage à la féminité, je serais le dernier à le lui reprocher. L'ennui, c'est que notre... « génie » a également la fâcheuse habitude de découper au bistouri l'intimité de ses victimes, pour les inclure dans ses bouquets. Il considère sans doute cela comme la « touche finale », la « cerise sur le gâteau »... En tout cas, ça a une signification, c'est certain. Ne serait-ce qu'une signification... « artistique ». Et tant que son petit chef-d'œuvre personnel ne sera pas terminé, il continuera. Voilà ce qui me préoccupe, moi. Et voilà pourquoi vous me permettrez de ne pas partager votre admiration : j'ai un tueur en liberté sur les bras, et quelque part, une pauvre fille qui ne sait pas encore qu'elle sera sa prochaine victime. Et mon boulot, c'est d'arrêter le premier avant qu'il ne trouve la seconde...

Framboise de Rougemont respira profondément et prit un air grave :

— Je suis navrée, commandant. Vous m'avez parlé au téléphone de l'aspect macabre de cette affaire, et je reconnais que je l'ai un peu « zappé » pour faire une fixette sur ces roses en forme de sexe. Une passionnée de roses comme moi... il faut me comprendre. Et m'excuser.

— Je vous excuse, soupira Corentin. Mais dites-moi...

— Oui ?

Il lui reprit des mains la rose « spéciale » qu'il avait apportée :

— Vous qui aimez tant les roses, vous ne seriez pas capable d'en fabriquer une comme celle-là, par hasard ?

— Une « Fémina » ? Oh, là là ! Bien sûr que non ! J'ai la main verte, je fais pousser des roses et des rosiers, j'ai la fascination des roses, c'est vrai... Mais ça... C'est comme si vous demandiez à un type qui peint des poul-bots place du Tertre de vous refaire la Joconde.

Boris eut une moue dubitative :

— Vous n'êtes pas un peu modeste, là ?...

Framboise de Rougemont s'approcha de lui avec un sourire carnassier :

— Asseyez-vous, commandant, je vais vous montrer ma plus belle création en matière de roses.

Un peu déconcerté, Boris chercha machinalement de quoi s'asseoir. Framboise de Rougemont attrapa une petite chaise, cachée derrière deux micocouliers en pot. Il s'y laissa tomber.

La responsable des parcs et jardins s'avança jusqu'à ce que Boris, assis, se retrouve entre ses jambes, le visage à la hauteur de son bas-ventre.

Puis, tout se passa trop vite pour qu'il eût le temps de réagir.

En admettant qu'il eût envie de réagir...

Framboise de Rougemont glissa les pouces dans la ceinture élastique de son pantalon cigarette, et poussa d'un coup vers le bas.

Boris se retrouva le visage à vingt centimètres de son intimité.

Et comprit instantanément ce qu'elle appelait sa « plus belle création en matière de roses ».

Elle était entièrement rasée, mais les pétales nacrés de sa féminité véritable étaient « prolongés », en quelque sorte, par ceux qu'elle s'était fait tatouer.

Des pétales de rose, bien, évidemment.

Dans une réalisation remarquable, il fallait bien le reconnaître, les vrais et les faux pétales se confondaient, se complétaient, se donnaient les uns aux autres un volume et une profondeur où – à moins d'y mettre le nez, ce qui était sans doute le but de l'opération –, il était pratiquement impossible de distinguer le naturel de l'artificiel.

Bref, la « rose » que Framboise de Rougemont possédait au bas du ventre était une sorte de chef-d'œuvre.

Qui devait exister en bien peu d'exemplaires.

Le temps que Boris réalise ce qu'il avait sous les yeux, elle s'était rajustée.

— Bien peu d'hommes ont vu ce que vous venez de voir, commandant Corentin, sourit-elle.

— Croyez que je suis sensible à l'honneur que vous venez de me faire...

Framboise de Rougemont haussa les épaules :

— Je l'ai fait pour vous montrer jusqu'où va ma passion des roses, et en même temps pour vous faire comprendre qu'elle ne peut guère aller plus loin. Si j'avais été capable de créer la « Fémina », ça aurait suffi à ma gloire, croyez-moi.

Elle se dirigea vers l'escalier, invitant Boris à la suivre.

— Eh tout cas, dit-elle, vous savez maintenant pourquoi mes amis, mes intimes, et mes amants des deux sexes m'appellent « la Rosière de Bagatelle »...

Corentin redescendit derrière elle, jusqu'au salon « victorien ».

En éprouvant un léger malaise.

À présent, il savait ce qui le dérangeait, depuis tout à l'heure, chez Framboise de Rougemont.

Elle était folle !

Oh, pas folle à tuer, non. Juste un peu... « zinzin ».

Quant à son rôle dans toute cette affaire... Là aussi, ça restait flou, dans l'esprit de Boris.

Il n'imaginait pas Framboise de Rougemont assassinant et découpant ces pauvres filles.

Il ne l'imaginait pas non plus n'ayant strictement rien à voir avec tout ça...

Quoi faire ?... La faire surveiller ?... Suivre ?... Il était décidé à le faire, mais sans grande conviction : ça ne donnerait sûrement pas grand-chose.

Elle se laissa tomber dans une bergère qui devait avoir au moins un siècle, et invita Boris à s'installer en face d'elle, dans un superbe fauteuil de paquebot en teck massif.

Quand elle croisa les jambes, la vision de la « rose » mi-tatouée, minaturelle qu'elle avait au bas du ventre passa fugitivement devant les yeux de Corentin.

— Un whisky, commandant ? proposa-t-elle soudain de sa voix légèrement rauque.

Boris eut le réflexe idiot de presque tous les gens à qui on fait ce genre de proposition : il regarda sa montre.

— Pourquoi pas ? dit-il bien qu'on ne fût qu'en milieu d'après-midi.

Framboise de Rougemont les servit tous les deux avec générosité.

— J'ai l'impression que votre enquête est dans une impasse, commandant. Je me trompe ?

— Non, soupira Boris.

— J'ai peut-être une idée, pour coincer votre type...

Corentin eut un sourire désabusé : les « amateurs » qui se mettaient à jouer les Maigret lui avaient toujours inspiré un mélange de commisération et d'agacement.

— Dites toujours, fit-il quand même.

Framboise de Rougemont avala une lampée de son whisky – du Oban, 12 ans d'âge – et attaqua :

— Je crois que nous sommes d'accord sur le fait que notre homme est un artiste de génie...

Elle bloqua par avance, d'un geste, toute protestation de son interlocuteur :

— Je sais : doublé d'un assassin, et même d'un serial-killer. Mais c'est le

génie, le créateur, qui m'intéresse. Mon idée serait d'installer son bouquet de roses « Fémina » à la place d'honneur de la Roseraie de Bagatelle, avec une légende du style : « Création originale, interdite aux mineurs »... et d'attribuer cette création à un célèbre obtenteur de roses américain ! On organiserait une... « inauguration » officielle à Bagatelle, sous la présidence de mon amie Gracie Jones, la conservatrice du *Brooklyn Botanical Garden* de New York. Elle rêve de visiter Paris et, en échange de sa complicité, sera folle de joie de se faire offrir le voyage ! On peut même faire jouer le rôle de l'inventeur de la « Fémina » par un horticulteur américain ! On annoncera la cérémonie dans tous les journaux et publications que lisent les passionnés de roses, et sur tous les sites webs qu'ils visitent. Pour ça, faites-moi confiance : je connais la liste par cœur. Je suis prête à vous parier tout ce que vous voulez...

Elle s'avança légèrement vers Boris et insista, d'un ton suggestif :

— Je dis bien : tout ce que vous voulez... que notre homme, piqué au vif, humilié et fou furieux qu'on attribue – officiellement, en plus ! – son chef-d'œuvre à un concurrent, sortira du bois ou, tout au moins, fera une connerie qui vous permettra de le coincer !

Boris la fixa : ses yeux sombres brillaient d'une lueur passionnée, presque inquiétante.

Framboise de Rougemont n'était pas de ces femmes qui déclenchaient chez Corentin une attirance physique immédiate, mais il devait bien s'avouer qu'elle avait quelque chose de fascinant.

Et d'incroyablement sensuel.

Il avala une lampée de whisky.

— Pourquoi pas ? dit-il en se levant. Personnellement, je pense que notre homme est fou, mais pas idiot au point de tomber dans ce piège.

Il s'octroya une ultime rasade avant de reposer son verre et de se diriger vers la sortie :

— Mais comme vous l'avez dit vous-même, madame, nous sommes dans une impasse. Alors... tous les moyens sont bons pour en sortir.

Une fois sur le trottoir du quai de Bourbon, Corentin leva machinalement les yeux vers le sommet de l'immeuble. Depuis la rue, on distinguait une toiture d'ardoise plus ajourée que les autres... Mais personne n'aurait pu soupçonner qu'une quasi-forêt vierge s'épanouissait là-haut, en plein cœur de l'île Saint-Louis.

Cela dit, le plus étrange était encore la maîtresse des lieux, cette femme dont l'étonnant tatouage et les fonctions officielles justifiaient largement le surnom de « Rosière de Bagatelle ».

Cette femme dont Boris ne savait pas trop quoi penser. Sauf que – et ça, il avait un peu de mal à le digérer –, il s'appêtait à lui obéir, en quelque sorte,

puisque'il avait décidé de mettre son « plan » en application.

Aussi humiliant et frustrant que cela puisse être, il devait bien s'avouer que le stratagème douteux – et limite ridicule – de Framboise de Rougemont était pour l'instant la seule chose dont il disposait pour espérer coincer le « tueur à la rose »...

CHAPITRE X



Julius Kraft se sentait toujours un peu perdu, quand il sortait de sa propriété de l'Haye-les-Roses. Il avait l'impression d'être... vulnérable. Un peu comme si, chez lui, entre sa grosse bâtisse ancienne, à l'abri des murs de son parc, et surtout dans sa serre géante, entouré de ses milliers de roses, il ne pouvait rien lui arriver.

Un peu comme si cet endroit, où il avait vécu toute sa vie, était une sorte d'abri antiatomique, à l'épreuve d'absolument tout.

Julius Kraft avait beau savoir que ça n'était pas le cas – il n'était pas idiot, quand même ! – il ne pouvait pas s'empêcher de le ressentir comme une réalité tangible et palpable.

Puisqu'elle l'était. Pour lui, en tout cas.

Tout ça ne l'empêcha pas d'admirer pour la énième fois de la journée le superbe paysage qui se déployait autour de lui.

Certes, il était sorti de sa tanière, et il avait même fait plus de deux cents kilomètres en « terrain découvert » (comme il appelait tout ce qui se trouvait au-delà des murs de sa propriété), mais il fallait bien admettre que ça valait le déplacement.

Le château de Villandry et ses dizaines d'hectares de terrasses, de jardins,

de parcs, était un de ces joyaux du patrimoine national que les touristes étrangers sont toujours plus nombreux à visiter que les Français eux-mêmes.

Une « négligence » coupable, que personne n'aurait pu reprocher à Julius Kraft. Qui lui, pouvait se vanter d'apprécier et de connaître depuis toujours les châteaux de la Loire, dont celui de Villandry.

Forcément... Cette région était le pays des roses. Kraft, qui n'était guère cinéophile, avait pourtant toujours à l'esprit, quand il faisait le voyage, deux répliques de Michel Audiard : « – On n'emmène pas des saucisses quand on va à Frankfort. – Tu pourrais dire une rose quand on va sur la Loire... »

Justement, des roses, il n'en manquait pas, à Villandry, en ce début juin.

Comme toujours en cette saison, les célèbres potagers avaient cédé la place à une foule de rosiers grimpants, sur tuteurs ou croisillons de bois, ou tout simplement à même la terre des longues plates-bandes.

Mais cette année, la métamorphose avait pris des proportions spectaculaires, puisque ce cadre somptueux était celui du Grand concours annuel International de la Rose.

Du coup, la « Reine des fleurs », « régnait » véritablement sur les immenses jardins paysagers du château de Villandry.

Et sa « cour » était innombrable : les visiteurs se pressaient par milliers dans les allées. À les entendre discuter entre eux, on constatait qu'ils venaient non seulement de France et d'Angleterre – les deux premiers pays en termes de nombre de producteurs et de passionnés de roses –, mais de toute l'Europe et même des États-Unis !

Julius Kraft lui-même, quand il assistait à ce genre de manifestations, s'étonnait que sa passion fut partagée par tant de gens !

Tous ces gens... qui l'acclameraient, le porteraient en triomphe, se prosternerait devant son génie, s'il s'abaissait à participer à un concours comme celui-là.

Ce dont il n'était évidemment pas question.

Aujourd'hui, comme il l'avait souhaité, il n'était qu'un visiteur anonyme, parmi des milliers d'autres.

Depuis la fin de la matinée, il arpentait les allées avec une extrême lenteur, examinant chaque variété présentée au concours, chaque exemplaire de « spécimen », détaillant en expert la générosité de la floraison, le volume de la « tête », le potentiel des bourgeons sur les tiges... Courbé en deux, il jugeait de la beauté des variétés déjà existantes par rapport aux « standards » officiels (et aux siens), de l'originalité des nouvelles...

Sa maîtrise du sujet dépassait de très loin celle de tous les membres du jury réunis. Mais sa préoccupation à lui n'était pas, à la fin de ces « floralies » consacrées à une seule et unique fleur, de décerner des trophées aux horticulteurs les plus méritants. Non, sa seule et unique obsession était de

s'assurer qu'aucun de ces jardiniers du dimanche, ou semi-professionnels, n'atteignait ou -son cauchemar absolu ! – ne surpassait son propre génie.

De ce côté-là, l'examen attentif qu'il menait depuis de longues heures sans se lasser, l'avait entièrement rassuré.

Aucun des participants au Grand concours annuel International de la Rose ne lui arrivait à la cheville.

Il se redressa.

Il avait un peu mal aux reins, à force de marcher plié en deux le long des plates-bandes, mais ça n'était pas grave : ça passerait en quelques minutes.

Ce qui passait moins facilement, c'était la frustration de plus en plus insistante qu'il éprouvait, d'être dans l'incapacité de continuer à travailler sur son « bouquet sublime ».

Il avait commencé par la féminité brune, ajouté la blonde... Mais à présent, il était bloqué par une chose toute bête : le fait de n'avoir pas rencontré de « fleur » rousse ou noire suffisamment, belle, élégante, gracieuse... bref, assez exceptionnelle à ses yeux pour devenir partie intégrante de son chef-d'œuvre absolu.

Et se lancer à sa recherche, dans son cas, n'était pas si facile que cela.

Depuis toujours, il sortait très peu, se suffisant à lui-même. Et puis, il avait un côté « vieux garçon » un peu renfermé ; un peu timide, même, il devait bien se l'avouer. Il n'était pas du genre à fréquenter les « lieux » tendance ou les boîtes « hype », bref, le genre d'endroits où on a le plus de chances de tomber sur des « canons », et où tant d'hommes – pour cette raison précise – se bousculaient.

Et puis, même si personne ne connaissait son visage, il devait quand même être prudent. Pas question d'aller se faire remarquer dans des lieux où les gens ont justement tendance, plus qu'ailleurs, à s'observer les uns les autres.

Surtout après ses deux premiers exploits.

Bon, il avait fait disparaître le corps de Rose Lépine de telle manière qu'on ne risquait pas de le retrouver. Mais la police avait sûrement découvert l'identité de la jeune femme et devait faire des recherches. Quant à Sylvia Runger, il n'avait pas dû s'écouler trop de temps avant que quelqu'un ne tombe sur son cadavre, dans le petit local désaffecté où il l'avait abandonné, à Aalsmeer...

Heureusement que, aux yeux de l'administration française, il n'existait pour ainsi dire pas...

Et ça, c'était la meilleure et la plus efficace de toutes les protections.

Bref... Pour l'instant, personne ne pouvait le soupçonner de quoi que ce soit, et encore moins remonter jusqu'à lui.

Mais tout de même... Il n'était pas invisible ; et à moins de se promener

avec un masque ou de se faire entièrement refaire le visage par un chirurgien esthétique, le risque d'être reconnu existait toujours... Même si ce risque était pratiquement nul.

Mais « pratiquement », dans un cas comme le sien, était un mot très désagréable. Un mot qu'on avait envie de rayer de son vocabulaire.

En d'autres termes, Julius Kraft était un peu comme l'araignée, qui ne peut que tisser une toile et attendre qu'une victime vienne s'y prendre...

Ces pensées plus ou moins rassurantes se bousculaient dans sa tête, pendant qu'il contemplait une fois de plus le décor grandiose qui l'entourait : des hectares de jardins somptueux, des milliers de roses qui faisaient assaut de grâce et de beauté, embaumant l'air du mélange de leurs parfums étourdissants... et le château lui-même, dont les ombres majestueuses s'allongeaient sous un soleil qui commençait à décliner.

Un soleil qui, soudain, jeta l'un de ses derniers feux... sur un incendie.

Celui d'une chevelure tellement rousse que, accrochant brusquement un rayon de lumière, elle parut fugitivement – mais véritablement – s'enflammer.

Julius Kraft sursauta.

Le souffle coupé, il fixa son attention sur la fille que le soleil lui-même venait de lui « montrer du doigt ».

D'ailleurs, il y avait forcément quelque chose de divin, ou tout au moins de surnaturel, dans cette « intervention », car la fille se trouvait à quatre ou cinq mètres de lui, dans l'allée voisine, et il ne l'avait même pas vue !

Il avait fallu ce soudain éclat de soleil dans sa chevelure rousse pour que Julius la remarque !

Si ça n'était pas un signe du ciel, ça...

L'ennui, c'est qu'elle lui tournait le dos. Mais déjà, il pouvait constater qu'elle était jeune, mince et grande, avec une silhouette que ses longues jambes rendaient à la fois gracieuse et féline.

Presque parfaite...

Si seulement son visage était à la hauteur du reste...

Elle se retourna soudain, sans raison apparente, comme si quelqu'un l'avait appelée.

Ce qui, d'une certaine manière, était le cas, puisque Julius Kraft ne faisait pas autre chose... silencieusement.

Elle croisa son regard et lui sourit.

Il lui rendit son sourire... « au centuple », tant il était fou de joie – et de soulagement – de constater qu'elle était aussi belle de face que de dos.

Elle avait les yeux verts, des taches de rousseur, et le petit nez espiègle de ces Irlandaises qu'on voit sur les dépliants touristiques. Peut-être l'était-elle, vu le caractère cosmopolite des visiteurs de Villandry, aujourd'hui.

Son sourire, révélant des dents d'une blancheur éclatante, alignées comme des touches de piano, incita Julius à oublier toute timidité, toute hésitation.

Il parcourut presque en courant les quelques mètres qui le séparaient d'elle et l'aborda un peu bêtement, en lui posant la première question qui lui était venue à son propos :

— Vous êtes Irlandaise ?

La rousse éclata de rire comme si c'était la première fois de sa vie qu'on l'interrogeait d'une manière aussi incongrue :

— Non, je suis de Marseille, pourquoi ?

Sa pointe d'accent portait à le croire, en effet.

Un peu désarçonné, Julius Kraft reprit vit le dessus :

— Si vous êtes venue visiter le château de Villedary, dit-il en plongeant ses yeux bleus dans ceux de la fille, vous avez bien fait. Si c'est pour les roses que vous êtes là, ce n'était pas la peine de venir.

— Ah bon ? fit-elle en se rembrunissant légèrement. Et pourquoi ?

— Parce que vous êtes mille fois plus belle qu'elles.

Le visage de la rousse s'illumina :

— Ah ça alors !... C'est gentil, ça. On ne m'a jamais fait un compliment pareil !

— C'est parfaitement sincère, croyez-moi.

Julius Kraft se rapprocha d'elle insensiblement. Elle l'inspirait. À son contact, il sentait sa timidité s'envoler.

Mais il se contrôla. Il ne s'agissait pas de passer pour un vulgaire dragueur.

— Je suis un passionné de roses, dit-il en s'efforçant de rendre sa voix aussi mélodieuse et rassurante que possible. Et vous savez pourquoi ?

— Non, sourit la fille.

— Parce que les roses évoquent pour moi la féminité absolue. Et par « féminité absolue », je veux dire cette fleur soyeuse, délicate, au parfum enivrant, que tout homme considère comme une sorte de paradis, un but ultime à conquérir, je veux parler de ce trésor caché entre les jambes des femmes... entre VOS jambes. Vos jambes longues et merveilleuses, entre lesquelles on a envie de se perdre corps et âme...

La fille le fixait, hypnotisée comme un lapin pris dans un phare. Elle était devenue rouge pivoine, mais Julius savait que ce n'était rien d'autre que le plaisir secret, inavouable, que ses paroles lui procuraient.

Le plaisir d'écouter parler un homme qui lui parlait comme aucun homme, sans doute, ne l'avait jamais fait.

Sans lui laisser le temps d'échapper à son emprise, il enchaîna :

— Vous connaissez un roman de Lucien Bodard intitulé « la Vallée des roses » ?

— Non, fit-elle sans le quitter des yeux.

— Bodard a longtemps vécu en Chine, et « la vallée des roses » est le nom que les Chinois donnent à la féminité dans ce qu'elle a de plus intime... Je veux parler du sexe féminin. Avouez que c'est beau, non ?

La fille passa les mains dans son abondante chevelure rousse, comme pour s'éclaircir les idées. Sans y arriver tout à fait.

— C'est vrai que c'est beau, sourit-elle. En tout cas, c'est mieux que « chatte », « moule », et toutes les saloperies que j'entends depuis que je suis gamine...

Julius lui prit les mains, mais ne lâcha pas son regard.

— Je vous ai dit que j'étais passionné de roses, enchaîna-t-il... Je suis plus que ça. Mieux que ça : je suis « obtenteur » de roses. C'est-à-dire que je les crée, que je les invente.

La jolie Marseillaise sourit avec une sorte de soulagement, comme si elle comprenait enfin ce que son interlocuteur lui racontait.

— Ah bon ! fit-elle. Alors vous êtes venue pour participer au concours ? C'est laquelle, votre rose à vous ?

Julius serra ses mains entre les siennes un peu plus fort. Sans qu'elle cherche à se libérer.

— Je ne participe pas à ce concours... Je ne participe à aucun concours. Vous savez pourquoi ? Parce que la rose que j'ai créée est trop différente, et qu'on ne me le pardonnerait pas.

Une ride d'incompréhension barra le front de la fille :

— Et pourquoi ça ? Qu'est-ce qu'elle a de spécial, votre rose ?

Julius Kraft lui lâcha les mains pour lui caresser les joues. Pas plus qu'avant, elle ne recula ou ne se déroba.

Il se pencha vers elle pour lui murmurer à l'oreille. Sa peau dégageait le seul parfum qu'il supportait, hormis celui des roses : celui, naturel et sans artifices, de l'épiderme féminin.

Ce qu'elle a de spécial, susurra-t-il... ce qu'elle a de spécial... c'est qu'elle est la reproduction exacte et vivante de ce trésor, de ce chef-d'œuvre, de ce diamant pur que vous avez entre les jambes.

Cette fois, la fille sursauta légèrement. Elle hésitait entre la stupeur et le rire. Ce fut ce dernier, finalement, qui l'emporta :

— Vous vous foutez de moi, là ?

Julius Kraft – un tantinet vexé, malgré tout – la prit par la main et l'entraîna avec douceur :

— Venez, dit-il, je vais vous la montrer.

— Il désigna l'extrémité du parc, au-delà de grilles :

J'en ai plusieurs corbeilles, dans ma voiture. J'espère que vous me permettrez de vous en offrir quelques-unes ?...

À ce moment charnière, délicat, où elle devait accepter de le suivre, Julius avait craint qu'elle ne se braque et refuse.

Bien au contraire, elle lui emboîta le pas et – mine de rien – se colla contre lui.

Visiblement, il lui plaisait. Son physique agréable lui avait « ouvert la route », mais son verbe ensorceleur lui avait assuré la victoire.

En tout cas, une victoire qui ne faisait plus aucun doute.

— Je ne devrais pas vous l'avouer, dit-elle avec sa pointe d'accent ensoleillé, surtout que je ne vous connais même pas, mais votre histoire de rose en forme de... enfin, de... ça me fait... enfin, ça me fait tout drôle, vous voyez.

Julius Kraft la prit carrément par la taille et lui murmura à l'oreille :

— Ça vous donne envie de faire l'amour, dites-le... Ça vous excite.

Elle rougit de plus belle, et osa à peine le regarder, pour répondre dans un souffle :

— Oui.

Julius Kraft la détailla à la dérobée. En marchant, elle produisait un balancement gracieux des hanches, qui faisait voler la longue jupe légère qu'elle portait avec un chemisier sans manches. Elle était vraiment belle, et ne semblait même pas s'en rendre compte.

Quant à Julius, qui ne s'était préoccupé jusqu'à présent que de la séduire, il commençait, presque malgré lui, à avoir envie d'elle.

Surtout quand le soleil couchant rendait sa jupe transparente, révélant ses longues jambes fines et souples, arrondissant sa croupe de petit animal sensuel.

Quant à ses seins... Julius, en plongeant dans le chemisier entrouvert, distinguait nettement deux globes soyeux et palpitants, débordant d'un soutien-gorge arachnéen...

Son break Mercedes était garé à l'extrémité du parking, sous les arbres. À cette heure tardive, tous les véhicules voisins étaient repartis. Du coup, Julius et la fille se retrouvèrent seuls, loin de tout regard indiscret.

Ce ne fut qu'au moment d'ouvrir le hayon de son break qu'il pensa enfin à lui demander son prénom.

— « Béné », répondit-elle avant de rectifier : je veux dire... Bénédicte.

Le hayon s'ouvrait latéralement, comme une portière normale, ce qui leur offrit un mur de protection contre les regards indiscrets des derniers visiteurs quittant le parc.

Mais leurs voitures étaient loin, de toute façon.

Sans complexe, Bénédicte prit appui des deux mains sur le rebord du coffre pour s'engouffrer partiellement à l'intérieur. La partie « utilitaire » du véhicule était exceptionnellement longue, car Julius avait supprimé les sièges arrière. De chaque côté de cette plate-forme s'alignaient des paniers de roses parmi lesquelles se détachaient quatre couleurs dominantes : châtain, blond, roux et noir.

Les quatre couleurs de la féminité.

Julius Kraft se pencha lui aussi à l'intérieur du véhicule, collant ses hanches à celles de Bénédicte, et sortit une rose « rousse » d'un des paniers. Il la lui offrit en murmurant :

— Tu vois, celle-là représente les filles qui ont ta couleur de cheveux. Tu as vu la forme de ses pétales, la manière dont ils se chevauchent pour former une sorte de vulve ?... Et puis les lèvres ?... Et le petit bourgeon tout dur, niché au cœur de la fleur ?...

— Le clitoris ! souffla Bénédicte, littéralement hypnotisée par ce sexe féminin « vivant » qu'elle tenait entre ses mains. Par cette chose à laquelle elle n'avait pas vraiment cru, avant cet instant.

Et qui eut sur elle l'effet d'un aphrodisiaque puissant... et instantané.

Elle respirait lourdement, tout en caressant la fleur et en y plongeant les lèvres...

Sans même se retourner, elle se cambra comme une femelle en chaleur et, d'une main, rejeta sa jupe jusqu'au-dessus de ses hanches. Sa croupe ronde, blanche et nerveuse sauta au regard de Julius. La peau de Bénédicte était presque aussi blanche que la sage petite culotte de coton qu'elle portait...

Elle y glissa l'index et haleta :

— Arrache-la et prends-moi. Là, maintenant, tout de suite !

Julius avait déjà libéré son membre long et puissant, gonflé de veines proéminentes. Il arracha la petite culotte et se rua au fond du ventre de Bénédicte comme un taureau à la saillie.

C'était exactement ce qu'elle attendait.

La jeune femme poussa un cri rauque et violent qui, heureusement, fut étouffé par la carrosserie de la voiture.

Plus Julius la pilonnait, plus elle se cambrait pour qu'il l'empale encore plus profondément. Ses cris augmentèrent de volume. Machinalement, Julius jeta un coup d'œil alentour. Heureusement, les derniers visiteurs étaient partis et ils n'avaient plus que les arbres pour témoins.

Quand il se sentit venir, Julius s'arracha brutalement du ventre ruisselant de Bénédicte et s'empara de la rose qu'elle tenait toujours contre son visage.

La jolie rousse, « lâchée » alors qu'elle était elle-même au bord de l'orgasme, se retourna, furieuse et frustrée. Elle ouvrit la bouche pour crier sa

colère et ordonner à Julius de finir ce qu'il avait commencé.

Mais la stupeur bloqua ses protestations au fond de sa gorge quand elle le découvrit, grimaçant de plaisir, l'extrémité du membre collée à la fleur comme à une bouche végétale, se vidant à longs traits au fond de sa corolle.

— Mais ça ne... Essayait-elle d'articuler. Mais tu es mal...

Julius, qui avait très vite « récupéré », lui tendit la fleur rousse.

Aussi rousse que la forêt broussailleuse qui grimpait à l'assaut de son ventre.

— Tiens, dit-il, bois ! Et tu vas jouir comme tu ne peux même pas imaginer que ce soit possible !

Cueillie par la soudaine autorité – la dureté, même –, de son amant, Bénédicte obéit sans réfléchir.

Quelques secondes à peine s'écoulèrent...

Puis, un véritable brasier éclata d'un seul coup entre ses jambes.

Son corps tout entier se tordit dans l'incendie d'un plaisir insoutenable, comme un sarment de vigne dans les flammes. Son cerveau « fondit » sous la violence d'un orgasme d'une intensité dépassant tout ce qu'elle avait jamais connu... et d'une longueur surpassant tout ce qu'elle avait pu imaginer.

Finalement, le « cocktail orgasmique » de Julius produisit son dernier effet : la perte de connaissance, causée par la violence d'un plaisir érotique trop intense.

Julius enveloppa la jeune femme entièrement dans un plaid écossais, non sans l'avoir assommée à l'aide d'une dose « de cheval » de chloroforme. Ils avaient une longue route à faire, jusqu'à l'Haye-les-Roses, et il ne s'agissait pas qu'elle se réveille avant.

Ni après, d'ailleurs...

CHAPITRE XI



Depuis deux bonnes minutes, Boris Corentin contemplait le point précis où la petite fille avait découvert le monstrueux « arrangement » floral contenant le premier sexe découpé. C'était à l'endroit où il se trouvait lui-même, à présent : au bout d'une allée en cul-de-sac, l'une des moins fréquentées des Jardins de Bagatelle...

On avait bien sûr effacé toute trace de l'objet macabre, et le rosier qui s'épanouissait là avait retrouvé sa grâce d'origine.

— C'est vous qui avez tout remis en place, je suppose, demanda Boris à l'homme qui se tenait à côté de lui.

— Oui, fit celui-ci. Vous savez, deux coups de râteau, un petit resserrement des pieds de rosiers... ça a pris cinq minutes. En tout cas, je peux vous garantir qu'il n'y avait rien à ramasser. Pas le plus petit indice...

Boris le regarda. C'était une certitude : s'il s'en était occupé personnellement, il ne devait pas subsister le plus petit indice...

C'était peut-être idiot de soupçonner Sylvain Florimont, le Jardinier en chef du parc et de la Roseraie de Bagatelle, d'être mêlé à cette affaire, mais Corentin ne pouvait pas s'en empêcher. C'était comme une obsession, qui le hantait depuis un quart d'heure exactement : depuis qu'en venant le consulter sur la recommandation de Framboise de Rougemont, la responsable des Parcs

et jardins de la Mairie de Paris, il avait découvert que son logement de fonction, une ravissante petite maison de briques qu'on aurait dit sortie d'un conte pour enfants, était situé à l'intérieur même des murs du parc de Bagatelle.

Et que, par conséquent, Sylvain Florimont n'avait même pas besoin de clés pour pénétrer nuitamment dans l'enceinte du parc.

Il y habitait !

Il n'était pas le seul employé de l'État français à bénéficier d'un logement privilégié. Du Louvre à Versailles, de Chambord à l'abbaye de Fontevault, les exemples étaient innombrables de petits fonctionnaires aux revenus modestes, vivant dans des lieux qu'aucun milliardaire n'aurait pu s'offrir.

Cela dit, la « petite maison de Bagatelle » n'aurait sans doute pas figuré en tête de ces endroits d'exception. Après tout, elle avait les dimensions d'une maison de poupée, et se trouvait tout près d'un mur derrière lequel on entendait nettement le bruit de la circulation automobile...

Mais juste devant son entrée, s'étendait une roseraie toute en longueur, couronnée d'arceaux croulant sous le poids des roses, et sous lesquels les couples passaient comme des mariés sous une haie d'honneur...

Avoir ce spectacle juste devant ses fenêtres devait largement compenser les rumeurs du trafic...

Corentin pensait à tout ça depuis un quart d'heure, depuis que Florimont l'avait reçu – très aimablement, d'ailleurs – et emmené vers l'endroit où ils se trouvaient à présent.

Boris savait parfaitement qu'il n'y découvrirait rien du tout. C'était juste histoire de se donner le temps de réfléchir... de désembrouiller cet écheveau de pistes qui n'en étaient pas, et se confondaient comme les allées d'un labyrinthe... ou d'une roseraie.

Mais pour l'instant, il pensait surtout à Sylvain Florimont.

Qui n'avait qu'à sortir de chez lui en pleine nuit pour installer tranquillement la « couronne » de roses en forme de sexe, avec le vrai au milieu, à l'endroit précis où la fillette l'avait découverte le lendemain...

La question était, bien sûr : pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

Pour l'instant, Boris n'entrevoyait pas la moindre réponse.

Officiellement, Sylvain Florimont – un nom prédestiné, puisqu'il évoquait à la fois la forêt et les fleurs – n'était pas « obtenteur » de roses : il se contentait de les bichonner. Quant à voir en lui un serial killer dément au point de découper au rasoir l'intimité de ses victimes... il fallait vraiment avoir beaucoup d'imagination.

Florimont était un homme à la quarantaine sportive, en pantalon « Dockers », chaussures de randonnée et polo sportswear griffé plutôt chic. Il avait l'allure et les manières dynamiques d'un jeune cadre ambitieux, et

possédait un ordinateur portable, sur le bureau de la petite maison de fonction où il avait reçu Corentin.

Bref, on était loin du style tablier ciré, chapeau de paille, gants « mousquetaires »...

« Et pourquoi pas moustache de grognard et sabots de bois, tant que tu y es, hé, banane ! » s'était insulté mentalement Boris, pour avoir, lui aussi, cédé au cliché.

Jusqu'à ce qu'il ait rencontré Florimont, bien entendu.

Il lui lança soudain :

— Vous n'êtes pas obtenteur de roses, par hasard, monsieur Florimont ?

L'intéressé eut un sourire humble et répondit, sans paraître voir le piège que contenait la question de Boris :

— Oh, non, moi, vous savez, je ne suis qu'un modeste jardinier...

Il ajouta avec une fierté un peu naïve :

Double, quand même, d'un ingénieur des eaux et forêts !

Corentin approuva de la tête : il avait peut-être tort, mais l'ingénieur des eaux et forêts n'entrait absolument pas dans les différentes catégories socioprofessionnelles susceptibles d'être celle de l'assassin.

— Pourquoi « modeste » ? demanda-t-il.

— Parce qu'être obtenteur de roses, répondit Florimont, c'est être un horticulteur spécialisé, possédant des compétences que je ne possède pas. Dans le domaine de la rose, les obtenteurs représentent le tout premier métier. L'élite suprême. Sans eux, il n'y aurait rien : pas de commerce, pas de production, pas de concours. Parce que... pas de roses, tout simplement.

Il avait dit ça avec une sorte d'admiration béate, comme s'il évoquait une race de surhommes... ou comme un curé de campagne parlant du Saint-Père.

— Et il y en a beaucoup, des obtenteurs ?...

Florimont hocha la tête et répondit évasivement :

— Pas mal, oui... C'est une profession à part, dominée par les Français, les Hollandais et les Allemands. Il y a de simples particuliers, bien sûr, mais la plupart d'entre eux travaillent pour de grosses sociétés. En France, il y en a deux principales, dont les noms vous disent peut-être quelque chose : Meilland et Delbard.

— J'en ai entendu parler, en effet, fit Boris en repensant à Jérôme Kowalski, le patron de « la Feuille de rose », qui avait le premier évoqué ces noms devant lui.

Il respira profondément les parfums mélangés de toutes ces roses qui embaumaient ce début d'été.

La Roseraie de Bagatelle, en ce jour de semaine, était moins fréquentée que le week-end. Les visiteurs se situaient plutôt dans la catégorie « vieilles

dames élégantes » et « vieux messieurs portant beau », que dans le genre minettes esseulées, disposées à se laisser conter fleurette (dans un endroit pareil, l'expression prenait tout son sens).

Mais on était quand même dans une sorte de petit paradis, qui se prolongeait par un parc aux étendues magnifiques, aux arbres immenses et somptueux, miraculeusement épargnés par la tempête de décembre 1999.

Un petit paradis dans lequel un dangereux maniaque avait introduit un petit morceau d'enfer.

Un Jardin d'Éden qui allait peut-être le punir en se refermant sur lui comme une plante carnivore sur un insecte... si le plan proposé par Framboise de Rougemont fonctionnait...

Boris huma l'air encore une fois avant de demander :

— Au fait, je ne me suis jamais vraiment renseigné, depuis le début de cette enquête : ces grands obtenteurs – ou ces petits –, ils travaillent comment ?

Sylvain Florimont eut un léger sourire et se mit marcher le long des allées. Machinalement, Corentin le suivit.

Eh bien, attaqua le jardinier en chef, il faut d'abord savoir que les obtenteurs ne sont pas à proprement parler des horticulteurs ; en tout cas, pas au sens où on l'entend habituellement. Ce sont plutôt des gens qui font de la recherche génétique horticole.

— C'est-à-dire ?...

— C'est-à-dire qu'ils passent leur temps à croiser des variétés de roses pour en créer de nouvelles. Mais pas au hasard et pas n'importe comment : en obéissant à certains critères imposés par le marché.

— Lesquels ? demanda Boris, qui commençait à s'intéresser à la question.

— Oh, il y en a un certain nombre. Principalement : la résistance aux maladies, la durée de vie, le nombre de fleurs produites par un même rosier, etc. Vous savez, les roses, ça ne pousse pas qu'avec de la terre, de l'eau et du soleil. Ça pousse aussi avec de la chimie et de l'informatique. Et tout ça représente de gros investissements. C'est pour ça qu'il y a peu de particuliers, chez les obtenteurs...

— Il y en a au moins un, lâcha Boris.

Sylvain Florimont s'immobilisa.

— Je sais à quoi vous pensez, commandant Corentin : j'ai moi-même eu le temps d'examiner l'horreur qu'on a retrouvée ici, l'autre jour, avant que la police ne l'emporte pour examen. C'est à cause de ces roses en forme de sexe féminin que vous pensez à un obtenteur amateur... Il est vrai que le résultat de son travail est impressionnant. Si ce type n'était pas un assassin et un sadique, on aurait envie d'applaudir... Bref : pour vous, le coupable est un obtenteur qui travaille tout seul dans son coin et qui dispose de gros moyens financiers.

C'est ça ?

— C'est ça, admit Corentin. C'est ça... faute de mieux.

— Mouais... fit Florimont. Mais ça pourrait aussi bien être un simple copieur.

— Quoi ?

— Eh bien, oui : un type qui n'aurait rien créé du tout et qui aurait piqué son invention à son véritable auteur, avant de l'assassiner ! Après tout, ce genre de choses n'a pas l'air de le gêner.

Corentin fixa longuement le « jeune cadre-jardinier ». Il n'en revenait pas lui-même : l'autre venait de lui sortir une théorie tellement simple et bête qu'elle ne lui était même jamais venue à l'esprit !

En tout cas, si l'hypothèse de Sylvain Florimont était la bonne, si le « tueur à la rose » était tout simplement un usurpateur, le piège qu'il s'appropriait à mettre en place ici même, à Bagatelle, était voué à l'échec...

Puisque l'efficacité de ce piège reposait sur l'orgueil démesuré d'un soi-disant créateur...

Sylvain Florimont reprit sa marche tranquille entre les roses – qu'il gratifiait parfois, au passage, d'une tendre caresse –, tout en continuant son exposé :

— L'autre raison pour laquelle je me permets de douter de votre théorie du riche obtenteur anonyme, commandant, c'est le problème de la contrefaçon.

— Oui, vous venez de dire...

— Non, non, je ne parle pas du simple vol d'une idée, mais de la véritable contrefaçon à l'échelle industrielle et mondiale, dont chacun a entendu parler et dont toutes les marques de luxe sont victimes, mais aussi des fabricants de pièces automobiles, de mécanique industrielle, etc. Bref, plus aucun domaine ne lui échappe. La rose non plus !

— Vraiment ? s'étonna Corentin. Et comment est-ce que c'est possible, ça ?

Florimont se pencha pour respirer le parfum d'une magnifique rose jaune dont l'étiquette indiquait :

« Farandole, 1912 », avant de continuer :

— Voyez-vous, commandant, chaque obtenteur, après avoir créé « sa » rose, lui donne un nom et dépose le brevet correspondant.

— Vous voulez dire que chaque variété de rose est un modèle breveté ?

— Exactement. Là-dessus, l'obteneur vend un « prototype » de sa nouvelle rose à un producteur, Équatorien, Colombien, Zimbabwéen, Sud-africain ou je ne sais quoi, pour que celui-ci en fasse pousser, mettons... dix mille pieds. Et l'obteneur touche une redevance -des royalties, si vous

préférez —, sur chaque pied de rose produit.

Boris poussa un petit sifflement admiratif :

— Dites donc, ça doit représenter un paquet de fric, tout ça.

— Enorme.

— Ces fameux obtenteurs doivent rouler sur l'or...

Sylvain Florimont laissa échapper un petit ricanement :

Ils devraient... Mais c'est comme les stars du rock, qui se font dépouiller par leurs propres fans, lesquels trouvent plus économique de télécharger leur musique sur ordinateur que d'aller l'acheter chez le disquaire.

— D'accord, fit Boris, je connais le principe. Je vous signale d'ailleurs que nous avons maintenant des services qui se consacrent entièrement au piratage informatique. Encore récemment, on a démantelé un réseau de vols de films sur Internet...

Florimont eut un sourire espiègle :

— Je sais, mais je doute que votre brigade anti-piratage mette la main sur les contrefacteurs qui font tant de mal aux obtenteurs de roses. Vous voulez savoir comment ils travaillent ? C'est très simple : un producteur indien, vénézuélien, ou même français, achète tout à fait légalement quelques unités d'une variété qui lui plaît. Un fois rentré chez lui, il fait des greffes à partir des nœuds de la tige, ce qui lui permet de « recréer », en quelque sorte, la même rose ou le même rosier. Qu'il peut, à ce stade, reproduire à l'infini, sans payer la moindre des royalties.

— Hum... fit Boris avec une moue. Intéressant. Mais pourquoi disiez-vous que le problème de la contrefaçon vous faisait douter de ma théorie de l'obteneur fortuné ?

— Parce qu'il faudrait qu'il le soit énormément. Voyez-vous, les grandes maisons dont je vous ai parlé : Meilland et Delbard, passent leur temps à faire des procès pour contrefaçons à des Indiens, des Chinois, etc. Généralement sans grands résultats, d'ailleurs. Ce qui ne les empêche pas d'y investir beaucoup de temps et beaucoup d'argent. Je vois mal un type tout seul dans son coin en train de faire ça, en plus de son travail d'obteneur. Sans parler de la visibilité que cela entraîne : on ne peut pas se lancer dans des procédures judiciaires en restant invisible et anonyme... Or, un assassin n'a pas trop intérêt à hanter les salles d'audience et les couloirs des palais des justices.

Boris considéra Sylvain Florimont avec intérêt. Ses sentiments à son égard étaient en train de changer à vitesse grand « V ». Il le voyait de moins en moins dans la peau du « tueur à la rose », et de plus en plus dans celle d'un auxiliaire intelligent et perspicace.

— Enfin, dit-il, heureusement pour vous, tous ces problèmes de concurrence, d'exploitation industrielle, de contrefaçons, etc. ne vous concernent pas.

Le Jardinier en chef de Bagatelle le regarda en coin, l'air de chercher à savoir si Boris le « testait » ou lui tendait un piège. Puis, comme s'il avait décidé que non, il se lâcha :

— Vous avez raison. Tout ça, ça concerne les usines à fleurs, les gens comme « la Feuille de rose »...

— Qu'est-ce que vous leur reprochez ?

Florimont haussa les épaules :

— En gros, d'être à la rose ce que le fast-food est à la gastronomie.

Il ajouta avec un clin d'œil :

— Cela dit, le fast-food, ça a des avantages ; ce n'est pas dans un trois-étoiles qu'une famille entière peut déjeuner pour vingt-cinq euro...

Ils marchèrent encore et se retrouvèrent devant la « maison de poupée » du jardinier en chef. Histoire de profiter du soleil, Florimont s'assit sur les marches du perron. Boris l'imita.

— En fait, dit le fonctionnaire, c'est très simple : il y a d'un côté les industriels de la rose, et de l'autre, les jardiniers-horticulteurs-obtenteurs. Ceux-là sont les derniers artistes, une espèce en voie d'extinction...

— Pourquoi ? s'étonna sincèrement Corentin.

— Parce qu'à force de mécaniser le processus de fabrication, les industriels finiront par faire fabriquer les nouvelles variétés de roses par des ordinateurs. Les vrais artistes disparaîtront...

Il y eut un silence, troublé seulement par les conversations distantes de quelques promeneurs.

Soudain, Sylvain Florimont lâcha dans un soupir :

— J'ai un aveu à vous faire, commandant Corentin... Je suis coupable.

Boris en eut le souffle coupé :

— Quoi ?

— Oh, je n'ai tué personne, rassurez-vous, continua Florimont en regardant devant lui. Et je ne suis pas non plus l'obtenteur de génie qui a réussi ce petit miracle : cette rose qui reproduit à la perfection l'intimité féminine...

— Mais alors, s'énerva Corentin, qu'est-ce que vous me racontez ?

— Ce que cet homme a créé est théoriquement impossible et relève de la magie, du génie, de je ne sais pas quoi au juste... continua Florimont comme s'il ne l'avait pas entendu. C'est pourquoi j'ai parlé de « miracle ». Et à cause de ma passion pour les roses, à cause de cette admiration infinie que j'ai, comme vous avez pu le constater, pour les derniers grands artistes de ce domaine, j'ai... Disons que je ne vous ai pas dit tout de suite ce que j'aurais dû vous dire à l'instant où vous êtes arrivé.

Corentin l'empoigna par le bras :

— Et que vous allez me dire immédiatement, sinon, je vous jure que vous allez le regretter !

Florimont tourna vers lui un visage candide :

— Il y a une vingtaine d'années, à Hyères, dans le Var, j'ai participé à un stage d'horticulture. Parmi nous, il y avait un garçon... un véritable génie. Un jour, il m'a confié sous le sceau du secret qu'il travaillait à la création d'une rose... une rose qui serait la reproduction exacte du sexe féminin. D'autres, à ma place, auraient éclaté de rire, se seraient moqués de lui. Mais lui, je savais qu'il en était capable. Et qu'il y arriverait un jour... Ne me demandez pas son adresse : je l'ignorais il y a vingt ans, je l'ignore toujours, d'autant que je n'ai pas eu la moindre nouvelle de lui depuis cette époque, et que je n'ai absolument aucune idée de ce qu'il est devenu.

Son regard se déroba une seconde :

— En tout cas... je n'en avais pas la moindre idée, jusqu'à ce qu'on découvre cette... « chose » à Bagatelle. S'il y a un homme en France capable de réaliser une chose pareille, c'est lui, et personne d'autre.

Il fixa Boris :

— Commandant Corentin... Je suis certain que Julius et votre... « tueur à la rose » ne sont qu'une seule et même personne.

— Julius ?

— Oui, reprit Sylvain Florimont avec un sourire triste. C'est la seule chose que je sache de lui, parce qu'elle m'avait marquée, à l'époque : son nom. Il avait un drôle de nom. C'est pour ça, entre autres, que je m'en souviens encore... Il s'appelait Julius Kraft.

CHAPITRE XII



S'il y avait bien un trac qui le faisait chier, Kevin, c'était les sorties « culturelles » ! Déjà qu'il fallait se farcir toute la semaine les cours d'instruction civique, les séances avec la psy – une vieille d'au moins trente-cinq tickets, même pas baisable, en plus ! –, les joggings en forêt qui étaient censés « canaliser leurs énergies »... (Comme s'ils n'avaient pas compris que c'était pour les calmer, leur enlever l'envie de cogner, de tuer, et même de baiser...) Et en plus, des fois, un vrai flic qui venait leur faire une séance de morale ! « Préparation à la réinsertion sociale », ils appelaient ça !

Les bouffons !...

Kevin, lui, n'avait envie de se réinsérer nulle part... sauf dans sa banlieue et dans sa bande. Sa banlieue était du genre « plus pourrie, tu fais le zapping de Canal » ; quant à sa bande, c'était un assortiment « black-blanc-beur », tous plus tarés les uns que les autres. Jusqu'à récemment, elle était dominée par Boudoué, un Togolais de dix-huit ans, dont le « règne » avait été brutalement interrompu lors de l'attaque du petit « Huit à Huit » qui faisait le coin de la tour Pablo Neruda. C'est Boudoué qui avait eu l'idée et personne n'avait osé se dégonfler. Manque de bol, ce pédé de niacoué qui tenait le « mini market » avait fait installer une pression, au sol, qui permettait d'appeler les keufs sans que ça se voie, même avec les bras en l'air et un

flingue dans le nez. Les « Sarkos », qu'on ne voyait pourtant pas souvent dans cette jungle urbaine, devaient être au PMU du coin, tellement ils s'étaient pointés fissa. T'aurais cru qu'ils étaient déjà dans le magasin !

Ça avait flingué d'entrée de jeu. Boudoué, qui tenait le gérant au bout de son arme (vu qu'il était le seul à en avoir une), n'avait pas eu le temps de s'en servir. Dans un réflexe, il l'avait pointée sur les keufs. Mauvaise idée. Les autres, tellement nerveux qu'ils étaient en permanence au bord de la bavure, avaient répliqué tous en même temps. Le pauvre Boudoué avait pris le contenu d'au moins trois chargeurs en pleine gueule. Même sa mère aurait eu du mal à le reconnaître ; déjà qu'elle le confondait souvent avec l'un ou l'autre de ses six ou huit frangins...

Après, ça avait été le bordel habituel. Garde à vue, passage devant le juge d'instruction... Kevin, lui, avait accumulé les coups de bol. D'abord, il était mineur : dix-sept ans à peine, ce qui lui avait valu de passer devant le juge pour enfants, et pas devant le « vrai » ; ensuite, au moment du braquage, il était au fond du magasin, ce qui lui avait évité de ramasser une prune perdue, contrairement à Abdel, qui s'était fait exploser un poumon et qui était encore à l'hosto. Troisièmement, il n'avait pas d'arme (puisque la seule, c'est Boudoué qui l'avait)... Et quatrièmement, il était tombé sur une avocate « commise d'office », comme ils disaient (en clair, ça voulait dire qu'elle n'avait pas le choix), qui était un vrai « ténor du barreau ». Il comprenait mal l'origine de cette expression, entendue dans les couloirs du Palais de justice, vu que son avocate ne chantait pas... ou alors, c'était une ancienne taularde et elle avait appris à chanter l'opéra quand elle était « derrière les barreaux » ?... Il s'en foutait, de toute façon. Ce qui était sûr, c'est que c'était une vraie « bonne ». Pas « bonne » au sens où on le disait dans les cités en parlant d'une « meuf » quand elle était « chaudasse » et qu'elle excitait les mecs. Non, bonne, tout simplement. Hyper-pointue. Talentueuse, quoi. Et convaincante ! La preuve : elle avait réussi à persuader ce connard déjugé que Kevin n'était pas responsable, qu'il avait été entraîné malgré lui et qu'un simple séjour en centre nature surveillé suffirait à le « réhabiliter ». Comme il n'avait à son actif qu'un vol d'autoradio et une tournante à laquelle sa participation n'avait pas été prouvée, le juge s'était laissé faire...

Sur le moment, Kevin était fou de joie d'échapper à la taule.

Mais après trois mois passés au fin fond de la Picardie, dans une ferme désaffectée que la principale activité des pensionnaires consistait à retaper, il finissait par se demander s'il n'aurait pas été mieux à Fresnes ou à la Santé. En cellule, au moins, on te fout la paix. Une heure de balade par jour ; le reste du temps, tu glandes, vautre sur ta couchette, à avaler des journées entières de programmes télé qui te rendent encore plus débile que tu ne l'es déjà.

À la « Ferme de l'espoir » – parce qu'en plus, ça s'appelait « La Ferme de l'espoir » ! –, le but du jeu était de transformer les petits délinquants comme lui en futurs contribuables respectueux des lois de la République.

Le programme consistait, entre autres, à leur « ouvrir l'esprit » par toute une série d'activités culturelles... qui incluait parfois des déplacements.

Aujourd'hui, dans un beau car tout neuf, ils avaient quitté la « Ferme » à l'aube et étaient arrivés deux heures plus tard à Paris. Là, ils avaient filé tout droit au Jardin des Plantes. Un drôle de truc, le « Jardin des plantes »... On aurait dit un monde d'une autre époque, dans lequel on pénétrait en traversant un mur de briques, comme dans « Harry Potter ». Et tout ça en plein Paris ! Il y avait même un zoo... Kevin serait bien allé voir le « Reptilarium » – il avait une passion pour les serpents –, mais ça n'était pas au programme. Après une visite du Muséum d'Histoire naturelle – qui contenait des squelettes de dinosaures assez marrants – Gérard, le surveillant, les avait emmenés à la Grande serre tropicale.

Ça, c'était nettement moins kiffant : une immense structure en verre et métal, sous laquelle se trouvait un genre de forêt vierge – avec palmiers, lianes, plantes exotiques et tout. Un vrai décor de film ! On aurait pu y tourner un remake des aventures de Tarzan...

À part ça... il faisait une chaleur... tropicale, forcément, et Kevin n'avait qu'une envie : reprendre le car le plus tôt possible. Surtout que lui, les plantes tropicales, il s'en tapait comme de sa première baston.

Du coup, il traînait les pieds et il avait laissé le reste du groupe prendre de l'avance. Gérard, tout excité par les histoires de forêt amazonienne et de « poumon de la planète » qu'il leur débitait, n'avait même pas remarqué son absence... Bref, Kevin était tout seul, comme perdu dans la jungle...

Soudain, son regard s'arrêta sur un bouquet de fleurs dont l'allure familière détonnait par rapport à l'exotisme ambiant. N'ayant rien de mieux à faire, il s'approcha machinalement. Les fleurs en question étaient des roses.

Des roses, ouais... et alors ?

Mais celles-là avaient quelque chose qui retenait son attention.

Elles étaient d'un orangé qui tirait sur... sur le roux, oui, c'était ça !

Marrant : des fleurs qui avaient exactement la même couleur de cheveux qu'un certain type de fille. Et une fille en particulier : Sarah, qu'il avait connue à la cité. Il la kiffait grave, mais elle était avec Salem, à l'époque, un mec qui avait quatre ans et deux têtes de plus que lui. Valait mieux ne pas s'approcher de sa meuf, à Salem, si tu voulais rester en bonne santé.

Alors, Kevin s'était contenté de se caresser jour et nuit en pensant à elle...

Ça lui arrivait encore...

Brusquement, ce fut comme si on l'avait bastonné en pleine poitrine ! (Peut-être Salem, à distance, pour lui apprendre à se branler sur l'image de sa meuf...)

Mais ce n'était pas Salem : c'était le choc provoqué par ce qu'il venait de constater :

Chacune des fleurs de ce bouquet de roses rousses était... un sexe féminin vivant, frémissant au bout de sa tige, soyeux, humide, même comme celui d'une fille qu'il aurait bien « chauffée ».

Ce qui, entre parenthèses, ne lui était plus arrivé depuis un bout de temps. Il avait beau se soulager tout seul plusieurs fois par jour, ça ne l'empêchait pas de « les » avoir dans la gorge. Et enflées, encore...

Dans l'état de frustration où il était, le spectacle de ces roses rousses imitant à la perfection autant de sexes féminins suffit à lui « filer la gaule ». Il s'érigea en quelques secondes et son jeans se déforma sous la pression d'une érection aussi difficile à contenir que des *tifosi* à l'entrée d'un stade.

C'en était presque douloureux.

Pas question d'attendre d'être rentré à la « Ferme » : il fallait qu'il se vide les couilles là, maintenant, tout de suite.

Sinon, il allait marcher au pas de l'oie tout le reste de la journée. En plus, il aurait l'air d'avoir une bouteille de coca dans son froc, et les autres se foutaient de sa gueule...

Kevin jeta un coup d'œil autour de lui, histoire de s'assurer qu'il ne risquait pas de se faire choper en train de se branler dans un lieu public. Non que cette idée le traumatise, mais ça ferait tache (c'était le cas de le dire) sur son casier. Et la prochaine fois qu'il se retrouverait devant un juge, ça risquait d'alourdir l'addition...

Par chance, à l'exception des autres jeunes de son groupe, l'endroit était pratiquement, désert : aucune loi n'obligeait les Parisiens et les touristes à passer l'après-midi dans une serre tropicale, alors qu'il faisait déjà près de quarante degrés à l'extérieur.

Le reste du groupe était toujours à l'autre bout de la serre. Kevin apercevait Gérard et les autres, mais lui-même était dissimulé par la végétation. Personne, apparemment, ne s'était encore aperçu de son absence.

Sans hésiter une seconde de plus – à tout moment, ils pouvaient constater qu'il n'était plus là et se mettre à sa recherche –, Kevin fit sauter les boutons de son jean et le fit descendre à mi-cuisses, en même temps que son slip. Sa virilité, tendue comme un ressort, pointa vers le ciel comme un canon.

Il était fier de sa « queue » : elle était nettement plus longue et plus grosse que ce à quoi on pouvait s'attendre, chez un petit gabarit comme lui. En plus, il avait une particularité rare, même chez les garçons de son âge, aussi bouillonnants que lui de sève et d'hormones : il éjaculait avec une force et une abondance qui pouvait se comparer à celle du légendaire Peter North, un hardeur américain célèbre pour les mêmes raisons.

Kevin et tous ses potes de la « téci » avaient vu ses films. À tel point que toutes les « meufs » avec lesquelles il était « sorti » (un terme délicat pour dire « baiser ») lui avaient fait la réflexion : « Avec la bite que t'as et tout ce que tu craches, tu devrais faire du porno ! »

Kevin ne disait pas non... Après tout, se faire « un max de thunes » en tirant des canons toute la journée, comme plan de carrière, ça valait largement l'ANPE.

Mais avant de franchir la porte d'un studio de production de films X, avec l'espoir de devenir le prochain Rocco Siffredi... il faudrait d'abord qu'il attende d'avoir dix-huit ans...

C'était fascinant, irréel... presque trop beau : non seulement ces roses ressemblaient à des chattes, mais elles en avaient l'odeur !

L'odeur de chattes rousses, en l'occurrence, donc un peu plus « poivrées » que les autres...

Tout en se caressant, Kevin faisait glisser le gros champignon rose qui couronnait son membre de futur hardeur, d'une fleur à l'autre, d'une corolle à l'autre... Il lui semblait que chacune d'elles, comme autant de lèvres et de langues, lui léchait le pourtour du gland, là où c'était le plus sensible...

Il commençait à sentir le plaisir monter de ses reins. La semence n'allait plus tarder à jaillir des gros sacs gorgés de sève qui ballottaient lourdement entre ses cuisses. Sur laquelle de ces fleurs allait-il se vider ?... Au fond de quelle corolle allait-il déverser les neuf ou dix jets consécutifs de son inépuisable orgasme ?...

Elles étaient toutes comme des bouches de filles affolées, prêtes à se battre pour le recevoir, pour le boire jusqu'à la dernière goutte...

Il se décida pour l'une d'elles... Mais presque dans le même instant, une chose le frappa.

Une chose qui se trouvait à terre, entre les tiges des roses rousses...

Un sexe roux !

Là, pratiquement à ses pieds !

Le sexe d'une fille rousse, dont la toison était taillée en forme d'épine !

Il y avait encore la peau tout autour ! Et l'aspect général de l'ensemble, sa consistance... ne laissait aucun doute :

Ce sexe-là n'était pas une fleur : c'était un vrai !

Une vraie chatte de fille rousse !

Son fantasme absolu !

Un autre, à la place de Kevin, se serait évanoui d'horreur, aurait vomi, serait parti en courant et en hurlant, appeler police secours...

Tous des pédés...

Lui, cette vision l'excita tellement qu'elle fiat comme un coup de jus qui déclencha son orgasme.

En essayant d'étouffer ses propres cris de jouissance, il arrosa le sexe roux et anonyme d'une dizaine de jets puissants et lourds.

Rarement, le plaisir solitaire avait été chez lui aussi intense...

Les yeux fermés, Kevin poussa un long soupir de délivrance. Il resta quelques instants immobile, tenant son membre toujours raide, à l'extrémité duquel perlaient les dernières gouttes de liqueur blanchâtre...

Quand il rouvrit les yeux, ce fut pour découvrir Gérard et le reste du groupe, alignés à trois mètres de lui... transformés en statues de sel.

CHAPITRE XII



En voyant l'Eurostar en provenance de Londres s'avancer majestueusement sur le quai de la Gare du Nord, Boris Corentin aurait pu penser à un tas de choses : la reine Elizabeth II d'Angleterre descendant de ce même train, sur ce même quai (agrémenté d'un tapis rouge pour la circonstance), et accueillie par le Président François Mitterrand. Ou encore... ces deux mêmes hauts personnages, côte à côte dans la Daimler de la *Queen*, empruntant pour la première fois le tunnel sous la Manche, admirable fruit de la coopération franco-britannique.

Ah, ça !... les *Frogs* et les « Rosbifs » en avaient fait du chemin, depuis Azincourt, Jeanne d'Arc, la Guerre de Cent ans et Waterloo...

Jusqu'à ce magnifique train, qui reliait désormais Paris à Londres en moins de trois heures.

Évidemment, le fait que les Anglais aient donné à leur gare un nom de défaite – Waterloo, constituait une petite fausse note. Mais bon...

De toute façon, Boris Corentin avait autre chose en tête que la coopération franco-britannique.

On avait retrouvé en pleine serre tropicale du Jardin des Plantes, à Paris, un autre sexe découpé – roux, cette fois, avec une toison tondue en forme d'épine, entouré de roses « Fémina » aussi rousses que le morceau de femme

qui les accompagnait. Depuis, Boris n'en dormait plus.

Ce qui n'était pas encore trop grave, vu que cette découverte datait de moins de vingt-quatre heures...

Elle avait été faite par un groupe de jeunes délinquants venus d'une ferme « rééducative » de Picardie en visite culturelle, sous la surveillance de leur moniteur, un certain Gérard Bosquier. Qui avait eu du mal à expliquer aux policiers pourquoi le sexe féminin roux que lui et ses « stagiaires » avaient trouvé là, était littéralement recouvert de sperme encore frais.

C'était l'un des gamins, une petite terreur de dix-sept ans à peine, qui avait fini par avouer que c'était lui, en fait, qui avait découvert les roses et le sexe ; et que, surexcité par le spectacle, il s'était tout simplement et sans complexe masturbé dessus.

« En voilà un, pensa Corentin, qu'on fera bien de garder sous surveillance, non pas à la « Ferme de l'espoir », mais dans une prison psychiatrique de haute sécurité... Avant que, inspiré par ce qu'il a vu, il ne se mette à son tour à découper des sexes féminins au bistouri... »

Boris regarda sa montre : 10h34. Contrairement à ce que disaient les méchantes langues, les trains français continuaient à être des modèles de ponctualité... quand ils n'étaient pas en grève, bien entendu.

Le crâne chauve d'Aimé Brichot, de retour des serres anglaises de la maison « Rosa, Rosa », dans le Sussex, allait apparaître d'un instant à l'autre à la portière...

Boris, lui, voyait tourner comme dans un manège imaginaire les visages de Rose Lépine, la première victime, de Sylvia Runger, la deuxième, de Dominique Vignalle, d'Arnaud de Savignac, de Lucie Talmann, de Framboise de Rougemont, de Sylvain Florimont... et même de la commissaire divisionnaire Nicole Waesher, la patronne de la Crim', qui leur avait refilé ce vilain bébé plein d'épines...

Mais tout ça ne donnait qu'un amalgame confus de têtes dont les traits se mélangeaient comme dans un « morphing », cet effet spécial informatique très utilisé dans les clips musicaux, où les visages d'un tas d'individus de races, d'âges et de sexes différents se succèdent en se fondant les uns dans les autres.

Dans cette petite farandole kaléidoscopique, deux têtes remontaient à la surface un peu plus souvent que les autres : celle de Framboise de Rougemont et celle de Sylvain Florimont.

C'était pendant que Boris se trouvait avec ce dernier qu'on avait découvert les roses et le sexe roux au Jardin des plantes. Ce qui n'innocentait en rien le Jardinier en chef de la Roseraie de Bagatelle. Mais pour Corentin, celui-ci était plus naïf que méchant. Son amour des roses et son admiration béate pour les obtenteurs de génie l'avaient incité à ne pas lui avouer tout de suite qu'il avait croisé la route de l'assassin (puisque, d'après lui, l'assassin ne pouvait être que ce Julius Kraft). S'il avait réellement été impliqué dans

l'affaire, il n'aurait rien dit du tout. Même pour envoyer la police sur une fausse piste. Les fausses pistes, les flics en reviennent toujours... et ils ne sont pas contents.

Quant à Framboise de Rougemont... Celle-là, il y avait toujours autour d'elle quelque chose qui continuait d'échapper à Boris. Chez l'adjointe à la Mairie de Paris, responsable des Parcs, jardins et espaces verts, il y avait de la perversion et de la folie, c'était certain. La perversion et la folie : deux ingrédients qui devaient largement dominer dans la personnalité du « tueur à la rose »...

Mais Boris ne la voyait pas pour autant dans ce rôle-là.

D'abord, et faute de motif plus « consistant », parce que c'était une femme. Et que dans l'esprit de Corentin, l'inventeur de la rose « Fémina », l'adorateur de l'intimité féminine à en perdre toute raison, ne POUVAIT pas être une femme !

Une lesbienne, à la rigueur... Une des ces lesbiennes pures et dures qui vouent un culte à la féminité et considèrent tous les hommes comme des violeurs en puissance, bons à châtrer...

Bof... À la fois grand-guignolesque et ridicule... Bref, pas convainquant.

En plus, comme si tout le monde s'était ligué pour le narguer, une vieille chanson de Daniel Guichard était repassée à la radio, cinq minutes avant qu'il ne pénètre dans le parking de la gare du Nord :

Et puis, y'a eu Edgard/Qu'était « de » quelque chose/Mais qui r'semblait tel'ment au jardinier d'sa mère/Qu'il avait dû y'avoir/Plus qu'une histoire de roses/Entre ces amoureux de la rose trémière...

La phénoménale mémoire de Boris avait immédiatement enregistré ces paroles – plutôt bien écrites, d'ailleurs – et ne cessait de les lui restituer comme un leitmotiv qui commençait sérieusement à lui porter sur les nerfs.

Heureusement, le crâne luisant et la fine moustache blonde, relevée par un large sourire, d'Aimé Brichot, lui changea les idées.

— Alors, vieux frère, lança Boris en lui abattant une main sur l'épaule, est-ce que l'Angleterre a su se montrer à la hauteur de tes espérances ?

— Mieux ! s'exclama Brichot. Une splendeur ! Je dois dire qu'en cette saison, la campagne anglaise est au sommet de sa gloire et de sa beauté ! Tu verrais ces petites routes qui serpentent comme des chemins entre les champs découpés par de petits murets, ces villages tellement bien conservés que tu ne vois pas une antenne télé, pas un pylône, ces cottages d'où tu t'attends à voir sortir Agatha Christie elle-même !... Quant aux célèbres pubs que tu rencontres dans les endroits les plus reculés, à chaque fois que tu y pénètres, c'est comme si tu entrais dans un film ! En plus, il a fait un temps...

— Magnifique, je sais, le coupa Boris, j'ai suivi la météo. J'espère que tu n'as pas dépensé l'argent du ménage en bière et en *fish and chips* !**[9]** Sinon,

je te balance à Jeannette, moi.

— Dis donc, fit Aimé, indigné. Tu me prends pour qui ?

— Pour un flic d'élite, répondit sincèrement Corentin en lui administrant une deuxième bourrade. Un flic à qui les splendeurs de la campagne anglaise n'ont sûrement pas fait oublier sa mission.

Brichot haussa les épaules sous son étamel costume prince-de-galles... qui commençait à avoir besoin d'une séance de nettoyage à sec. Histoire de lui redonner un coup d'éclat.

— Bien sûr que non. D'autant que ce n'est pas si souvent que la Grande maison nous permet de voyager à ses frais. En général, les remboursements se limitent à quelques sandwiches, avalés dans des rades crasseux de la région parisienne. Alors, tu penses bien que j'ai fait mon boulot à fond. Ne serait-ce que pour justifier mes notes de frais.

— Tu les aurais justifiées de toute façon, rigola Corentin, sérieux comme je te connais.

Il aurait pu, d'emblée, annoncer à son équipier qu'il connaissait le nom du « tueur à la rose ». Mais on n'était pas à cinq minutes près. D'abord, il voulait savoir ce qu'Aimé avait appris. Peut-être des choses déterminantes. Parce que de son côté, en dehors du nom de Julius Kraft... rien.

Ce patronyme ne figurait nulle part. À croire que l'individu en question n'avait jamais existé que dans l'imagination de Sylvain Florimont.

— Alors, reprit Boris, qu'est-ce que ça a donné ?

À cette question, Aimé Brichot s'arrêta net, juste à la sortie du quai, et leva vers Corentin ses yeux bleus que ses lunettes de myope faisaient toujours paraître un peu plus gros :

— Ce que ça a donné, je vais te le dire. Et d'abord, je te dirai que j'ai bien fait de commencer par les établissements « Ce que Vivent les roses », à Saint-Rémy de Provence.

— Ah bon ? s'étonna Corentin. Et pourquoi donc ?

— Parce que ça n'a rien donné là-bas, ce qui m'a fourni un excellent prétexte pour faire le voyage du Sussex, chez « Rosa Rosa ».

— Voyage que tu aurais été inconsolable de ne pas faire, enchaîna Corentin en poussant Aimé en direction du parking. Ça, je l'avais bien compris. Est-ce qu'il y a une autre raison ? D'ordre, disons... professionnel ?

Brichot remonta d'un geste sec ses lunettes sur l'arête de son nez légèrement busqué :

— Bien sûr qu'il y a une raison d'ordre professionnel ! Tu me prends pour qui ?

— Je te l'ai déjà dit : pour un excellent flic. Alors, accouche.

— Bien, attaqua Brichot en descendant derrière Boris l'escalier menant au parking. À Saint-Rémy de Provence, donc, chez « Ce que Vivent les roses », cette histoire de rose « Fémina » reproduisant l'intimité féminine ne leur dit strictement rien. Personne, chez eux, ne s'est jamais amusé à ça...

— C'est dont réalisable, d'après eux ?

— Je leur ai posé la question : ils ne le croient pas et ne voient d'ailleurs pas l'intérêt. Pour eux, un « produit » – c'est le mot qu'ils ont utilisé –, un produit pareil relève des farces et attrapes pour fins de banquets, ou de la marchandise pour sex-shops. Pour eux, qui se définissent comme des professionnels « sérieux et irréprochables » – je les cite toujours –, c'est une plaisanterie ridicule et indécente... Et ce serait une perte d'argent considérable, puisque la rose en question serait invendable...

La Mégane de service émergea du parking et fonda dans les embouteillages du boulevard de Magenta.

— Et personne, enchaîna Corentin, n'est jamais venu leur proposer ce « produit », comme ils disent ?...

Aimé secoua énergiquement la tête :

— Jamais.

Il ajouta avec un gloussement :

— Contrairement à leurs concurrents de chez « Rosa, Rosa », dans le Sussex.

Corentin faillit en faire une embardée :

— Quoi ? Tu veux dire que...

— Oui, fit Brichot avec un geste apaisant. Mais ne t'emballe pas. C'était il y a très longtemps : une quinzaine d'années au moins.

Boris fit un rapide calcul mental.

Vingt ans plus tôt, Sylvain Florimont avait rencontré un surdoué de l'horticulture qui se prétendait capable de produire une rose donnant l'illusion d'un sexe de femme.

En admettant qu'il ait mis cinq ans à y parvenir... Oui, ça collait.

— En clair, enchaîna Boris, il y a une quinzaine d'années, quelqu'un est venu proposer aux Anglais de « Rosa, Rosa », une rose à l'image de l'intimité féminine.

— *Exactly !* répliqua Aimé. J'ai rencontré un type, le seul de la maison à avoir quinze ans d'ancienneté, qui se souvenait même du nom du spécimen en question : son créateur appelait sa rose la « Fémina ». Sans commentaire...

Il ajouta avec un air plus sombre :

— Malheureusement, il a oublié le nom de l'obteneur en question. Si ce n'est que c'était un type jeune, dans les vingt-cinq, trente ans, blond aux yeux

bleus...

— Il y a des millions de types qui correspondent à ce signalement...

— Oui, mais lui parlait parfaitement anglais, presque sans accent !... C'est un Anglais, si ça se trouve...

Corentin secoua la tête :

— Non, Mémé. Tu Tas dit toi-même : « presque » sans accent. Ça veut dire qu'il est peut-être d'origine anglaise, ou qu'il a fait des études en Angleterre... Remarque, ça peut constituer un indice ! Mais c'est un Français, Mémé, je te parie tout ce que tu veux. C'est logique, d'ailleurs : les tueurs en série « travaillent » toujours sur leur territoire. C'est leur terrain de chasse, celui qu'ils connaissent par cœur, celui où ils ont le plus de chances d'échapper aux chasseurs... c'est-à-dire à la police.

Il marqua un bref silence, histoire de ménager ses effets :

— En tout cas, je peux te dire son nom, Mémé : notre homme s'appelle Julius Kraft.

Aimé Brichot faillit s'étrangler :

— Quoi ! Tu connaissais l'identité de l'assassin et tu m'as laissé raconter toute mon histoire sans broncher ! Espèce de salaud ! Dis-moi tout de suite qu'il est sous les verrous et que j'ai enquêté pour rien, pendant que tu y es !

Corentin éclata de rire, et secoua Aimé par l'épaule :

— Calme-toi, Mémé !... Calme-toi ! C'est tout ce que je sais : son nom, rien de plus ! Ton enquête va probablement se révéler déterminante, au contraire, puisque grâce à toi, on en sait déjà un peu plus sur lui.

Brichot reprit progressivement son sang-froid et fixa sa flèche comme s'il la voyait pour la première fois de sa vie :

— Mais qu'est-ce que tu me racontes ?... Puisque tu connais son identité, il n'y a qu'à le coffrer !... J'ai compris ! Tu vas me dire qu'il est en cavale ?...

Pire que ça, Mémé : c'est comme s'il n'avait jamais existé !

Les yeux d'Aimé Brichot s'arrondirent démesurément derrière ses lunettes. Corentin eut pitié de lui et lui fit un rapide résumé de son entretien avec Sylvain Florimont, sans oublier de lui raconter comment celui-ci lui avait révélé le nom du tueur présumé.

— Là-dessus, j'ai mis tout le monde sur le coup, tu penses bien, enchaînant-il. Rabert, Tardet... tout le monde. Résultat : néant ! Aucune trace d'un Julius Kraft où que ce soit, pas plus dans les registres d'état-civil que dans l'annuaire.

Aimé tritura une extrémité de sa moustache blonde :

— Il faut croire qu'il vit, travaille... « fonctionne » sous un pseudonyme.

— Ou plusieurs, ajouta sombrement Corentin... Et le pire, c'est qu'il...

« fonctionne » toujours.

En deux mots, il évoqua la sinistre découverte du Jardin des Plantes.

— Raison de plus, ajouta-t-il, pour redoubler d'efforts afin de mettre la main dessus. Avec Framboise de Rougemont, la responsable des Parcs et jardins de la Mairie de Paris, nous lui avons tendu un piège...

Boris résuma en quelques phrases le « piège » en question.

— En attendant, conclut-il, il ne faut pas mollir. On va continuer à creuser toutes les pistes possibles : écoles d'horticulture, pépiniéristes, collectionneurs et amateurs de roses, organisateurs de concours, riches mécènes (n'oublions pas qu'il est censé être plein aux as)... En plus, maintenant, grâce à toi, on va pouvoir réduire un peu notre champ d'investigation : dans toutes ces catégories, on limitera nos recherches aux blonds aux yeux bleus d'une quarantaine d'années qui parlent « presque » parfaitement anglais.

Aimé Brichot secoua la tête et soupira :

— Et pour vérifier la qualité de leur anglais, je fais quoi ? J'engage un prof de chez Berlitz pour leur faire passer un oral ?...

Boris rigola, mais il se rendait bien compte qu'Aimé avait raison : entre ce qu'ils savaient du tueur et rien, il n'y avait qu'une différence infiniment mince.

Aussi mince qu'une feuille de rose...

CHAPITRE XIV



Et dire qu'il avait failli ne pas venir !

C'était évidemment un piège, cette soi-disant « inauguration en grande pompe » de la rose « Fémina », à la Roseraie de Bagatelle. Un truc monté par les flics. Probable que l'un d'eux, moins bête que les autres, s'était dit qu'un type capable de créer ce qu'il avait créé devait être un artiste, donc un personnage à l'ego surdimensionné, qui ne pourrait pas s'empêcher de faire un esclandre public si on osait attribuer sa création à quelqu'un d'autre.

En théorie, ça n'était pas idiot.

Un autre que lui aurait probablement réagi comme prévu, et foncé dans le piège tête baissée.

Les flics n'avaient oublié qu'un petit détail : Julius Kraft, lui, savait parfaitement qu'aucun autre obtenteur au monde n'était capable de créer la « Fémina ».

Son chef-d'œuvre restait et resterait SON chef-d'œuvre.

Et celui de personne d'autre.

S'il n'en doutait pas, c'était d'abord parce qu'il avait toujours eu la certitude d'être un génie inégalable. (Au moins, les flics n'avaient pas sous-estimé son ego.) Mais aussi parce que, comme tous les membres d'une

corporation – même les membres « occultes » comme lui –, il avait suivi l'évolution de la profession à travers la presse et les sites webs spécialisés...

Ce qui lui avait confirmé que tout ça était bidon.

Comme par hasard, un obtenteur américain travaillant pour le *Brooklyn Botanical Garden* – et anonyme, en plus ! – aurait créé une rose reproduisant l'intimité féminine... juste au moment où la police le recherchait, lui !

Et comme par hasard, cette rose très spéciale aurait traversé l'Atlantique pour venir recevoir son « baptême » officiel en France !...

Même en admettant que le puritanisme américain rende une telle cérémonie impossible à New York, c'était quand même un peu gros.

En fait, la police insultait son intelligence. Rien que pour ça, elle ne méritait pas de l'arrêter !

Cela dit, cette annonce grandiloquente de la cérémonie, sur les sites webs spécialisés français, lui avait fait passer un bon moment.

Ce n'était pas mal fait. Sûrement avec l'aide d'un spécialiste : probablement ce crétin de Sylvain Florimont, le Jardinier en chef de Bagatelle.

Kulius Kraft se souvenait de l'avoir croisé vingt ans plus tôt dans un stage d'horticulture, dans le Midi de la France. Une espèce de benêt à qui il avait eu le tort de confier son grand projet sous le sceau du secret, et qui en avait sûrement parlé aux flics. Peut-être même s'était-il souvenu du nom d'un certain Julius Kraft...

Heureusement que, depuis vingt ans, son ange gardien avait tout fait pour que Julius Kraft n'existe pas !...

Bref, il s'était bien amusé à regarder tout ça. Sans envisager une seconde, bien sûr, d'être là aujourd'hui.

Jusqu'à ce qu'il tombe sur la photo de Gracie Jones, la conservatrice du *Brooklyn Botanical Garden*.

Une superbe fille noire, dotée d'un charme « indéfinissable », comme on dit, d'une sensualité et d'une grâce évoquant les plus belles roses.

Et si elle faisait cet effet-là sur une photo, ça devait être mille fois plus vrai... en vrai.

Immédiatement, Julius s'était dit que cette Gracie Jones pourrait devenir la quatrième et dernière fleur de son « bouquet sublime ».

Qu'elle le devait !

Et c'était pour cette raison que, contre toute attente, il était là aujourd'hui, dans les Jardins de Bagatelle, parmi les très nombreux curieux que cette manifestation avait attirés.

Par précaution, pour le cas où quelqu'un, dans son lointain passé – que ce soit Sylvain Florimont ou un employé anglais de « Rosa, Rosa », à qui, jadis,

il avait vainement proposé sa création – se serait souvenu d'un garçon blond aux yeux bleus, Julius Kraft portait des lentilles mordorées et s'était fait une teinture châtain.

On ne prenait jamais trop de précautions...

Dans un premier temps, par curiosité, il n'avait pas pu s'empêcher de s'approcher du carré spécial réservé à la « création » du soi-disant « artiste anonyme » américain. Il fallait reconnaître que Florimont – puisque cet arrangement était sans doute son œuvre – avait joliment fait les choses. La police lui avait fourni une dizaine de roses extraites de chacune des compositions qu'il avait lui-même déposées en des endroits stratégiquement choisis. Florimont les avait mélangées pour former un arrangement châtain-blond-roux... auquel il manquait, évidemment, la touche la plus sombre.

Mais c'était très réussi quand même. « Ce brave Sylvain a du goût », s'était dit Julius avec ironie.

Et la touche finale était amusante, elle aussi : un écriteau de plate-bande, planté à même la terre meuble, et portant la mention :

« *Fémina*. Création originale, artiste américain anonyme. Interdit aux mineurs. »

Après avoir bien profité du spectacle, Julius Kraft s'était retiré à l'écart. Tout en se donnant l'air d'un promeneur comme tant d'autres, il ne quittait pas des yeux Gracie Jones.

Qui, quand il l'avait découverte « en vrai », ne l'avait pas déçue : elle était effectivement aussi belle qu'il l'avait imaginé.

Une fois encore, il était comme l'araignée, tapie au fond de sa toile, attendant patiemment que sa victime vienne s'y prendre.

Quand ce moment arriverait, il saurait quoi faire.

Il avait tout prévu : il avait ce qu'il fallait au fond de sa poche...

En attendant, il fallait prendre son mal en patience...

Gracie Jones était en pleine conversation avec deux personnes.

La première était Framboise de Rougemont, adjointe à la Mairie de Paris, Responsable des Parcs et jardins.

Julius la connaissait très bien. Très très bien, même...

Naturellement, il n'était pas envisageable qu'elle puisse être mêlée en quoi que ce soit à ce piège ridicule qu'on lui avait tendu...

N'importe qui, mais pas elle...

Quant à l'autre personne avec qui Gracie Jones était en conversation, c'était un très grand type brun et bouclé, au physique de décathlonien, avec une gueule de star de cinéma. Pour des raisons qu'il ne fallait pas être Prix Nobel pour comprendre, Gracie Jones le dévorait des yeux, sans se départir d'un sourire de fan extatique devant sa rock star préférée.

Décidément, pensa Julius, les filles ont beau incarner toute la grâce et la beauté de la création, elles restent avant tout de vulgaires femelles en rut, prêtes à se tortiller devant le premier beau mâle qui passe à leur portée...

Julius réalisa que ce qu'il ressentait ressemblait à de la jalousie.

Non, il fallait être honnête : C'ÉTAIT de la jalousie.

Cette constatation l'agaça : il se croyait au-dessus de ce genre de choses...

Il se força à regarder ailleurs...

*

* *

Boris Corentin, debout, regardait Gracie Jones, accroupie, en train d'examiner les roses « Fémina », d'en respirer l'odeur aussi féminine que l'apparence, avec une passion et une fascination évidente. Logiquement, ce qu'elle avait sous les yeux aurait dû lui inspirer du dégoût : son amie Framboise de Rougemont lui avait raconté toute l'histoire, sans rien lui cacher de ses aspects les plus morbides. Mais l'horticultrice et obtentrice amateur, directrice du célèbre *Brooklyn Botanical Garden* de New York – en un mot, la professionnelle –, avait immédiatement repris le dessus quand elle s'était retrouvée en présence des fleurs en question.

Boris, sans rien dire, la laissait apprécier les roses « Fémina » en connaisseuse.

Lui, en profitait pour apprécier en connaisseur la plastique sculpturale de Gracie Jones.

Près d'un mètre quatre-vingts, d'une finesse de liane, mais avec une croupe rebondie, ferme et cambrée, typique des filles noires, et des seins hauts, ronds et souples, dont on devinait les extrémités exceptionnellement longues, pointues et dures, sous son léger chemisier crème. Dont le sage classicisme contrastait avec le côté rock'n roll de la jupe ultracourte, révélant des jambes sublimes, interminables comme celles d'un top-modèle, musclées et fuselées comme celles d'une coureuse de fond.

Quant à son visage sensuel, harmonieux et provocant à la fois, il était mangé par d'immenses yeux verts, légèrement en amande, et encadré par des cheveux noirs, drus, totalement décrêpés.

Bref, si Gracie Jones ne regrettait visiblement pas son voyage à Paris (aux frais de la Mairie), Boris regrettait encore moins que Gracie Jones ait fait le voyage.

Car à son avis de béotien en matière de roses, elle était de loin la plus belle de ce jardin.

Par une sorte de *timing* prédestiné, Boris Corentin et Gracie Jones

s'étaient rencontrés devant la soi-disant « création originale » du soi-disant « artiste américain anonyme ». Framboise de Rougemont les avait présentés et, aussitôt, ça avait « cliqué » entre eux. Passé les politesses d'usage, ils avaient échangé quelques propos concernant l'affaire du « tueur à la rose » et le stratagème imaginé par Framboise de Rougemont pour le faire « sortir du bois », comme elle disait.

Gracie Jones ne semblait nullement effrayée par l'idée qu'elle pourrait peut-être se retrouver nez à nez avec le monstre. Avec un homme tel que Boris Corentin pour la protéger, elle se sentait parfaitement en sécurité.

Elle le lui avait dit, en le dévorant des yeux encore plus voracement – si c'était possible – qu'elle ne le faisait depuis le début de leur conversation.

Framboise de Rougemont ne s'était pas éloignée d'un pas et n'avait pas perdu une miette de leurs propos. Pourtant, pas un instant elle n'avait paru jalouse ou un tant soit peu agacée.

Ce qui n'avait pas échappé à Boris.

Framboise de Rougemont le lui confirma elle-même en lui glissant :

— J'ai la nette impression que vous avez tapé dans l'œil de mon amie Gracie. Et réciproquement, d'ailleurs. Je me trompe ?

— Non, avoua Corentin. Elle est à la fois ravissante et charmante. Pour ne pas me sentir attiré par elle, il faudrait que je sois anormal... ou gay. Mais pardonnez-moi : je ne voulais pas être grossier envers vous...

Framboise de Rougemont éclata d'un de ses rires de gorge :

— Ne vous inquiétez surtout pas, commandant ! Vous n'êtes pas du tout mon type. Si je vous ai montré une partie, disons... intime de ma personne, c'était pour les besoins de votre enquête. Je n'ai jamais désiré aller plus loin. Ou alors, je vous l'aurais fait comprendre clairement, l'autre jour...

Elle ajouta, avec un nouveau rire :

— Et dans ce cas, vous n'auriez pas eu intérêt à me repousser ! Ou alors, ça aurait bardé pour votre matricule !

Boris sourit poliment, sans pouvoir s'empêcher de se demander à quoi « marchait » Framboise de Rougemont. Toute modestie mise à part, les femmes qui trouvaient qu'il n'était « pas leur type » étaient plutôt rares...

Après tout, elle était peut-être tout simplement et tout banalement lesbienne...

Corentin chassa ces considérations dénuées d'intérêt pour reporter son attention sur Gracie Jones.

Sur la longue, sensuelle et affolante silhouette de Gracie Jones...

Qui, provisoirement repue de roses « Fémina », se releva brusquement. Après avoir adressé à Boris un sourire éclatant et chargé de promesses érotiques, elle se détourna pour murmurer quelque chose à l'oreille de Framboise de Rougemont.

Qui lui indiqua l'autre bout du bâtiment principal, celui qui abritait le restaurant d'été.

Gracie fila aussitôt.

— Où va-t-elle ? s'inquiéta Corentin.

— Si vous tenez absolument à le savoir, aux toilettes, rigola l'adjointe à la Mairie de Paris. Vous voulez y aller avec elle, où bien supporterez-vous de rester en tête à tête avec moi pendant quelques minutes ?

— Mais je vous en prie, fit Boris aussi platement que possible, votre compagnie est à la fois un plaisir et un privilège.

Framboise de Rougemont rit de nouveau :

— Vous au moins, pour un flic, on peut dire que vous savez parler aux femmes !

*

* *

Gracie Jones profita de son rapide séjour aux toilettes publiques de Bagatelle pour retoucher un peu son maquillage devant la glace.

Ce séjour en France, c'était tout bonnement le rêve !

Non seulement elle était l'invitée, tous frais payés, de la Mairie de Paris, non seulement elle avait pu enfin réaliser son désir de petite fille : visiter la capitale mondiale de la mode et du glamour... mais en plus, le policier français chargé de l'enquête était un croisement de Harrison Ford (avec quelques années de moins) et de Brad Pitt.

Pour une fille comme elle, divorcée depuis six mois, qui n'avait pas encore recommencé à « fréquenter » quelqu'un... ce Boris Corentin pourrait bien être l'homme qui transformerait son séjour de rêve en séjour... paradisiaque.

Elle sortit en vitesse, à la fois pour le retrouver, et parce que la petite cérémonie que Framboise de Rougemont et elle avaient mise sur pied était prévue pour dans un petit quart d'heure.

Gracie avait même préparé un discours (en anglais, mais Framboise traduirait) dont elle était plutôt fière.

Elle n'avait pas fait dix pas à l'extérieur qu'elle s'arrêta net.

Un homme se tenait devant elle, et lui souriait.

Un beau « quadrant » mince, d'une élégance de dandy, avec des dents éclatantes et des yeux absolument fascinants.

Des yeux couleur bronze... presque dorés.

— Miss Jones, dit-il avec un accent *british* pratiquement parfait, vous ne

pouvez pas savoir à quel point je suis heureux de vous rencontrer. D'ailleurs, je suis venu d'Angleterre tout exprès pour ça.

— Vraiment ? fit Gracie, stupéfaite.

— Je suis horticulteur et obtenteur de roses professionnel. J'ai eu le plaisir et le privilège de travailler aussi bien pour des maisons aussi prestigieuses que « Rosa, Rosa », que pour Sa Majesté elle-même, puisque j'ai créé de nombreuses variétés de roses, tant pour les jardins du palais de Buckingham que pour ceux du château de Windsor... Voulez-vous me faire l'honneur de faire quelques pas en ma compagnie.

Délicatement, il la prit par le bras, et Gracie Jones, un peu étourdie, se laissa faire.

Elle ne se sentait pas sexuellement attirée par cet inconnu, comme elle l'était par Boris Corentin. Mais elle ne pouvait pas se défendre d'être un peu séduite par son élégance, ses manières aristocratiques... et cet accent anglais à la Roger Moore, Anthony Hopkins et consorts, qui l'avait toujours fait chavirer comme un parfum délicieusement étrange et envoûtant.

Ce qu'on aurait traduit à Hollywood, par une phrase célèbre dans le *movie-business* : « Les British sont la seule peuplade exotique dont on comprend la langue. »

N'empêche que, pour une fille élevée à *Spanish Harlem*, l'un des quartiers les plus durs de New York, et qui n'aimait que les fleurs, c'était le genre d'exotisme qu'elle aurait volontiers rencontré un peu plus souvent.

La prudence lui rappela néanmoins un réflexe élémentaire :

— Je ne crois pas avoir retenu votre nom, fit-elle.

Julius Kraft, qui avait tout prévu, sortit de sa poche l'une des cartes de visite qu'il avait fait imprimer tout spécialement, et la lui tendit :

— Je suis impardonnable de ne pas m'être encore présenté, dit-il : je m'appelle Charles Browning. Voici ma carte.

Gracie Jones y jeta un rapide coup d'œil. Le nom de Charles Browning y figurait effectivement, ainsi que sa raison sociale, « horticulteur-obtenteur », et diverses mentions, parmi lesquelles le vénéré « *By appointment to Her Majesty Queen Elizabeth II* », qui signifiait que la personne, le magasin ou l'entreprise concernés avaient eu au moins une fois l'insigne honneur de compter Sa Majesté parmi sa clientèle.

Cette formule célèbre, même les Américains la connaissaient. Ils n'ignoraient pas que se l'attribuer abusivement était passible de prison, et de pire encore pour un commerçant : déshonneur et perte définitive de toute crédibilité.

L'anglais *so british* de Charles Browning et sa voix veloutée formaient une sorte de cocktail euphorisant auquel Gracie était de plus en plus sensible. D'autant plus que cet Anglais charmant, qui se prétendait expert en matière de

roses, l'était véritablement. Tout en marchant, il trouvait le moyen de rester modeste, alors qu'il faisait étalage d'une science qui dépassait la sienne.

Il la flattait, aussi, en évoquant les différentes initiatives, créations, manifestations, etc. qui avaient eu lieu au *Brooklyn Botanical Garden*, depuis qu'elle présidait cette célèbre institution... Célèbre, entre autres, pour son « *Cranford Rose Garden* », un jardin de roses qu'elle avait personnellement pris l'initiative de créer.

Charles Browning était non seulement un passionné de roses, non seulement un expert dans ce domaine si complexe, mais en outre, un admirateur sincère de Gracie Jones et de son « œuvre ».

Margaret Thatcher elle-même aurait fondu sous une telle avalanche de charme, de sciences et de compliments mélangés. Or, Gracie Jones avait beau avoir grandi dans un quartier difficile, elle n'était pas pour autant une « dame de fer ».

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-elle en réalisant soudain que Charles Browning lui avait fait prendre la direction opposée à celle de la manifestation florale, et qu'ils se dirigeaient vers les deux petits « châteaux » blancs, ornés de « pâtisseries », qui séparaient plus ou moins la partie « Roseraie » de Bagatelle, de sa partie « parc » proprement dit.

Ils y étaient même presque arrivés. Gracie Jones remarqua qu'il n'y avait personne dans le coin, à part Browning et elle, mais ne s'affola pas.

Elle n'était pas du genre à s'affoler sans une excellente raison.

Browning l'entraîna – toujours délicatement, et toujours avec le sourire – vers le plus éloigné des deux bâtiments, celui qui se composait d'une façade à colonnes, de deux ailes et d'une rotonde ; l'ensemble ayant les dimensions relativement modestes d'une grosse maison bourgeoise.

— C'est là que nous allons, dit-il de sa voix suave : c'est l'Orangerie. L'autre s'appelle le Trianon. Ces deux bâtiments ont été construits au XIX^e siècle, mais le parc a été créé au XVIII^e, à l'initiative de la reine Marie-Antoinette.

— Oh ! fit Gracie en portant dans un réflexe sa main à son cou : celle à qui...

— À qui on a coupé la tête, oui, sourit Browning. Rassurez-vous, continua-t-il sur le ton de la plaisanterie, il ne vous arrivera rien d'aussi fâcheux. Je veux simplement vous montrer quelque chose d'extraordinaire, que seule une femme comme vous est capable d'apprécier.

— Vraiment ? fit Gracie, soudain curieuse d'en savoir davantage.

Vraiment, oui. Un petit chef-d'œuvre ! Un trésor inestimable ! C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on le conserve ici et qu'on ne le montre jamais au public.

En voyant Charles Browning sortir de sa poche les clés de l'entrée

principale, aussi naturellement qu'un homme rentrant chez lui, Gracie fronça les sourcils :

— Comment se fait-il que vous ayez les clés ?

— Mais parce que la Mairie de Paris me les a confiées, à ma demande, justement pour que je puisse vous montrer ce que je vais vous montrer.

— À vous ?... Comme ça ?...

La clé dans la serrure, Browning marqua une pause :

— Dois-je, au risque de paraître immodeste, vous rappeler que je ne suis pas n'importe qui ?

— C'est vrai, sourit la jeune femme. Excusez-moi.

Elle regarda sa montre :

— Mais il ne faudrait pas que ça prenne trop longtemps : notre petite cérémonie d'« inauguration » de la rose « Fémina » a lieu d'ici un quart d'heure, et ce serait quand même idiot d'avoir fait le voyage de New York, tout ça pour la rater en étant sur place !

Elle eut un petit rire léger... qui s'arrêta net quand elle vit l'expression, sur le visage de Browning. D'un seul coup, il était devenu grave, presque dur. Et sa main, au lieu de la guider en l'effleurant comme elle le faisait depuis tout à l'heure, s'était refermée autour de son bras comme un étau.

Il la poussa à l'intérieur de l'Orangerie et claqua la porte derrière eux.

— Vous n'allez rien rater du tout, dit-il, pour la bonne raison que la véritable cérémonie va avoir lieu ici même, entre vous et moi.

À présent, ses yeux dorés jetaient des éclats de folie. Sa main serrait son bras à lui faire mal. Il pressa le pas, lui faisant traverser un vaste hall de marbre. Il ouvrit une autre porte – non verrouillée, celle-là. Elle donnait sur une belle et vaste chambre entièrement meublée et décorée Louis XV, un style que Gracie Jones, qui s'y connaissait nettement moins qu'en roses, étiqueta mentalement : « XVIII^e, tendance Marie-Antoinette ».

Julius Kraft entraîna Gracie à travers la pièce et la jeta sur le lit.

Aussitôt, par association d'idées, la jeune femme eut la certitude qu'il allait tenter de la prendre de force. C'était tout bêtement, tout banalement ça, la « cérémonie » entre lui et elle qu'il venait d'évoquer.

Elle en fut presque rassurée : contre un meurtrier psychopathe, un assassin sadique, elle n'avait aucune chance. Mais contre un « vulgaire » violeur... elle se sentait de taille à lutter. À Spanish Harlem ou dans le Bronx, elle en avait vu d'autres...

Mais Julius la lâcha. Sans pour autant s'éloigner suffisamment pour lui donner la possibilité de lui échapper. En fait, il resta à moitié sur le lit, un genou replié sous lui, l'autre pied au sol.

— Une experte comme vous, fit-il d'une voix devenue dure comme du

silex... Vous ne voudriez quand même pas d'une cérémonie d'où l'artiste serait absent. Surtout quand cet artiste est un créateur de génie. Eh bien... vous l'avez devant vous.

Pour le prouver, il sortit d'une poche spécialement aménagée dans son costume de lin clair, une rose « Fémina » qui ne pouvait provenir de l'arrangement de Bagatelle, celui qu'on avait créé pour la circonstance avec des « Fémina » fournies par la police.

Pour la bonne raison que celle-ci... était noire.

Et qu'aucune rose noire – Gracie se souvenait bien de ce détail, qui l'avait frappée quand Framboise lui avait raconté l'histoire – n'avait encore accompagné un sexe découpé sur sa propriétaire. Tout simplement parce que les trois victimes du « tueur à la rose » étaient, dans l'ordre : châtain, blonde... et rousse. Comme les roses « Fémina » qui les entouraient.

Soudain, dans un flash, elle comprit ce que le soi-disant Charles Browning avait l'intention de faire... et une terreur hideuse lui glaça le sang. Une terreur telle qu'elle l'empêcha même de crier.

— Vous allez avoir l'honneur insigne de devenir la quatrième rose de mon « Bouquet sublime », annonça Julius Kraft comme s'il lui faisait un cadeau inestimable. Vous serez partie intégrante d'un chef-d'œuvre inégalé dans l'Histoire de l'art. Plus tard, on en réunira les quatre éléments, car j'ai fait en sorte qu'ils soient imputrescibles... éternels comme le bronze ou le marbre. Une partie de vous va le devenir aussi, aujourd'hui même...

Le hurlement qui était resté bloqué au fond de la gorge nouée de Gracie Jones se libéra enfin. Il explosa dans la pièce, éclata contre les murs froids...

Pour toute réaction, Julius Kraft eut un mauvais sourire.

D'ici, personne ne pouvait l'entendre...

*

* *

— Vous ne trouvez pas qu'elle met du temps à revenir ? demanda Boris en regardant sa montre.

— Dites plutôt que c'est vous qui n'en pouvez plus d'impatience, commandant, rigola Framboise de Rougemont.

Le regard dur de Boris lui ôta d'un coup l'envie de rire :

— Je suis très sérieux, Madame l'adjointe au Maire. Je vous rappelle que nous sommes en plein milieu d'une opération montée à votre initiative pour arrêter un assassin psychopathe extrêmement dangereux. Et que c'est peut-être notre dernière chance. Alors je suggère qu'on se concentre et qu'on ne se relâche pas.

— D'accord, soupira Framboise de Rougemont. En clair : même si on est à Bagatelle, on arrête d'y penser.

— À quoi ?

— À la bagatelle.

Boris lui jeta un regard exaspéré... suivi d'un ordre :

— Moi, je vais scanner la foule, qui n'est pas si nombreuse. Vous, vous allez voir aux toilettes des dames, si elle y est encore. On se retrouve devant dans trois minutes. Compris ?

— À vos ordres, commandant, fit Framboise de Rougemont en singeant un salut militaire.

Mais elle s'exécuta docilement.

Trois minutes plus tard, elle ne riait plus du tout.

Gracie Jones n'était pas aux toilettes, et pas non plus parmi le public – essentiellement composé d'invités – qui arpentaient la roseraie.

— Le garde, devant la grille de l'entrée ! s'exclama Corentin. En plus, c'est juste à côté des toilettes. Si Gracie est sortie, il n'a pas pu la rater.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi elle serait sortie !... fit Framboise de Rougemont, en se lançant derrière Boris, qui fonçait déjà vers la grille principale.

Un jeune garde en uniforme vérifiait les cartons et saluait les invités en portant deux doigts à la visière de sa casquette, comme dans les vieux films. Corentin lui mit sa carte de police sous le nez :

— Il y a une très jolie fille noire, parmi nos invités. Est-ce que vous l'avez vue sortir ?

— Non, sourit le gardien, mais je l'ai vue passer. Elle se dirigeait vers le Trianon et l'Orangerie, il y a une dizaine de minutes...

— Elle était seule ?

— Non. Elle était avec un monsieur. Costume clair, le genre élégant...

Boris remercia le gardien et reprit sa course, cette fois vers les bâtiments que le fonctionnaire venait de mentionner. Le niveau d'alerte grimpait dans sa tête comme le mercure d'un baromètre plongé dans une casserole d'eau bouillante.

Il y avait de quoi !

Gracie Jones venait de se faire enlever par Julius Kraft ! En sa présence, pratiquement sous ses yeux !

Car le « monsieur élégant en costume clair », bien sûr, ça ne pouvait être personne d'autre.

Le piège imaginé par Framboise de Rougemont avait fonctionné... mais à l'envers. Au lieu de venir faire un esclandre de créateur outragé, Julius Kraft était venu... attiré par Gracie Jones, et certainement dans l'intention de faire

d'elle sa quatrième victime !

Le quatrième élément de son « œuvre » monstrueuse !...

En clair, Boris s'était fait baiser comme un bleu !

Chez lui, la fureur le disputait à l'humiliation... sans parler de son inquiétude pour Gracie Jones.

Qui était peut-être déjà morte !...

À cet instant, il aurait donné cher pour qu'Aimé Brichot soit à ses côtés.

Mais Aimé était, paraît-il, sur un « gros coup ». Il lui avait promis de l'appeler ; et, si possible, de le rejoindre avant la fin de l'après-midi.

Dans l'intervalle, Boris devrait se contenter de Framboise de Rougemont, en guise d'auxiliaire.

Il se retourna : elle était là. Le souffle court, mais là.

— Bon, dit-il ; vous allez prendre le Trianon, à droite, et moi l'Orangerie, au fond. S'il s'est dirigé par là avec Gracie, c'est que notre homme a sûrement un moyen de pénétrer dans l'un de ces deux bâtiments. Il a peut-être même tout bonnement les clés, qui sait ? Vous essayez les portes, les fenêtres... Le premier qui trouve quelque chose appelle l'autre.

— D'accord, fit Framboise de Rougemont en se lançant dans la direction du Trianon.

En moins de trente secondes, Boris atteignit l'entrée de l'Orangerie. Il abaissa la poignée, poussa... et faillit perdre l'équilibre quand le battant s'écarta d'un coup, sans la moindre résistance.

De l'autre côté du hall de marbre, une autre porte était entrouverte...

Il entendit distinctement la voix de Gracie Jones. Une voix tremblante, noyée de sanglots, qui gémissait :

— Non !... Non, ne faites pas ça, je vous en supplie !...

Avant de foncer, Corentin se retourna pour appeler d'un geste Framboise de Rougemont.

Celle-ci arrivait déjà en courant. Boris lui fit signe de ne pas faire le moindre bruit. Elle entra derrière lui et le suivit sur la pointe des pieds, pendant qu'il se dirigeait vers l'autre pièce, son 357 Magnum de service au poing.

Arrivé à la porte, il l'écarta d'un coup de pied et se jeta dans la pièce, son arme braquée.

En une fraction de seconde, il embrassa du regard la totalité de la scène. Dans une sorte de chambre à coucher-salon vaguement Louis XV, trônait un lit à baldaquin sur lequel se trouvaient Julius Kraft et Gracie Jones.

Le premier maintenait fermement la seconde, tout en lui enfonçant dans le cou l'aiguille d'une seringue hypodermique.

— On ne bouge plus ! hurla Boris.

Julius Kraft tourna le visage vers lui... l'aiguille de sa seringue toujours fichée dans le cou de la jolie black.

Enfin, Boris voyait la figure du « tueur à la rose » !...

Il ne l'avait pas du tout imaginé comme ça.

Mais à ce moment précis, ce n'était pas le plus important.

Ce qui importait, c'était le contenu de la seringue...

Comme s'il lisait dans ses pensées, Julius Kraft expliqua :

— Ce qu'il y a là-dedans, c'est un mélange de mon invention, un conservateur embaumeur capable de rendre les tissus humains aussi inaltérables que le bronze ou le marbre... Evidemment, ce produit commence par tuer la personne à qui on l'injecte. C'est le prix de l'immortalité, n'est-ce pas ?...

Il ajouta sur un ton nettement plus dur :

— Inutile de vous dire que si vous tentez quoi que ce soit, je lui vide toute la seringue dans la jugulaire !

À cet instant précis, alors que la tension était palpable et qu'il y avait tellement d'électricité dans l'air qu'on aurait pu faire exploser l'Orangerie de Bagatelle rien qu'en allumant une cigarette... le téléphone portable de Corentin sonna.

Une telle incongruité, dans un moment pareil, fit sursauter l'intéressé et ricaner Julius Kraft :

— Mais je vous en prie, commandant Corentin, faites comme chez vous, prenez votre temps...

Sans cesser de le braquer, Boris amena lentement son portable à son oreille.

Tout en se demandant comment Kraft connaissait à la fois son visage, son nom... et son grade.

— C'est moi, fit la voix d'Aimé Brichot. Je te dérange ?

— Pas le moins du monde, ironisa froidement Corentin. Alors ?...

— Alors, tiens-toi bien ! J'ai localisé une superbe propriété avec une énorme culture de roses sous serre, située, je te le donne en mille... à l'Haye-les-Roses !

— Passionnant, Mémé. Et après ?

— J'arrive pour te raconter tout ça en personne, mais pour faire court...

— Bonne idée.

— Pour faire court, la propriété et la roseraie géante de l'Haye-les-Roses appartiennent depuis toujours à la famille de Rougemont...

Il y eut des interférences. Boris crut brièvement que la communication était coupée :

— Mémé ! Tu es là ?

— Mais oui, vieux frère, je viens même de franchir la grille du parc. Bref, la propriété appartient à la famille de Rougemont, c'est-à-dire celle de Framboise de Rougemont, l'adjointe à la Mairie de Paris, que tu as rencontrée, je crois ?

— Oui.

— Eh bien, figure-toi...

Mais les pièces du puzzle venaient à l'instant de s'assembler dans un grand flash, dans l'esprit de Corentin.

Kraft, qui avait pu pénétrer sans problème, la nuit, dans au moins deux parcs protégés de la capitale... Kraft, qui avait la clé de l'Orangerie de Bagatelle... Kraft, qui le connaissait sans l'avoir jamais rencontré...

— Figure-toi, continua Aimé Brichot, que Framboise de Rougemont, qui est veuve, est née Framboise Kraft !... Et que Julius Kraft est son frère !...

Boris écarta son portable de son oreille sans l'éteindre, et se retourna lentement.

Sur fond de « Allô, Boris !... Allô, tu es toujours là ?... » vociférés par la voix lointaine de Brichot, il découvrit la longue silhouette toujours gainée de noir de Framboise de Rougemont, appuyée contre le mur, à deux mètres de lui.

Les traits de son visage étaient creusés par la haine, sa bouche n'était plus qu'un coup de rasoir, et ses yeux sombres lançaient toutes les flammes de l'enfer.

Elle braquait sur sa poitrine la gueule noire d'un de ces colts cobra dont les balles creusent un véritable tunnel dans un corps humain...

Avant de ressortir de l'autre côté.

— Si vous lui faites le moindre mal, je vous tue ! siffla-t-elle entre ses dents.

— Je ne veux pas faire de mal à votre petit frère, répliqua Corentin aussi calmement que possible. Mais je ne veux pas qu'il en fasse à cette fille. Il a suffisamment tué comme ça.

— « Tué » ! éructa Framboise de Rougemont. Vous appelez ça tuer ? Mais ces pauvres créatures n'étaient que la matière par laquelle son génie s'exprimait ! Comme le bronze, pour Rodin, la gouache, pour Picasso !...

— D'accord, admit patiemment Boris... D'accord.

Il se tourna vers Kraft en rangeant ostensiblement son arme dans son étui :

— S'il vous plaît, dit-il, enlevez-lui cette aiguille... Je vous donne ma parole qu'on ne vous fera aucun mal.

— Ne lui obéis pas, Julius ! cria Framboise de Rougemont.

Puis, à Corentin :

— Oui, toute ma vie, je l'ai protégé ! Et aidé de toutes mes forces ! Parce que j'ai toujours su que c'était un génie unique au monde ! D'ailleurs, il vient de le prouver, n'est-ce pas ?

Elle continua avec un ricanement :

— Tenez, je peux bien vous l'avouer, commandant Corentin : je suis la seule femme avec qui il ait jamais pu faire l'amour ! Enfin... jusqu'au bout, si vous voyez ce que je veux dire. Il ne peut déverser sa semence que dans la corolle d'une de ses roses... ou bien dans ma rose à moi ! Vous comprenez maintenant le véritable sens de mon tatouage ?...

Elle avait eu un signe du menton vers le centre d'elle-même, en disant cela, mais Boris avait compris.

Il avait surtout compris qu'il avait commis une grave erreur de jugement : Framboise de Rougemont, qu'il avait prise pour une inoffensive fofolle... était folle à lier !

Et plus redoutable qu'une *black mamba*, la plus mortelle des vipères africaines !

Ils faisaient un beau couple de cinglés, son frère et elle...

En attendant, il était coincé entre Framboise de Rougemont, qui continuait de le braquer avec son colt, et Julius Kraft, qui avait toujours l'aiguille de sa seringue fichée dans le cou de Gracie.

Et lui, qui avait sagement rangé son arme de service au fond de son étui !

Peut-être pas la meilleure idée qu'il ait eue...

Ne sachant comment se sortir de cette impasse, il choisit l'option « gagner du temps », en posant à Framboise de Rougemont une question qui le titillait :

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi vous avez imaginé toute cette opération, soi-disant pour m'aider à arrêter le « tueur à la rose », alors que vous n'avez jamais eu d'autre but que de protéger votre frère ?

Framboise de Rougemont eut un sourire torve :

— J'avoue que j'ai négligé un détail... Je savais que Julius était trop intelligent pour tomber dans ce piège, mais je n'avais pas prévu qu'en voyant la photo de Gracie sur Internet, il flasherait sur elle au point de décider de l'intégrer à son œuvre, ce qui l'obligeait à se mettre en danger en venant ici...

Elle se tourna vers son frère :

— Tu vois, pour la première fois de ma vie, mon amour pour toi m'a fait te surestimer. Tu m'as un peu déçu, Julius.

À ces mots, qui semblèrent le toucher au cœur, le regard de Julius Kraft se voila brièvement. L'espace d'une seconde ou deux, il perdit de son assurance. Sa main, qui tenait la seringue, parut moins ferme...

Ce fût pendant cet infiniment court instant de flottement que la grande porte-fenêtre, située tout près du lit à baldaquin, explosa sous l'impact d'un

boulet de canon.

Un boulet nommé Aimé Brichot.

Ramassé sur lui-même, les bras sur le visage pour ne pas se faire lacérer la figure par les éclats de verre, Aimé venait de se jeter dans la pièce, depuis l'extérieur.

Sur sa lancée, il atterrit pratiquement sur le lit où se trouvaient Julius Kraft et Gracie Jones.

Sous le coup de la stupeur, Kraft mit un quart de seconde à réagir.

Un quart de seconde de trop.

En deux mouvements successifs et parfaitement coordonnés, Brichot arracha la seringue du cou de Gracie Jones, et mit Kraft K.O. d'un uppercut à assommer un bœuf.

Malgré son gabarit modeste, Aimé Brichot appartenait à cette catégorie « petits secs »... dont on ne se méfiait jamais assez.

Instantanément, Corentin dégaina à nouveau son 357 Magnum et pivota en direction de Framboise de Rougemont.

Son petit frère hors d'état de nuire, l'histoire de la rose « Fémina » et du « bouquet sublime » définitivement terminée, elle aurait dû, logiquement, admettre la défaite et se rendre.

Puisque sa raison de vivre – protéger son frère Julius avait cessé d'exister.

C'était probablement pour ça, justement...

— NOON ! hurla Boris.

Qui voulut se jeter en avant.

Mais l'explosion du coup de feu le figea sur place, étouffa son cri et se répercuta avec une violence inouïe entre les murs fragiles.

Avant qu'il ait pu faire quoi que ce soit pour l'en empêcher, Framboise de Rougemont venait de retourner son arme contre elle et de se loger une balle en plein cœur.

Elle glissa, laissant une traînée rouge sur le mur.

Morte avant d'atteindre le sol.

Le Colt cobra s'était montré à la hauteur de sa réputation.

Par le trou béant que l'adjointe à la Mairie de Paris avait en pleine poitrine, on apercevait un coin de parquet ciré...

EPILOGUE



Allongé, nu, sur le grand lit de Gracie Jones, dans sa chambre du trentième étage de l'hôtel Concorde-Lafayette, Boris admira une fois encore les globes sombres et durs des fesses de la jeune Américaine, posées sur un piédestal en haut de ses longues jambes.

Entièrement nue, elle aussi, Gracie était collée à la fenêtre – heureusement qu'à cette hauteur, il n'y avait pas de vis-à-vis – et contemplait Paris illuminé.

Boris et elle avaient fait l'amour plusieurs fois, avant de commander un dîner, servi dans la chambre.

Toujours nus, ils avaient dégusté un souper fin, arrosé d'un admirable champagne Mumm Cordon Rouge.

Framboise de Rougemont n'était plus là pour payer les frais de séjour de son amie Gracie, mais la Mairie de Paris avait spontanément accepté de les prendre en charge, pour la remercier du rôle décisif qu'elle avait joué dans l'arrestation de Julius Kraft.

Et pour la féliciter de son courage.

Le Maire de Paris lui avait personnellement remis la Médaille d'Honneur de la ville.

Et Boris Corentin s'était fait un devoir – et un plaisir – d'achever de

rendre son séjour inoubliable...

Julius Kraft, lui, finirait sa vie dans un centre d'internement psychiatrique de haute sécurité.

Quant à son domaine de l'Haye-les-Roses, qui n'avait plus de propriétaire, le Garde des Sceaux en personne avait décidé qu'elle serait saisie par l'État et mise en vente, au profit des familles de ses victimes...

On avait retrouvé la première, Rose Lépine, l'ancienne gérante du magasin « La Feuille de rose » de l'avenue Mac Mahon, découpée en petits morceaux répartis dans les bacs où poussaient les fameuses roses « Fémina ».

Déjà en partie décomposée, elle leur servait de compost.

La troisième, une certaine Bénédicte Houssenot, originaire de Marseille, avait subi le même sort.

Quant à Sylvia Runger, la grossiste en fleurs tuée à Aalsmeer, son corps mutilé reposait à l'institut médico-légal d'Amsterdam.

Bénédicte et Sylvia auraient pu être sauvées, si Boris et Aimé avaient réussi à arrêter Julius Kraft après son premier meurtre.

Mais voilà : Julius Kraft « n'existait pas ». Pas légalement ou administrativement, en tout cas. Tout ça parce que sa sœur Framboise, qui avait passé sa vie à le protéger – comme elle l'avait elle-même avoué à Boris juste avant de mourir –, avait utilisé tous les moyens que son parcours politique lui avait donnés pour faire peu à peu disparaître son frère de toutes les listes d'état-civil, registres, fichiers informatiques, etc.

Moyennant quoi, c'était pratiquement comme si elle avait assassiné elle-même Sylvia Runger et Bénédicte Houssenot.

Et – il s'en était fallu de peu – son « amie » Gracie Jones.

Laquelle s'était remise à une vitesse stupéfiante du choc émotionnel qu'elle avait subi.

Il est vrai que Boris l'avait aidée... et qu'il n'avait pas son pareil pour consoler les filles.

Gracie se retourna soudain, et Corentin, une nouvelle fois, ne sut plus où donner des yeux, entre ce visage sublime, ces seins lourds et dressés très hauts, ces cuisses interminables et fuselées, cette toison drue et noire, harmonieusement disciplinée...

Pour compléter le tableau, Gracie tenait entre ses mains délicates quatre roses « Fémina », « prélevées » par ses soins sur l'assortiment de Bagatelle :

Une châtain, une blonde, une rousse... et une noire.

— Tu sais, dit-elle, je crois que je vais tenter une bouture de ces roses, dans mon domaine spécial du *Brooklyn Botanical Garden*. Je suis certaine qu'elles feront un malheur en Russie, dans les pays du Golfe, et surtout dans le *Far East*, où on n'est pas coincés par une pudeur ridicule, comme chez nous... et même chez vous. Ces roses deviendront dans le monde entier le

symbole de la passion absolue et – à cause de leur parfum très spécial – l’aphrodisiaque suprême...

— Et le côté « filles mutilées, découpées en morceaux », etc. glissa perfidement Corentin, tu crois que ça dopera les ventes ?...

Gracie eut un sourire mutin :

— Je crois que je... zapperai cet aspect, disons... moins positif de la rose « Fémina ». En tout cas, je suis sûre d’une chose...

— Quoi donc ?

— Que le cocktail super-orgasmique semence mascu-line/corolle de la « Fémina », à boire à même la fleur pour que ça produise tout son effet, fera un malheur dans le monde entier ! Imagine ça dans les soirées un peu chaudes !... Ça aura plus de succès que la coke ! Je crois que je vais déposer le brevet. J’ai toujours rêvé d’être milliardaire...

Boris éclata de rire :

— Toi, alors, si tu n’existais pas, il faudrait t’inventer !

— Comme la rose « Fémina » ! répliqua Gracie avec un joli sens de la repartie.

Elle ondula jusqu’au lit, s’y agenouilla, et retira le drap qui masquait pudiquement la virilité de Boris.

Laquelle sommeillait « d’un œil », comme un gros chat, prêt à bondir à tout moment...

Gracie la caressa du bout des ongles. Ce simple contact suffit à faire se redresser la bête et à la faire doubler de volume.

La sublime black passa une langue rose et gourmande sur ses lèvres caramel.

— Je vais juste avoir besoin de toi pour une chose... fit-elle, mutine.

— Quoi ? demanda Boris, qui s’attendait à tout.

— Ce fameux cocktail orgasmique, poursuivit Gracie le plus sérieusement du monde, il faut absolument que je l’essaie, avant de le mettre sur le marché.

Corentin en resta la bouche ouverte :

— Quoi !... Tu veux que je... à l’intérieur de cette fleur !

— Oui, fit Gracie en reculant. Mais tu peux choisir celle que tu veux ! Je ne serai pas vexée si tu ne prends pas la noire...

Boris bondit hors du lit et fit mine de vouloir attraper la jeune femme pour lui administrer une fessée.

Délicieuse perspective, dans ce cas précis...

En poussant des cris d’oiseaux et en riant aux éclats, Gracie se mit à courir autour de la table de leur dîner, pendant que Boris essayait de la rejoindre.

— Tu vas voir ce que tu vas voir, fit-il en s'efforçant de garder un semblant de sérieux, pour avoir osé me proposer une chose pareille ! Et à moi, en plus !

Gracie Jones éclata de rire... et se laissa rattraper. Aussitôt, elle se colla à Boris de toute la surface de son corps de rêve, et sa langue se mit à fouiller sa bouche.

Glissant la main entre eux deux, elle empoigna le membre impressionnant de Boris, déjà dressé comme un totem de fertilité :

— Demande-moi ce que tu veux, lui susurra-t-elle à l'oreille. Je suis prête à tout pour me faire pardonner.

— Rassure-toi, murmura Boris en se plaquant contre son ventre. On ne bat pas une femme... même avec une rose.

[1] Les deux plus grands producteurs et « obtenteurs » de roses français.

[2] Les *yearlings*, c'est-à-dire les poulains et pouliches nés dans l'année, vendus aux enchères au fameux marché aux *yearlings* de Deauville.

[3] Sorte de croisement entre un débardeur et un t-shirt moulant. Très sexy, porté par une fille mince et bien faite.

[4] Pour les non-initiés, précisons qu'on appelle « feuille de rose » une caresse anale pratiquée... avec la langue.

[5] Le premier des deux, dans une équipe de policiers.

[6] Rendons à César... C'est dans le film « Podium » que le comédien Benoît Poelvoorde a « créé » cette formule admirable... où percent ses origines belges.

[7] Célébrissime événement hippique, outre-manche, qu'on pourrait comparer, chez nous, au Prix de Diane-Hermès.

[8] L'autre équipe de choc des Affaires recommandées.

[9] Littéralement : poissons et frites. Il s'agit de bâtonnets de poisson pané, accompagnés de frites, le tout abondamment recouvert de ketchup. Autrefois servis dans un cornet de papier journal (remplacé depuis par un emballage plus hygiénique), les *fish and chips* restent le « plat » emblématique des classes moyennes et ouvrières britanniques.